

AXIS LIBRI

REVUE CULTURELLE
trimestrielle

éditée par la Bibliothèque départementale „V.A. Urechia“ Galati

II-ème Année, no. 4, septembre 2009



ROMÂNIA



A quoi bon un intellectuel ici-bas ?



Un intellectuel ne saurait rester indifférent à la vie de la société, de son pays, non. Un intellectuel authentique ne saurait être indifférent au type de vie que l'histoire lui propose. Lorsqu'il vit dans une société opprimante, le fait qu'on lui propose une formule honteuse de cohabitation, ne saurait lui rester indifférente, et lorsqu'il vit dans une cohabitation qu'il trouve inconvenable, il lui revient de changer la qualité de cette cohabitation. En tout cas, c'est une vérité qu'un intellectuel ne saurait être indifférent par rapport à la *Polis*, à l'art de la politique, à la vie politique de son temps.

Mais de quelle manière s'y rapporte-t-il ?

S'il veut rester un intellectuel, il ne peut s'y rapporter qu'en faisant de son mieux pour que cette vie politique garde un standard, à savoir respecter des standard de cohabitation et de gouvernement.

Pourquoi l'intellectuel ne devient-il un politique ?

Les intellectuels ne s'impliquant pas dans la politique, mais qui n'y sont pas indifférents, sont des intellectuels attentifs aux valeurs morales d'une société et à la manière dont ceux qui sont au pouvoir, les observent. Ce sont les „moralistes”. Le moralisme est un trait fondamental de la vie d'un intellectuel.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Que la sélection des valeurs par l'humanité, des millénaires durant, a été faite comme on fait des bonnes choses, et transformées en valeurs générales de l'humanité, doivent être respectées à chaque fois. Eh bien, ces valeurs, leur observation ou inobservation est signalisée et signalée par les intellectuels. A une époque où l'intellectuel ne peut se manifester, à une époque où le totalitarisme devient la forme de fonctionnement d'une société, une telle société est dépourvue de la contribution de l'intellectuel, qui n'a pas voix au chapitre ; par contre, ce en quoi nous sommes entrés après 1990, ce fut la liberté d'expression des intellectuels par rapport aux standards moraux de la société.

Les intellectuels roumains authentiques, ceux qui tiennent à leur blason, ne deviendront jamais les hommes de quiconque. Les politiques peuvent devenir leurs, pour une période quelconque, pourvu qu'ils respectent les principes et les valeurs auxquels les intellectuels croient. Un intellectuel qui entre en rapport avec la politique, devra se manifester comme un être politique, marchant jusqu'au bout lors des élections.

Pourquoi ? Parce qu'il est toujours une manière de choisir de deux maux, le moindre. Je pense que, de nos jours, la Roumanie ressent un besoin aigu de philosophes. Une société a besoin de nous, il est besoin d'hommes à même de dire, libres de la discipline et des contraintes d'un parti, chose qu'il ne pourrait dire autrement. Avant, on pouvait rester soi-même, bien que membre d'un parti. Je ne pense pas que Titu Maiorescu parlait contre sa conscience, tant s'en faut...

G. Liiceanu

29 juin 2009

(De l'allocution prononcée par Gabriel LIICEANU à l'occasion de la présentation du livre „Lettres à mon fils”, dans le cadre des manifestations du Festival National du Livre „Axis Libri”, organisé par la Bibliothèque départementale „V. A. Urechia”, Galati)

Editorial

Pérennité et innovation



L'année 2009 est déclarée **l'Année Européenne de la Créativité et de l'Innovation**, ayant pour but le support et le soutien de démarches innovatrices et créatives dans divers domaines d'activité, à tous les niveaux, se concentrant principalement sur la culture et l'éducation.

L'objectif global de l'Année est de soutenir les efforts des Etats membres de la créativité,

par l'apprentissage durant toute la vie, comme moteur pour l'innovation et comme facteur-clé pour le développement des compétences personnelles, professionnelles, entrepreneuriales et sociales et le bien-être de tous les membres de la société.

Le développement vertigineux des technologies informationnelles mène inévitablement à la transformation des relations sociales et civiles. La culture, en tant que phénomène complexe qui conserve et valorise la spiritualité et les traditions, mais aussi comme facteur catalyseur d'assimilation et implémentation du progrès, est appelée à harmoniser ses volutes entre pérennité et renouvellement.

Connectés à l'effort unanime auquel sont appelés à s'impliquer les organisations civiles sous la devise de „la créativité et l'innovation”, le collectif de notre institution est engrené dans la mise en œuvre d'un projet managérial réformateur. Pour faire venir le public et le garder dans la sphère d'action de la bibliothèque, un public assailli par la fascination de la rue, du politique, qui le garde devant la télévision, ignorant ainsi le rôle de l'auto-perfectionnement continu et de l'acquis de compétences par la lecture, l'étude, l'information, de nouvelles formes

managériales et de marketing bibliothécaire ont été adoptées.

Le rapport entre les fonctions formatives et informatives a été réévalué, l'accent étant porté sur les dernières. C'est une question de conception, de stratégie, mais aussi de techniques, de remodelage organisationnel et fonctionnel, en vue de l'intégration efficiente dans le système local, régional, national et en perspective internationale avec tout ce que cela implique, du contrôle bibliographique jusqu'à l'informatisation des processus concernant la libre circulation de l'information. Tout est possible par :

- le volume et la valeur informationnelle de la bibliothèque, où l'internet, le livre, les multimédias coha-bi tent en se complétant d'une manière idéale, au bénéfice de son public réel ou virtuel, acquièrent des dimensions impressionnantes dans les conditions d'une politique d'acquisitions bien menée et d'une démarche avantageusement fructifiée de rapprochement le plus possible des services de la bibliothèque des utilisateurs. Là, il faut mentionner, sans l'ombre d'un doute, le mérite de l'administration locale, dans la réception des nécessités culturelles des habitants de Galati, ainsi que la sollicitude envers les besoins de la Bibliothèque.

- la diversité de l'offre de produits et de services orientés vers l'information, mais aussi vers la formation par la culture, l'étude et la recherche de certaines personnalités à un haut horizon culturel, est accédée beaucoup plus opérativement par l'action conjuguée des éléments de marketing.

- le site de la Bibliothèque, le récent compartiment d'édition de livres, les revues Axis Libri, le Bulletin de la Fondation Urechia, l'Association sont autant de moyens par lesquels les habitants de Galati et non seulement, sont ancrés en temps voulu dans l'activité de la Bibliothèque.

- la qualité des services et manifestations, la dimension interactive du rapport entre la Bibliothèque et son public, qui est bénéficiaire mais aussi contributeur à sa réussite, sont des conditions accomplies, qui garantissent la mise en œuvre de la mission de la Bibliothèque publique et qui nous inscrivent, à n'en point douter, parmi les institutions européennes appelées à réaliser l'objectif général de **l'Année de la Créativité et de l'Innovation**.

Professeur **Zafir Ilie**, Directeur de la Bibliothèque „V. A. Urechia”

Le 1er juin et les journées du livre pour enfants

XXIX – e Édition



**Maricica
Târâlă-Sava**

Les manifestations organisées par la Bibliothèque „V. A. Urechia” à l’occasion de la Journée Internationale de l’Enfant, a réussi à ramener la joie et la beauté dans l’âme de tous les enfants, parents, grands-parents et enseignants, qui ont franchi le seuil de la Bibliothèque durant la période

31 mai – 5 juin 2009.

Les Journées du Livre pour Enfants ont commencé dimanche le 31 mai 2009, à hauteur de la fontaine artésienne du Jardin Public, sur un mot d’ouverture du professeur Ilie ZANFIR, le Directeur Général de la Bibliothèque „V. A. Urechia”, suivi par le traditionnel concours de personnages pour enfants, le Carnaval du Livre, lequel en est à sa XXIX – e édition.

Les concurrents, âgés de moins de 14 ans, lecteurs de la Bibliothèque, ont démarré une impressionnante parade des personnages de contes de fée. Chaque enfant déguisé en un personnage chéri du monde merveilleux des contes de fée lus, a défilé devant un jury formé de l’écrivain Speranta Miron, l’éducatrice Frosica Sava et la bibliothécaire Florica Șerban. Les enfants ont été conduits sous les feux de la rampe par la belle et talentueuse actrice du Théâtre Musical „Naé Leonard”, Ramona Vâlcu.

Durant le jury, les enfants ont dansé, chanté et ont pu visiter les stands de livres des maisons d’édition de Galati, installées dans le Jardin Public.

Après la délibération, les gagnants ont reçu prix et diplômes, consistant en livres et friandises. A la fin, tous les enfants ont reçu en cadeau, en plus de confiseries, un livre.

Pour réaliser cette manifestation, la Bibliothèque „V. A. Urechia” a joui de l’assistance matérielle de la part de

la Mairie, qui a sponsorisé cette action de 200 sachets en plastiques remplis de confiseries, d’un montant de 2.000 RON, la maison d’édition Eikon de Cluj-Napoca, a mis à notre disposition 200 livres, et d’autres prix ont été rendus possibles par une donation impressionnante faite par le Journal „Cotidianul”.

Par cette ample action, l’on a réussi à attirer vers la lecture un nombre accru d’enfants, qui ont pris quasiment d’assaut, les jours suivants, la section Prêt de Livres pour Enfants au domicile.

D’autres actions se sont ensuivies tout au long de



la semaine, du vernissage des expositions de livres, d’icônes sur verre, origami et dessins, jusqu’aux concours, programmes artistiques, lancement de livres et finalisations de projets. Une exposition plus spéciale fut celle d’origami et dessins réalisée par les adultes du Centre de Services Complexe D. G.

A. S. P. S. de Galati, avec qui la Bibliothèque est en train de dérouler un projet.

Un autre jour, les enfants ont essayé d’être de petits auteurs, rivalisant de créativité et inventivité. Les contes créés par eux-mêmes ont été particuliers, tant par le contenu, que par la présentation : dessins, dramatisations ou présentations multimédia.

La semaine des manifestations s’est terminée par

la finalisation d’un projet éducatif interdépartemental : „La lecture, l’information et la documentation, facteurs essentiels pour la promotion de la culture dans l’Union Européenne”. Six écoles de Galati ont été impliquées dans ce projet, deux écoles de Braila, la Maison des Enseignants de Galati et la Bibliothèque „V. A. Urechia”. L’on a présenté les réalisations du projet, quelques moments artistiques soutenus par les élèves des écoles impliquées et, finalement, on a ponctué

les conclusions du projet.

Cette activité a clos la semaine des manifestations dédiées à la Journée Internationale de l’Enfant, organisées par la Bibliothèque „V. A. Urechia”.



120 ans depuis le retour de Mihai Eminescu à la maison du père

Le 15 juin 2009, c'est l'anniversaire des 120 ans depuis que Mihai Eminescu est devenu pour nous Spiritus Rector de l'évolution d'expression de cette culture. Parce qu'il ne s'agit pas simplement de littérature (ou de poésie, en l'espèce), ni de son œuvre de publiciste, mais de toute notre culture, respectivement mentalité, rapport à l'art et à la vie elle-même.

A Galati, la Bibliothèque „V. A. Urechia” a tenu à marquer cet événement par une exposition de photographie, intitulée „Dor d'Eminescu”, collection faisant ressortir quelques hypostases plus significatives des âges du poète. De la sorte, la contribution de Valentina Onet, a permis la visualisation de cadres inédits et significatifs surtout pour les chercheurs. Plus spécialement, ces images sur la fin de la vie du poète appuient sur la chanterelle, chez les connaisseurs de sa vie, comme chez ceux qui peuvent y lire la consommation douloureuse de vécus réunissant d'anciens échos de son écriture. La souffrance et un vieillissement prématuré sont facilement discernables comme le prix payé par quelqu'un ayant dépassé son époque, bien qu'isolé, sous plusieurs rapports, par ses contemporains, par suite de ses angoisses ou le pathos qui brûlaient plus vivement que jamais, tout en illuminant sa fin humaine.

A ce sujet, George Calinescu éprouve certaines craintes, car il y avait des choses contradictoires et non tirées au clair concernant la mort du poète, soit à cause de l'éloignement de lui de bon nombre de ses amis, soit à cause de soins médicaux on ne sait pas combien corrects et intéressés, dont il bénéficia à l'époque : (...) concernant l'instant que la providence eut arrêté pour ramener Eminescu dans l'éternité, les informations sont assez contradictoires, certaines indiquant le jour d'un jeudi 15 (232), d'autres d'un vendredi 15 (65).

„Presque sûre et certaine est celui d'un jeudi 15, à l'aube, selon l'acte de décès. Du reste, cela fut marqué sur sa stèle. Mercredi soir, Eminescu, d'une dernière

leur de conscience, fit venir le vieux docteur, à qui il se plaignit de douleurs lancinantes dans tout le corps. Resté seul, il s'étendit sur le lit et, lorsque la languette de sa vie franchit le second seuil de sa vie, son cœur cessa de battre et le poète réintégra l'univers” (George Calinescu, *La vie de Mihai Eminescu*, p. 314, alinéa 5).



Le poète a représenté ses réflexions d'une manière intégrée, poursuivant la sensibilité d'expression de la cause nationale dans tous les domaines abordés. Au-delà de l'idée de succès littéraire immédiat. Aussi son œuvre, à l'exception de celle de publiciste et d'un recueil de vers de Titu Maiorescu (ce qui n'eût pas le don de le réjouir, car il ne lui en avait pas donné la permission), relève-t-elle, du côté artistique, exclusivement de l'édition posthume. Ainsi seulement furent intégralement réunies les œuvres déjà publiées et les autres, œuvres lyriques et époques de taille à surprendre jusqu'à ceux qui les ont imprimées.

Ce n'est pas par hasard que la Bibliothèque „V. A. Urechia” a ouvert dans la gare de Galati une filiale par cette même occasion, afin de marquer l'éternité d'un esprit qui restera toujours vivant dans la conscience des Roumains. Comme a essayé de le souligner Ilie Zanfir, le directeur de cette première institution de culture de Galati, nous resterons à jamais redevables à Eminescu pour l'horizon ouvert par lui dans nos cœurs, avec la fondation de la poésie dans notre douce Roumanie. Ce qui a rendu possible le couronnement de cette commémoration par une large participation, les invités formant, de par leur présence même, l'évocation du poète national. Les écrivains, éminescologues, acteurs qui ont récité de ses poèmes, comme le public présent, ont eu l'occasion d'expérimenter la profondeur du vécu qui a uni la Roumanie dans l'éternité.

Pour la même raison, le nom d'un autre poète national reconnu, Grigore Vieru, a été élu pour la filiale de la Bibliothèque. Un continuateur, en d'autres mots, de la tradition de la pensée éminescienne, du même dor, lequel a fondé la Roumanie de cœur de notre culture.

Andrei Parapiru

En vacances, à la bibliothèque !

Un programme attractif

La bibliothèque „V. A. Urechia” garde même pendant les grandes vacances ses portes larges ouvertes pour tous les lecteurs, amateurs du livre et désireux de passer leurs loisirs d’une manière des plus agréables.

La section pour enfants de la Bibliothèque „V. A. Urechia”, offre les services suivants : prêt au domicile de documents sur support papier et électronique ; l’étude d’un riche fonds de référence, des publications périodiques et d’autres documents sur les lieux ; accès à l’ordinateur pour la banque de données, à toutes les activités culturelles déployées par la Bibliothèque.

L’espace spécialement aménagé pour la lecture, l’assistance du bibliothécaire et l’ambiance agréable de la section, assurent aux petits la possibilité de dresser leurs fiches de lecture au siège même de la Bibliothèque.

Une activité d’une grande attraction, durant ces vacances, est le cours d’anglais offert par la section pour enfants, par les bons soins du **Club „Bobjour bébé”**, dirigé par **Antonio SCAMARDELLA**. Le cours est gratuit, se déroule durant la période 17 juin – 9 septembre 2009, tous les **mercredis**, étant ouvert à tous les enfants intéressés par l’anglais.



Le nombre des intéressés est croissant,

env. 70 enfants d’inscrits, ce pourquoi le cours se déroule par groupes d’âge, emploi et temps et espace divers. Ainsi : le petit et le moyen groupes, formés d’enfants entre 5 et 7 ans, respectivement 8 – 9 ans, entre 10 et 12 heures, au siège central, dans la Section enfants, et le grand groupe d’âge, formé d’enfants entre 10 et 14 ans, y participe entre 9 et 10 heures dans le cadre de la filiale „Grigore Vieru” de la bibliothèque „V. A. Urechia”.

Le programme du cours inclut jeux de mots, lecture, conversation, musique, danse et autres activités distractives et éducatives, de sorte que les petits rentrent chez eux enchantés et désireux de revenir à la Bibliothèque, même durant leurs vacances.

Camelia Găvănescu

Le Club De Vacances

Le soleil est doux, les oiseaux gazouillent, il est impossible que l’inspiration ne vienne pas. Le jeune homme sympathique à lunettes nous lit la poésie d’Octavian PALER : *Avem timp* (Nous avons le temps) ! Nous autres, parce que nous connaissons déjà la poésie, nous trouverons du temps pour la tendresse, qui plus est, nous vivrons dans l’amour. Une fillette s’est souvenue de „Zdreanta cel cu ochii de faianta” („Sieur nippe aux yeux en terre de pipe”) et veut nous réciter cette poésie. On l’écoute cordialement. Le jeune homme à la belle bague, à pierre verte et scintillante (serait-ce une émeraude ?) nous raconte son voyage en Egypte. Il nous a promis de nous montrer, jeudi prochain, des photos avec lui et les pyramides ! Son ami nous lit un fragment de sa propre création littéraire. Nous écoutons avec intérêt et l’invitons à lancer son livre au siège de la Bibliothèque, ainsi que d’autres écrivains de Galati, connus par le public. Paul Sân-Petru, notre cher écrivain, nous a honorés de sa présence, en compagnie du psychologue Vasile Lepadatu et des écrivains Petre Rau et Victor Cilinca.

Des autres membres du **Club de vacances**, je vais vous parler la prochaine fois. Même si les vacances se terminent, nous continuerons à nous rencontrer tous les jeudis à 17 00, à la Bibliothèque, dans le cadre du **Café culturel!**

Violeta Opaïț





La Filiale Grigore Vieru :

une euro-bibliothèque dans une euro-gare !

A 128 ans de sa fondation, la bibliothèque „V. A. Urechia” propose un nouveau défi à la communauté désireuse de s’informer, documenter, éduquer et recréer, en inaugurant, le 15 janvier 2009, une nouvelle filiale dans un espace non-conventionnel de l’euro-gare des voyageurs par le train de Galati, au premier étage. La 4e Filiale porte le nom du poète **Grigore Vieru**, né le 14 février 1935 (mort en 2009) dans le village Pererita, dépt. de Hotin (de nos jours, dépt. d’Edinet), symbole de la résistance par laculture des Roumains de la Bessarabie et la Bucovine du Nord.

Grigore Vieru, poète néoromantique et éminescien nous a légué une œuvre poétique précieuse, réunie en recueils et volumes de synthèse, comme : Scrierile alese (Œuvres choisies, Chisinau, 1984), Radacina de foc (La racine de feu, Bucarest, 1988), Curatirea fantanii (Le nettoyage du puits, Galati, 1993), Vad si marturisesc (Je vois et me confesse, Chisinau, 1996), Strigat-am catre tine (Vers toi ai-je crié, Chisinau, 1999), *Taina care mă apără* (Le secret qui me protège, Iasi, 2008). Il est redevenu citoyen roumain en 1990. La même année, il fut élu membre d’honneur de l’Académie Roumaine, puis membre correspondant. A milité pour l’introduction de la langue roumaine comme langue officielle en Bessarabie et de l’orthographe latine. Ce fut un ami des habitants de Galati, visitant plus d’une fois la ville située à la confluence du Danube et du Prut. Invité par la bibliothèque „V. A. Urechia” en mars 1994, à l’occasion des „Journées de la Bessarabie”, Grigore Vieru a écrit dans le Livre d’Or : „C’est ici, dans la Bibliothèque ”V. A. Urechia” que je me suis retrouvé dans la Grande Roumanie – par les livres et les Roumains qui s’y

trouvent. Je reviens sur les barricades de la Bessarabie fortifié et plus confiant dans la victoire de la justice faite à la roumanité”, Grigore Vieru, le 24 mars 1994.

La manifestation fut une bonne occasion de célébrer Mihai Eminescu, étant évoqué le fait que, cent ans plutôt, à la même date, ceux de Galati étaient les premiers à organiser la commémoration du poète. Le programme de la festivité d’inauguration a été ouvert par la coupe du ruban par Eugen CHEBAC - le Président du Conseil départemental Galati, accompagné par le directeur général de la Bibliothèque, le professeur Zanfir ILIE.



Y étaient présents et ont pris la parole : le professeur Ilie ZANFIR, Eugen CHEBAC, le Président du Conseil départemental Galati, Nicusor Ciumacenco, Vice-maire, Sergiu Dumitrescu, directeur de la Direction départementale pour la culture, arts et patrimoine culturel, les écrivains Viorel Dinescu, Nicolae Staicu-Buciumeni, Florina Zaharia et Valentin Adjer, le directeur de la maison

d’édition Eikon de Cluj.

Dans son allocution, le professeur Zanfir Ilie a mentionné que l’ouverture de la 4e Filiale est l’un des points de son projet de management, par lequel la bibliothèque „V. A. Urechia va au devant des nécessités

Aici, in biblioteca
„V. A. Urechia”, mi-am josit
in Roumania mare - prin
cartile și romani devotati pe care-i
am intalnit pe baricadele
Bessarabiei - mi-am invincut
și mi-am încrăștat în
dreptății românești
Grigore Vieru
24 martie 1994

Facsimilé du Livre d’Or de la Bibliothèque „V.A. Urechia”

De la vie de la Bibliothèque „V. A. Urechia”

d'information et culture de la communauté locale qu'elle dessert, et deux autres filiales : „Paul Păltănea”, dans l'enceinte du Groupe Scolaire Métallurgique du quartier Aéroport, et „Hortensia Papadat-Bengescu”, hébergée par le Lycée Théorique „Dunărea” du quartier du même nom.

Les moments du programme artistique ont été réalisés par : l'acteur et directeur du Théâtre Dramatique Vlad Vasiliu, les membres de l'Atelier de Création Speranta Miron (coordonné par Speranta Miron, Elena Tudose et Liliana FLuture-Maxim), élèves et professeurs des écoles „Mihai Eminescu”, „Julia Hasdeu” (avec la directrice Rodica Cernat), le Lycée Pédagogique „C. Negri”, le Lycée des Arts „D. Cuclin” (avec le professeur Tudor Buciuman). Etaient présents représentants des autorités locales, amateurs du livre et hommes de culture.

La 4e Filiale „Grigore Vieru” dispose d'une collection encyclopédique de plus de 3. 000 documents (livres, périodiques, documents multimédia) et de : sale pour le prêt au domicile, salle de lecture et un espace généreux aménagé : fauteuils, tables et vitrines, dédié aux manifestations culturelles (présentation de livres, expositions thématiques, soirée de théâtre et de poésie).

La filiale a été dotée de quatre ordinateurs performants, dont deux sont pour l'accès gratuit des utilisateurs à l'Internet et une imprimante HP multifonctionnelle.

La nouvelle filiale met à la disposition du large public les services suivants : le service de prêt des documents au domicile pour adultes et enfants ; réservations de documents ; consultation des documents de référence (encyclopédies, dictionnaires, journaux et revues, monographies) dans l'espace de la salle de lecture ; accès à l'Internet (accès au service de poste électronique, accès aux ressources électroniques globales d'information) ; accès à la base de données (le catalogue bibliographique automatisé de la bibliothèque „V. A. Urechia”, catalogues bibliographiques d'autres bibliothèques, législation européenne et roumaine on line) ; accès aux programmes d'applications (processeurs de textes, pour les feuilles de calcul, graphique) ; services spécifiques d'information ; assistance de spécialité pour l'utilisation des instruments d'information ; bibliographies sur demande ; service d'impression sur demande (payant).

L'événement a joui d'une forte médiatisation tant à Galati que dans tout le pays, et dans le cadre des communautés roumaines de l'étranger (Allemagne et



Espagne).

Ainsi, la Roumanie Libre du 27 juin 2009 (www.romanialibera.ro) consigne largement l'événement ; l'auteur de l'article : Ticu Ciubotaru, insérant quelques opinions des lecteurs présents, dont nous reproduisons : „Je fais la navette, parce que j'étudie au Collège National Mihail Kogalniceanu. Cette idée est géniale, parce que, pour moi, c'était plus difficile d'aller à la Bibliothèque. J'ai maintenant le temps de chercher les livres dont j'ai besoin ou que j'aimerais lire. Dommage qu'on n'y ait pas pensé plus tôt” (Andrei). L'apparition de cette filiale est un fait nécessaire et, en même temps, inédit dans le paysage des bibliothèques roumaines, et a été

signalée aussi dans les suivantes publications accessibles en ligne : Viata Libera (www.viata-libera.ro), Galati, România – Viata unei biblioteci pe un peron (Roumanie – la vie d'une Bibliothèque sur un quai de gare. Livres au carrefour, auteur : Cristina S. Carp, le 16 juin 2009 ; la revue Agero Stuttgart (www.agero-stuttgart.de) Allemagne, interview prise à Zanfir Ilie par Angela Baciu ; la revue Nou Horizont (www.nouhorizont.com), Valence, Espagne

– Inédit : la Bibliothèque „V. A. Urechia” a ouvert une succursale dans la gare, auteur : Angela Baciu.

Nous viserons surtout, par la croissance de nos collections, la diversification des services et la satisfaction des besoins d'étude et d'information de nos utilisateurs de la Vallée de la ville, le quartier ANL – gare et les unités industrielles de la zone la Voie du Prut – Port, et, non pas en dernier lieu, les voyageurs transitant la gare de Galati. Les autres habitants de la ville ne sont certes pas exclus, le permis de bibliothèque étant valable tant au siège, que dans les filiales.

Celozena Diaconu



Le Festival National du Livre Axis Libri, 1^e Édition, Galati, 27 – 30 Juin 2009 (l'Esplanade piétonnale – du côté de la falaise)

La manifestation culturelle : La Foire nationale du Livre, portant le nom de la revue „AXIS LIBRI”, lancée par la bibliothèque départementale „V. A. Urechia” en l’automne 2008, a atteint les dimensions d’un Festival du Livre par l’envergure et la diversité des activités déployées, représentant le couronnement des efforts des plus importantes institutions de l’administration locale, que des partenaires culturels qui ont répondu à l’invitation de faire de la fête „La Journée du Danube” (le 29 juin) l’heureuse occasion de mettre en œuvre un projet culturel complexe ayant visé le soutien de la culture écrite roumaine ici, sur le Danube, où un tel événement n’avait plus eu lieu.

C’est ainsi que s’explique l’intérêt et la réceptivité des facteurs administratifs et culturels du municipale et du département, par la présence effective dans le cadre des manifestations du Festival, de : *Eugen Chebac* – Président du Conseil départemental Galati, *Claudiu Brânzan* – préfet du département, *Dumitru Nicolae* – le Maire du Municipale de Galati, *Florin Paslaru* – député, *Viorel Manzu* – Recteur de l’Université „Le Bas Danube”, *Nicusor Ciumacenco* – Vice-maire, *Cristian Caldararu* – directeur du Musée d’Histoire, *Stelian Stancu* – directeur du Théâtre de Marionnettes „Gulliver”, *Razvan Corneliu Avram* – le directeur du centre culturel „Le Bas Danube”, organisateurs : la bibliothèque départementale „V. A. Urechia”, la maison d’édition *Eikon*, *Accente Noi*, *Vox*, éditeurs, conseillers locaux et départementaux, les représentants des mass médias de Galati.

La bibliothèque „V. A. Urechia” a polarisé, au fil du temps, la vie culturelle de la ville, du département et au-delà de ses frontières, réussissant à offrir aux citoyens de l’espace du Bas Danube de „se défendre par l’étude et la science”, selon le souhait de son patron spirituel *Vasile Alexandrescu Urechia*.

Dans l’esprit de ces précieuses traditions, comme par les ajouts et implicitement l’enrichissement de la dot patrimoniale héritée de devanciers de marque, les bibliothécaires de Galati ont matérialisé des actes de culture remarquables, entre quoi il faut énumérer : l’édition de 3 numéros de la revue *AXIS LIBRI*, le Bulletin de la Fondation *Urechia* et l’Association)

ont trouvé les ressources humaines et matérielles nécessaires à l’accomplissement de l’événement culturel exceptionnel, dont l’impact spirituel a été médiatisé d’une manière appropriée.

A ce Festival de la lettre imprimée, ont été présentes 83 maisons d’édition de tout le pays, qui ont offert au public fort réceptif de Galati plus de 3. 000 titres, produits littéraires qui ont couvert une gamme extrêmement variée de thèmes et domaines, à commencer par le livre pour enfants, élèves, étudiants, livre scientifique, encyclopédique, d’art, divertissement, religion et gastronomie.

Ce furent quatre jours de fête du livre et de ceux qui le desservent, et permettent l’accès à son trésor idéal, intervalle durant lequel s’est déroulé un riche programme de manifestations, entre lesquelles ont primé les lancements de livres, rencontres avec les écrivains préférés, concours dotés de prix, la tombola du festival, mais aussi des représentations

avec des artistes de musique populaire, classique, fanfare offrant les accords d’une musique de promenade, et des représentations données par les artistes du Théâtre de Marionnettes „Gulliver” de Galati.

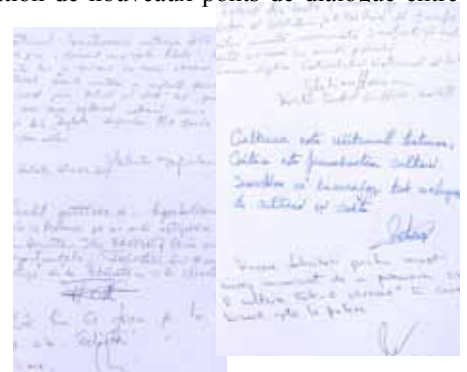
Toutes ces activités ont été destinées à inscrire, par cette démarche culturelle, le devenir général de la ville, maillon d’une évolution vers la dignité et la signification de notre vie, conçue comme une suprême raison d’être du



Bien et du Beau.

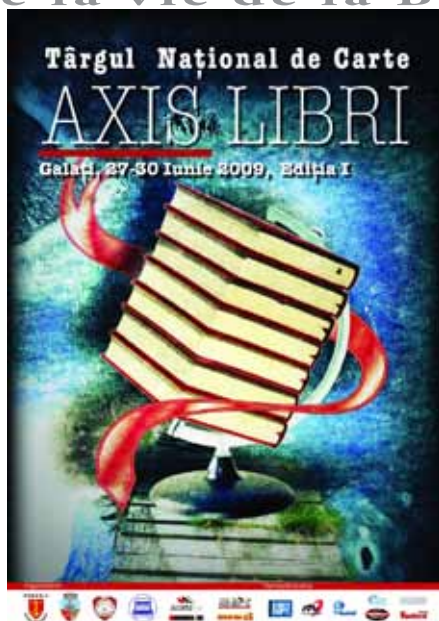
En réitérant avec émotion les mots du grand *Sadoveanu* : „Le miracle du livre n’est pas tant miracle en soi, de communiquer nos pensée et sensibilité à notre semblable d’un autre siècle et d’au-delà de la mort, mais ce rare privilège, que j’appellerais divin – de vivre par la vérité et la sincérité”.

Nous vous garantissons que lors de la 2^e édition du Festival National du Livre „Axis Libri”, nous stimulerons la lecture par la création de nouveaux ponts de dialogue entre les éditeurs et les lecteurs, entre écrivains, artistes et le public de Galati.



La rédaction de la revue *AXIS LIBRI*

Facsimilés du Livre d’Or de la Bibliothèque „V. A. Urechia”



Le Festival National du Livre „AXIS LIBRI” ou la normalité comme extravagance

„En dehors du livre, ne vivent que les bêtes et les saints : les premières, parce qu'elles manquent de raison, les seconds parce qu'ils en ont de trop pour avoir encore besoin de moyens auxiliaires de connaissance”.

Petre Țuțea

du monde des factures, où les tempéraments et les échéances bancaires tendent à ombrager jusqu'aux fêtes du calendrier, a été la meilleure récompense pour les efforts fournis tant par les organisateurs, que par les exposants. Les hommes du livre, qui ont survécu par la lecture aux humilités de l'ancien régime dictatorial, se réfugient encore entre les couvertures des livres,

Dans la ville de Leonard, le Prince de l'Opérette, à la fin du mois de juin, plus de 80 maisons d'édition ont entrecoupé la voie de ceux qui sortaient faire leur promenade quotidienne sur la falaise, en leur offrant quelques milliers de titres des domaines les plus divers. La Foire - Festival **AXIS LIBRI** a eu comme point de départ le projet de la Bibliothèque „V. A. Urechia” et puis, par la proposition de la maison d'édition **Eikon**, qui fait la différence entre publier et imprimer et diffuse les livres à l'échelle nationale, de faire une foire du livre dans une ville évitée à ce jour par les organisateurs de tels événements, en la considérant à tort comme une ville industrielle, sans chances culturelles. La proposition a été reçue avec promptitude et soutenue par la Bibliothèque „V. A. Urechia”, dont l'infatigable et efficient directeur Zanfir ILIE, a contribué décisivement à sa transformation en un réel, avoué par les exposants aussi, succès. Quatre jours durant, les habitants de la ville de Galati ont bénéficié de l'offre éditoriale variée, montrant un grand intérêt pour les livres, que l'on soupçonnait être l'apanage des villes considérées comme culturelles.

La joie de ceux qui se retrouvaient les uns dans les regards des autres, réunis par la même joie de la lecture, dans un espace interdit aux indifférents, dans la multitude des mondes englobés dans autant de livres, réussissant à sévader un peu



cette fois fuyant le non-sens et la superficialité du monde actuel, rappelant le vers du poète Aurel Dumitrascu : „Je n'entends pas vivre moi, par contre, j'entends lire”. Les hommes du livre veulent eux aussi, de temps à autre, se connaître, se parler, faire échange d'impressions et d'idées, dans un monde leur, non souillé par des intérêts, où l'entrée soit libre pour tous ceux définitivement conquis par la passion de la lecture. Les homes du livre ont donné vie à un monde régi par le sens et des valeurs morales et artistiques, avec des «lois» écrites et non écrites qui oblige par le filtre de bon sens, quand et dans la mesure où elles sont intuitivement trouvé.

Lors d'une conversation d'il y a quelques jours, à l'occasion d'une autre foire du livre, j'imaginai en toute liberté – Dieu merci, personne ne délivre des factures payées pour le rêve – comment on pourrait conserver, au cas où l'on ne peut l'accroître, la beauté du monde ou comment peut-on se séparer d'avec les indifférents, voire hostiles. Simplement, par l'accès à la culture. A ce moment, avec le sentiment de celui qui réinvente le vélo ou du moins la roue, j'ai évoqué bien des rêveurs, devanciers dont les oeuvres ont créé des armées d'exégètes, (mes-) interprètes, en nous rafraîchissant d'expressions célèbres : *La Culture signifie liberté. Quod licet lovis, non licet bovis*, en nous réjouissant comme des enfants ayant accès à un code secret. Ensuite, on a évoqué Nichita (Stanesco – N. d. T.), exemplifiant la force du mot doublée par le noble geste de transformer un prix consistant – id est beaucoup



Le Festival National du Livre „Axis Libri”

d'argent, lequel a accaparé définitivement l'esprit des plus nombreux – en roses pour toutes les femmes présentes à cette festivité. Ensuite, on a évoqué Mircea Vulcanescu, ou ce que signifie la force du Verbe accompagné par l'amour jusqu'au sacrifice, en souvenir de cet épisode chrétien où il a payé de sa vie pour sauver celle du jeune homme de sa cellule. En moins de deux, ce monde où les décibels signifient abondance et les chevaux vapeurs distinction (s)nobiliaire, est disparu, du moins pour nous autres. Nous étions tous dans un monde des actes culturels, les seuls qui restent et créent, par affiliation, identités pareilles.

De cette impasse constatée avec une certaine satisfaction par les croque-morts de la culture, l'on ne saurait sortir comme par une baguette magique, du jour



Des sens des livres, on a écrit bien des... livres. Je rappellerais ici celui écrit par une merveilleuse femme du livre, Sanda Cordos : *Ce rost are sa mai citim literatura ?/ A quoi rime encore de continuer à lire de la littérature ?* A cela près que l'on est appelés à répondre à la question : A quoi bon lire encore ? Pourquoi un adolescent choisirait-il la voie des livres, si les petites et les grands écrans les agressent jour après jour d'individus illettrés, plein aux as et de soi, qui ont l'air assez heureux ? Et ses professeurs peuvent être reconnus à distance d'après la couleur délavée des mêmes vêtements démodés ? Comment peut-on encore éveiller l'intérêt pour la lecture, dans un monde où l'on est bombardé d'informations faciles, faites pour susciter appétits et désirs, visant à nous réduire à des objets sexuels ou à des tubes digestifs ? Le chroniqueur peut-il encore persuader par son „droit loisir” les générations actuelles, de ce que les plus agréables occupations de l'espèce humaine sont la lecture et l'écriture ?

au lendemain. L'on peut en sortir, cependant, à petits pas, faits ensemble – écrivains, éditeurs, bibliothécaires, professeurs – ouvrant pour nous et les autres, un livre. Si une partie des jeunes gens appelés difficiles et présentant des problèmes de comportement, qui découvrent et valorisent la vie d'une manière épidermique, ensuite, en perdant le sens, s'en évadent à leur manière bravache, renoncent à leur seringue magique, en découvrant la force et le charme de la lecture, une foire ou une présentation de livres, cela vaut le coup.

Nous pensons que oui. Aussi éditons-nous des livres, organisons-nous des foires et des présentations de livres, en parcourant le pays avec la patience, toujours récompensée par les hommes du livre, que nous rencontrons là l'on ne s'y attendrait pas, dans les villes plus ou moins grandes, dans des villages oubliés par les gestionnaires officiels de la culture. Dieu merci, le don et le talent sont sélectifs et ne se distribuent pas démocratiquement ou d'après des critères approximatifs par des intérêts mesquins. La statistique est impuissante devant l'esprit. Un seul individu, apparu au bout de décennies ou des siècles d'attentes actives, peut changer le sort des peuples, qu'il ait été ou non attendu par eux aussi. Cela sonne pathétique et assez naïf. Peut-être en est-il ainsi. Nous n'essayons de convaincre personne par des arguments ronflants. Tout juste croyons-nous dans la force des livres et surveillons, discrètement, qu'ils parviennent à destination, à savoir aux hommes du livre. "Axis Libri", a été un événement, comme on peut normale, mais dans le chaos des valeurs dans lequel nous vivons, il semble extravagant.



Nous remercions à tous ceux qui, plutôt nombreux, ont compris qu'ils devaient faire des efforts pour que cette foire-festival prenne corps et demandons pardon pour les absences ou les inexactitudes inhérentes à tout début.

Valentin Ajder

Maisons d'Édition Eikon, Cluj Napoca



Écrivains d'aujourd'hui, d'hier et de demain

Concours de création littéraire

Le concours a été organisé dans le cadre du Festival National du Livre AXIS LIBRI, dédié à la Journée du Danube (29 juin), durant la période 1 – 20 juin 2009. L'étaoe de réception des œuvres au choix par sections d'âge, à savoir : 8 – 14 ans et, respectivement, 15 – 18 ans.

La thématique du concours : contes, histoires, essais sur : a) le Danube, voie d'eau ; b) Galati, la ville de mon cœur. Le but poursuivi : a) complètement des connaissances de littérature roumaine ; b) la stimulation de la créativité des élèves.

Les prix ont été décernés le 27 juin, samedi, à 12 00. Nous publions des extraits des œuvres des lauréats du prix „Axis Libri”.

Rien sur le bonheur (fragment)

C'est ainsi que commence tout conte, un jour que l'on considère spécial ; on s'en souvient, après quoi, on l'appelle „un conte”.

Au moment où l'on regarde autour de soi, l'on se rend compte qu'il n'y a rien de spécial ; les gens vivent le moment, et la ville a le même rythme de tous les jours. Je me demande souvent si les rêves naissent en ce monde, où nous viennent d'ailleurs, mais on essaie chaque matin de dire : „cette fois, cela peut être vrai”, on commence par rêver de devenir quelqu'un. En rêvant, on continue à atteindre son but et puis l'on est emporté par la vague des passions et tout a l'air de trouver une solution de soi. Combien de fois n'essaie-t-on pas de trouver ce quelque chose qui procure la paix ? Dans une ville en permanence agitée, où les gens courent affolés sans un but précis ? Une paix dont on a tellement besoin et dont languit chaque partie de son corps... Et lorsqu'on la trouve, on ne parvient pas à en saisir la vraie valeur... et l'on renonce. Je me demande, est-ce que cela vaut la peine de réessayer ?

La journée d'hier a été le moteur qui a déclenché toutes ces pensées dans mon esprit : je me trouvais sur le lit difforme, atterri par ce que j'aime appeler asthénie de fin d'école. La question omniprésente était : „Qu'est-ce que je vais faire cet été ?” Je continuais à méditer là-dessus. La fenêtre large ouverte laissait sortir un abondant rideau de fumée ; au dehors on entendait la tonalité éternelle de la ville, qui était toujours la même et ne donnait pas à entendre quelle pourrait changer un jour.

Mais papa, qui est entré dans ma chambre dans son style caractéristique : après trois brefs coups dans la vitre de la porte, il entra, car il était trop occupé pour avoir la patience de recevoir la confirmation – se mit à parler vite et d'une façon sac-

cadée de je ne sais quelle décision. Je voulais qu'il en finisse plus vite, comme quoi le dialogue s'est résumé à ceci :

Tu sais, ces derniers jours on a eu de longues discussions concernant les avantages et les désavantages... Je sais que tu me demanderas d'être bref, et...

Alors, sois-le...

Bon, on déménage.

Quand ?

Dans trois jours tout au plus. Il se redressa et quitta la pièce.

C'était la première fois que j'aurais voulu que papa ne soit pas si bref. Et vous savez pourquoi ? Parce que je m'y attendais... Mais personne jamais n'a développé l'hypothèse du déménagement, dans ma famille, du moins en ma présence. Il est vrai qu'en a discuté, mais jamais rien de

concluant. Le fait est que cette fois, papa a été si sérieux, que je n'avais pas la force d'espérer qu'il pourrait changer d'avis. Et l'idée qui m'inquiétait le plus, était que je savais dès le début que cela n'allait pas se passer comme dans les films et que, au dernier moment, les miens se ravisent et décident de rester sur place. La naïveté des miens m'étonnait. Au fond, pourquoi partaient-ils ? A quoi voulaient-ils échapper ? J'étais sûre et certaine qu'une fois là, ils allaient tomber sur ce qui les avait déterminés à déménager. Parce que le système est partout le même.

J'ai toujours dit que Galati est une ville des contraires, j'avais l'impression qu'il se divisait exclusivement en princes et en mendiants, entre eux se situant les chiens errants, la classe moyenne.

Ana Maria Barbu

Classe VIII B,

Collège National „Vasile Alecsandri”, Galati



Le Danube, voie d'eau (fragment)

Irina regardait éperdue parmi les grains de sable, comme en quête d'instants échappés à la clepsydre mesurant l'Infini. Elle caressait de ses doigts minces et secs l'écume des vagues qui ramenaient sur la rive des bouteilles en plastique et des boîtes de bière vides, bouts de papier ou toutes sortes de sachets, et dans ses oreilles retentit sans cesse la voix mélodieuse qui avait tant de fois troublé son sommeil et ses pensées : „Irène ! Irène !”.

Les enfants de la banlieue se riaient d'elle, et certains, plus malicieux, lui jetaient des pierres et la traitait à toutes les sauces : „Espèce de folle !” puis s'éloignaient en riant, fiers de leur exploit. Irène ne les haïssait pas, regardait au-delà d'eux sans se faire de leurs paroles ou des pierres qui la frappaient à un rythme saccadé, puis retombaient dans l'eau en faisant apparaître des cercles de plus en plus larges, qui se perdaient au loin. Elle les poursuivait du regard, comme un physicien en train d'étudier le grade d'applicabilité des lois de la physique dans le traitement des maladies de l'âme.

L'âme d'Irina était malade, malade de trop d'amour, d'amour inaccompli. Qui se souvenait encore de la trop belle Irina d'il y a vingt ans ? La fille pauvre de pêcheur, d'une beauté irréaliste, débordant de vie et d'espoir, diligente et intelligente, avait volé un jour le cœur d'un marin étranger qui était arrivé avec son navire dans le petit port au bord du Danube. Cheveux noirs et teint olivâtre, Andreas eut tout à coup le béguin pour la beauté d'Irina, elle non plus, ne resta pas indifférente au regard fascinant d'Andreas, où le ciel paraissait avoir déversé toute sa bleue immensité. Ils s'entendaient du regard, ils n'avaient pas besoin d'un traducteur pour avouer leur intense amour, qui avait allumé leurs âmes. Main dans la main, tous les soirs ils se promenaient en toute liberté au bord du Danube, sur le sable fin, baigné par les vagues. Leur murmure discret accompagnait leurs baisers et leurs accolades toutes de passion.

„Tu vois, même les vagues se réjouissent pour notre amour !” disait Irina, et Andreas paraissait la comprendre, et la prenait dans ses bras, en l'élevant au ciel.

„Dépose-moi, tu vas me laisser tomber !” pouffait-elle de rire, et sa voix cristalline se mêlait au murmure des vagues, en composant une symphonie divine, destinée à chanter les louanges de leur beau et pur amour.

„Irène, Irène !” l'appelait-il plein de tendresse

et dans ce mot paraissait fondre tout son amour pour la plus belle fille du monde. C'est ainsi qu'elle percevait ses paroles, prononcées parmi les baisers. Les yeux parlaient, les cœurs parlaient, les paroles peu nombreuses comptaient bien peu. Le charme sous lequel ils étaient tombés, faisaient qu'ils s'entendent comme par télépathie. Ils ne prenaient pas rendez-vous, mais apparaissaient au même moment sur la rive, de jour ou de nuit, et le moment était toujours autre tout comme le lieu du rendez-vous. Seul, leur amour restait le même : fort, incommensurable, irréel. Le fil invisible qui reliait avec une telle force leurs âmes était peut-être un don de la part du bleu Danube, témoin et protecteur de leur amour, en guise de récompense de ce qu'ils avaient réussi à déchiffrer le dessin abstrait, que les rayons du



soleil avaient brouillé sur la crête d'une vague. Comme à un signe par eux seuls connu, Irina détachait sa main délicate de la main puissante d'Andreas et se dirigeait en courant vers la maison minable, où son père l'attendait peut-être pour cuire le poisson offert par les eaux bénites du Danube. Le brunet aux yeux couleur du ciel restait cloué sur place, comme embrassant la trace que son pied délicat avait creusée dans le sable. Il l'accompagnait du regard jusqu'à ce que sa svelte silhouette se perdit au loin, puis revenait vers le navire attendant d'être chargé dans le port.

Ioana Alexandra Istrătescu
Classe X D,
Collège National „Mihail Kogalniceanu”, Galati

Encore sur V. A. Urechia (1834–1901).

L'anniversaire de 175 ans de la naissance du savant.

Le portrait d'un homme de culture (II)



Valentina Oneț

V. A. Urechia a été un promoteur énergique des Mémo-randistes. Dans les Archives de la Bibliothèque „V. A. Urechia”, on garde des extraits de la presse européenne de l'époque, concernant le processus des Mémo-randistes.

En tant que président de la Ligue pour l'unité culturelle de tous les Roumains (1893 – 1897) – „porteuse de l'étendard de la culture par la langue et sur des fondements latins”, V. A. Urechia soutiendra concrètement le mouvement de libération des Roumains de la Transylvanie, en lui conférant un écho européen, en s'adressant à tous les roumanophiles de France, Italie, Espagne, Belgique, Suisse afin de soutenir les Roumains de l'historique province roumaine, contre le gouvernement magyar. En 1894, il publie l'album „Voci latine. De la frati la frati” (*Voix latines. De frères à frères*), (la 1^e adhésion de la gent latine au mouvement national de Transylvanie et du Banat, dédié aux „grands apôtres de la nation roumaine”, subsumant 147 adhésions de personnalités et institutions de pays latins : l'écrivain Emile Zola, le poète Frédéric Mistral, le poète A. Roque-Ferrier, le Président des Félibriges, l'ethnographe Léon de Rosny, le professeur Emile Picot, l'écrivain Sully-Prudhomme, le général Parmentier, l'historien Cesare Cantu, le sénateur Giosue Carducci, l'orientaliste Angelo de Gubernatis, le sénateur Graziado Ascoli, le sénateur Alberto Quintana, etc.

Afin de récompenser l'amour, la force de la foi dans la défense de leurs droits, les Roumains de Transylvanie font don à V. A. Urechia, en 1900, d'un album à titre d'hommage, à l'occasion du jubilé d'activité littéraire (1850 – 1900), conservé dans la section Collections Spéciales de la Bibliothèque de Galati, aux couvertures en velours bleu et ornements en bronze. Ce volume, impressionnant par sa simplicité, s'ouvre par un mot de remerciement : „Illustre professeur et inégalable patriote, vous avez combattu d'un amour d'apôtre, avec la force de celui qui croit à son écriture et à son idéal. Vos mérites sont immortels ; tout un peuple Vous doit amour et gratitude. Amour et reconnaissance, c'est nous autres d'Ardeal, que Vous devons – ceux d'Ardeal opprimé, dont avez fait connaître les souffrances par votre écriture et votre parole, aux

frères latins, à l'Occident civilisé. Vous sont redevables surtout ceux d'Ardeal, pour la justice et la liberté desquels vous combattez si amoureux et sincèrement”. Il s'en suit une poésie dédiée à Urechia par le grand poète George Cosbuc, et 624 autographes, parmi lesquelles celles de : I. Bianu, Iuliu Moisiu, Pavel Dan, N. I. Apostolescu, Gheorghe Cârțan, et altri.

V. A. Urechia a soutenu, par la Société de culture macédo-roumaine (1879), la fondation des premières écoles roumaines au Sud des Balkans, en Macédoine. En tant que président de cette société, il éditera en 1880 l'Album Macédo-Roumain, un „réel symbole de paix, de véritable fraternité, par le réciproque respect des droits”, écrivait-il dans la Préface. L'historien se référait au droit „de parler roumain, de prier en roumain, d'étudier dans des écoles roumaines”. L'album, fruit de la collaboration de 173 écrivains et artistes, est „un monument de sympathie pour la culture des Roumains de la Péninsule Balkanique” et réunit études historiques, linguistiques, ethnographiques, géographiques, de folklore, vers, prose signés par les „plus illustres écrivains de l'Europe et des Roumains” : Vasilie Alecsandri, Al. Macedonski, Evêque Mechisedek, N. Densusianu, A. D. Xenopol, Iosif Vulcan, B. P. Hasdeu, V. Hugo, Fr. Mistral, et les principaux poètes Félibrige : A. Ubicini, E. Quinet, J. Simon, G. Vegezzi, Ruscalla... Parmi les Roumains de Macédoine, V. A. Urechia était le Grand Roumain.

V. A. Urechia a témoigné, par toutes ses actions, d'un grand amour pour l'histoire des Roumains. Toute une vie il a amassé des livres étrangers contenant des informations concernant les Roumains, a promu ardemment la latinité des Roumains et a essayé de définir la place des Roumains dans la famille des pays latins. Il a eu un credo ardent, romantique : „le combat pour la patrie et le roumanisme” - hérité de Balcescu et Kogalniceanu. Dans la préface de son étude : „Notes sur la Bibliographie d'Istria et de la Dalmatie” (1877), il soutenait que la Société Académique Roumaine doit „agir avec toute l'énergie, par tous les moyens possibles, afin de faire connaître à l'étranger l'histoire du peuple roumain, la légitimité historique de ses aspirations nationales”. L'historien était, dans la conception de V. A. Urechia, un maître d'école de la nation.

Il a enseigné l'histoire des Roumains pendant plus de quarante ans : à l'Université de Iasi pendant quatre

L'Année „URECHIA”

ans (1860 – 1864), et à la Faculté de Lettres de Bucarest, pendant trente-sept ans (1864 – 1901), dont 26 ans il a fonctionné comme titulaire (1864 – 1890). A écrit une impressionnante Histoire des Roumains, par dimensions et richesse documentaire, en 14 volumes (sur les 20 projetés), publiée entre 1892 – 1902, le dernier volume étant publié posthume. Avant de publier son cours d'histoire des Roumains, relatif à la période 1774 – 1821, il s'est documenté pendant près de 30 ans, puis a sélectionné et a publié l'Histoire des Roumains (près de 10.000 pages). Comme historien, il est considéré comme chroniqueur de la période phanariote, archiviste et documentariste.

V. A. Urechia a été le créateur de la chaire d'histoire nationale. Il a ensuite fondé la chaire d'épigraphie et slavon, pour aider l'étude de l'histoire des Roumains. Il a bataillé pour créer, près la Faculté de Lettres de Bucarest, de la chaire de philologie comparée, d'archéologie. Il a soutenu la nécessité de l'étude de la langue arabe et du polonais.

Dans „Lettre d'adieu aux étudiants de la Faculté de Lettres de Bucarest” (1901), V. A. Urechia – „le vieux fondateur du cours d'histoire des Roumains”, comme il s'auto-intitulait, rappelait qu'il avait travaillé sans répit, publié des dizaines de milliers de documents internes, en toute modestie s'attribuant „la collaboration à la formation du milieu ambiant historique”. Le vieux professeur concluait ainsi son discours : „Ma génération vous a donné la Roumanie, vous vous devez d'assurer son existence et sa grandeur. J'ai la consolation que je n'ai pas fait des jeunes gens d'érudits professeurs d'histoire de la patrie, mais je leur

ai appris à sentir roumain, j'ai vu la Roumanie combattre énergiquement pour l'articulation de tout le peuple roumain”. Dans une photo de 1901, conservée à la Section Collection Spéciales de la Bibliothèque de Galati, exécutée par Fr. Duschek, sont surpris des centaines d'étudiant manifestant leur sympathie à l'Athénée pour le professeur V. A. Urechia, qui prenait sa retraite. Ce fut un professeur à vocation.

Il a participé avec enthousiasme à tous les événements décisifs pour le sort de la nation ? a ramassé des documents archéologiques, impressions roumaines et étrangères, tout ce qui contribuait à définir le passé des Roumains.

En tant que professeur d'Université et Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes (1881 – 1882), dans le gouvernement libéral du cabinet Dimitrie Brătianu, il s'est occupé de l'organisation et l'amélioration de l'enseignement de tous les degrés, de l'enseignement secondaire à celui supérieur, de la dotation des écoles aux programmes scolaires, à l'édition des cours universitaires, à la diversification de la chaire d'histoire et philosophie, à l'introduction de nouvelles spécialités, etc.

En tant qu'historien de l'enseignement roumain, V. A. Urechia publiait l'*Histoire des écoles de 1800 – 1864*, parue en 1892 à l'Imprimerie de l'Etat, ouvrage de référence de nos jours également, primé par l'Académie Roumaine par le „Prix I. Eliade Rădulescu”, en 1890, présentée anonymement au concours. L'ouvrage, en 4 volumes, représente, comme le définissait Urechia, „des archives portables”, résultat de 30 ans d'étude des archives publiques et privées, englobant une très riche collection de documents d'histoire scolaire, pour la plupart inédits.

En tant qu'écrivain, V. A. Urechia a plaidé pour une littérature nationale, d'inspiration historique et folklorique, dans la tradition de la „Dacie littéraire”. Il a abordé divers genres, écrits dans la manière du temps : la ballade, la fable, le roman, le conte, la légende, la comédie, la tragédie, la localisation... Il est mentionné par les histoires littéraires comme pionnier frayant de nouveaux chemins, parmi les pion-

niers du roman roumain (Coliba Măriucăi /Le taudis de Mariuca, 1855 ; Logofatul Baptiste Velevi / Le logothète Baptiste Velevi, épisode historique du XVII – e siècle, 1855), comme dramaturge d'inspiration historique (Vornicul Bucioc /le Ministre de l'Intérieur Bucioc, 1867, Curtea lui Neagoe Voda / La cour de Neagoe-Voïvode, 1875). Il a écrit des comédies et des localisations (Balul mortului /Le Bal du mort, 1865, Alecsandri la Mircesti /Alecsandri à Mircesti, 1894, Oda la Elisa / Ode à Elise, 1868), mais aussi des ouvrages contenant des Mémoires, et les Légendes roumaines (1891). Ses œuvres restent comme „de véritables peintures d'époque”.



Valeurs Patrimoniales : *Libri Rari*

Antonio Foresti - *Del mapamondo istorico*, Venezia, 1694 – un livre provenant de l'époque de la „monarchie culturelle” de Constantin Brâncoveanu

La section Collections Spéciales de la Bibliothèque „V. A. Urechia” de Galati conserve à titre de très précieuse impression, le volume *Del mapamondo istorico / Du mappemonde historique*, Tomo quarto, Parte seconda / 4e Tome, 2e Partie, imprimé à Venise par Girolamo Albrizzi en 1694. L'auteur du volume, Antonio Foresti (début du XVII siècle – 1692), professeur de littérature et philosophie à Ferrare, recteur des Collèges de Brescia et Mantoue, a élaboré une histoire universelle, dont il fait imprimer, durant sa vie, quatre volumes, parus posthume et qui auraient dû poursuivre le fil des événements des quatre „des plus grands empires du monde”. Le premier volume est paru à Parme en 1690 et, à partir du 2e volume, l'ouvrage fut imprimé à Venise, par les bons soins de Girolamo Albrizzi.

Le volume détenu par la Bibliothèque de Galati, respectivement, le 4e tome, 2nde partie, où sont examinés les Etats nés du déclin et de la chute de l'Empire Romain en Occident (*dall'anno di Christo 420 fino all'anno 1692*), contient la vie des rois d'Espagne, des ducs et rois de Bohème, des princes et rois de Pologne, des grands ducs moscovites, des rois de la Hongrie, de Jérusalem et du Chypre, fait partie de l'édition princeps (Parme, Venise, 1690 – 1694) de cette impressionnante histoire, intégralement imprimé à Venise en 1737 et 1745 en 15 volumes, édition complétée et ajoutée, après la mort d'Antonio Foresti, par nombre d'autres historiens.

Ce titre figurait dans la bibliothèque du passionné bibliophile Constantin Cantacuzino (Cantacuzène) le Maître d'hôtel du roi, qui avait formé, après des études à Padoue, la bibliothèque de Margineni, à dater de 1667), à savoir les tomes III (1 – 2) (1697), IV (1 – 2) (1697) et V (1, 3) (1700 – 1705) (imprimés toujours à Venise par Girolamo Albrizzi, mais en 2nde édition, signalé par C. Dima Dragan dans son ouvrage *Biblioteca unui umanist român / La bibliothèque d'un humaniste roumain : Constantin Cantacuzino Stolnicul*, Bucarest, 1967.

Mapamondo istorico, 4e tome, 2nde partie, Ve-



nise, 1694, œuvre du prêtre Antonio Foresti, „della compagnia di Gesù”, est un volume précieux pour l'histoire des Roumains, faisant partie de la catégorie des documents *daco-romanica*, pour l'intervalle 1440 – 1692. L'ouvrage contient 70 pages informant sur : les provinces roumaines : Moldavia/la Moldavie, Valacchia / la Valachie, Transilvania /la Transylvanie, sur les principes et voïevoides roumains – Iancu de Hunedoara, Matei Corvin, Stefan Batori, Gabriel Batori, Gheorghe Racozi, Stefan cel Mare / Etienne le Grand et les guerres qu'il mena contre les Turcs, sur les cités roumaines Oradea (Varadino), Suceava... Nous apprenons que Vladislav de la Pologne avait deux fameux commandants, l'un Nicolò Valacchi, l'autre Giovanni Unniade (p. 300), et Stefano Palatino de la Valachie, fameux capitaine, avec juste 30. 000 soldats, a vaincu l'armée turque

comptant 120. 000 guerriers, obtenant *une illustre victoire remportée sur les Turcs*” (p. 303).

Des pages du volume il résulte que l'Europe nous connaissait très bien en 1442 grâce aux exploits de Iancu de Hunedoara, surnommé *le vaillant Jean de Hunniades* (p. 245), „le preux Hunniade” (p. 423), surnommé par l'historien italien *un marteau descendu du ciel pour vaincre les Turcs, un très fort bouclier de la Christianité*. Cette caractérisation faite à Iancu de Hunedoara, comme „bouclier de la christianité”, devrait être connue par les Européens de nos jours, et la position et le rôle des Roumains en Europe reconsidérés (p. 423).

Mais ce qui fait le prix de l'exemplaire légué à la ville du Danube par l'historien bibliophile V. A. Urechia, est conférée par un ex-libris de l'époque de Brâncoveanu, un ex-libris exceptionnel (il n'y a que trois autres volumes portant cet ex-libris), représenté par une gravure de petites dimensions, à caractère symbolique. Imprimé séparément, sous la forme d'une étiquette gravée, l'ex-libris se trouve entre le forsatz et la page de garde, est de grandes dimensions couvrant toute une page (la dimension de la gravure, le cartouche et l'interligne este de 223/16 mm), portant un texte bilingue gréco-latin, d'un auteur inconnu. L'ex-libris a appartenu au savant médecin Pantaleon Calliarchi, „le grand médecin” de la cour de Constantin Brâncoveanu, qui était originaire de l'île Chios, et qui est mort à Bucarest en 1725.

Cet ex-libris est considéré par les spécialistes le plus ancien ex-libris figuratif roumain connu, daté 1692, le plus ancien gravé chez nous. Juste l'image héraldique centrale est gravée, encadrée par des ornements typographiques et lettres. Le nom du possesseur du livre est inscrit en un ensemble compositionnel : une cartouche fleurie, abritant en haut un texte de trois lignes en grec, ayant le contenu suivant : „Des choses personnelles de Pantaléon Calliarchi, le grand docteur de la très sereine dynastie de la Hongro-Valachie”, qui se répète en bas de la cartouche, en latin. Sous le texte latin paraît la date : 1692, le 12 juillet, en grec.

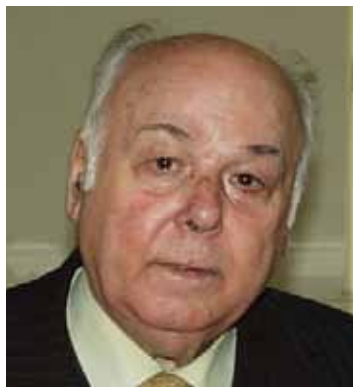
Au centre se trouve gravée la composition symbolique, représentant un lion couronné, un lion héraldique noble et puissant, sans doute la représentation de Pantaleon Calliarchi. Le lion tient dans sa patte antérieure droite un oiseau, qui peut symboliser l'étranger voyageur venu de l'île grecque, mais aussi la fragilité humaine, protégée par la force du médecin „soulageur” de douleurs.

Le volume *Del mapamondo istorico*, 4e tome, 2nde partie, Venise, 1694, d'Antonio Foresti, (exemplaire conservé par la Bibliothèque „V. A. Urechia” de Galati, provenant de la donation du fameux savant V. A. Urechia), bien que non figurant dans le catalogue *Biblioteca Italiano o sia notizia de Libri rari italiani* de Niccola Francesco Haym Romano, Milan, 1773), pourrait faire partie de la catégorie *livres rares* dans la culture roumaine, parce que l'ouvrage a fait partie de la bibliothèque du docteur Pantaleon Calliarchi, le médecin du Maître d'hôtel Cantacuzino et du Prince régnant Constantin Brâncoveanu, parce que c'est l'édition princeps, parce qu'il fait partie d'une vaste œuvre historique, rare et importante, que bien des bibliographies ne citent même pas, et parce qu'elle porte le sceau de noblesse du plus ancien ex-libris gravé roumain, riche d'une grande valeur historique et d'une excellente exécution artistique. .

Valentina Crăciun



Contributions patriotiques de V. A Urechia (I)



Constantin Gh.
Marinescu

plus de quatre décennies, à l'accomplissement de l'idéal d'unité nationale et étatique de notre peuple.

Personnalité de dimensions plurivalentes : historien, littéraire, pédagogue, homme politique, fondateur d'école roumaine ainsi que de prestigieuses institutions de culture, comme l'Académie Roumaine, l'Athénée Roumain, l'un des fondateurs et des Présidents les plus actifs de la Ligue pour l'Unité Culturelle de tous les Roumains, Vasile Alexandrescu Urechia a dédié toute sa vie, avec une rare énergie et passion, à l'accomplissement des aspirations d'unité nationale, politique des Roumains, au développement et à l'affirmation de l'identité nationale dans la communauté internationale, considérant ceci sa raison d'être, le mobile principal de toutes ses démarches, un profond devoir de conscience (et une dette de reconnaissance) qui remonte loin dans l'histoire, étant l'un des descendants du grand érudit et chroniqueur moldave Grigore Ureche.

V. A. Urechia a été en permanence sous l'emprise d'un fort sentiment patriotique, une vibrante conscience nationale, surtout par la conscience des origines daco-roumaines de notre peuple, de sa continuité historique dans l'espace carpatodanubien-

Vasile Alexandrescu Urechia, de la naissance de qui on fête cette année 175 ans, se circonscrit dans la conscience roumaine comme l'une des grandes personnalités de la seconde moitié du XIX – e siècle, qui s'est donné de tout son être, pendant

pontique, par la latinité de notre langue et de notre culture, de la place et du rôle glorieux de nos ancêtres dans la confrontation avec les vicissitudes de l'histoire, avec les grands empires oppresseurs voisins, éléments qu'il a relevés avec une sensibilité exceptionnelle, éloquence et force de persuasion dans ses nombreux ouvrages historico-littéraires, mais aussi dans les discours prononcés tant chez nous qu'à l'étranger, du haut de la tribune de prestigieux forums scientifiques et politiques. „Pour cet érudit et infatigable représentant de la cause de la justice et de l'unité nationale, le patriotisme était une religion, un credo presque mystique, auquel il sacrifiait tout”. (1) – (Vistian Goia, V. A. Urechia, Editions Minerva, Bucarest, 1979, p. 12, 204).

Urechia a synthétisé son credo patriotique dans le concept de roumanisme, débarrassé de la scorie de tout nationalisme offensif, discriminatoire à



l'adresse d'autres nations et nationalités, entendant par le roumanisme la quintessence des aspirations communes, nationales, en les mettant au-dessus des intérêts de groupe et de parti. „C'est alors que *la victoire sera certaine* – affirmait le savant – *quand le roumanisme ne sera plus ni rouge, ni blanc (référence étant faite aux couleurs des partis politiques, N. d. A.), et ne sera plus que roumanisme, à savoir une manifestation, un sentiment et une action patriotique, au-delà des intérêts étroits de parti, dans l'esprit des grands intérêts nationaux com-*

muns, des traditions historiques roumaines”. Selon V. A. Urechia, être patriote signifie non seulement le respect envers le passé des ancêtres, mais aussi le ferme engagement dans le combat, aux côtés de tous les forces, énergies et moyens en vue de la réalisation du plus grand idéal national de tous les Roumains, celui de leur UNION en un seul Etat national, entre les frontières de l'ancienne Dacie. C'est

L'Année „URECHIA”

lui qui a maintenu en éveil l'idée d'union de tous les Roumains, l'idée de soutenir en permanence les frères d'au-delà des frontières, sujets à l'oppression nationale par les empires : austro-hongrois, tsariste et ottoman. En ce sens, nous trouvons suggestives les appréciations de Hasdeu, qui considérait Urechia comme un „Archange de l'enthousiasme”, (1) – (V. Goia, op. cit., p. 205), ainsi que de G. Panu, qui affirmait que „Le grand patriote voulait faire des Roumains le peuple le plus brillant” (2) – (Ibidem).

La personnalité de l'académicien V. A. Urechia était marquée, d'une part, par le fait qu'il a été le témoin d'événements politiques nationaux d'une importance cruciale, comme : la Révolution de 1848, la Première Union de 1859, ainsi que la Guerre d'Indépendance des années 1877 – 1878, d'autre part, qu'il a compté parmi les collaborateurs et proches amis de dirigeants se trouvant à la tête de ces événements, comme : Al. I. Cuza, V. Alecsandri, Mihail Kogalniceanu, Aron Pumnul, C. A. Rosetti, B. P. Hasdeu, V. LUcaci, Gh. Pop de Basesti, Ion Ratiu, T. Cipariu, Gh. Baritiu, Iosif Vulcan, et altri.

Dès la période où il était étudiant dans la capitale française, il devient l'un des principaux représentants de la légitimité de l'Union des Principautés Roumaines devant l'opinion publique européenne, et surtout devant les représentants du Congrès de Paix de Paris, en 1856.

Le jeune patriote, âgé de juste 22 ans, fait partie de la Commission ou le Bureau de propagande des intérêts roumains, en tant que secrétaire, aux côtés de C. A. Rosetti et Romallo. (3) – (Ibidem). Avec les autres étudiants et érudits roumains se trouvant en France, il entretient des rapports avec les dirigeants unionistes du pays, plus spécialement avec M. Kogalniceanu et V. Alecsandri. Comme il allait se confesser dans des lettres envoyées au pays au poète Gh. Sion, le jeune Urechia a nourri, en faveur de la cause nationale, une activité prodigieuse, pertinente, ininterrompue. „Je n'ai hésité devant aucun moyen – montre-t-il – j'ai fait de l'antichambre chez toutes les personnes influentes” (4) – (Ibidem, p. 24). Parmi celles-ci, il faut mentionner diplomates de



l'époque, d'une grande importance, comme le lord britannique Chalderon, le français Talleyrand Périgord, et beaucoup d'autres, réceptifs à la cause de notre unité nationale. Ses professeurs français, Saint Marc et D. Hase, convertis par l'ardent unioniste à notre cause nationale, parlaient de la tribune des amphithéâtres devant un nombreux public, „De cette petite nation d'origine latine, d'entre les Carpates et le Danube”, ainsi que de „Ses justes et justifiés idéaux politiques”.

Bon nombre d'autres personnalités françaises, Edgar Quinet en tête, Bataillard, Jules Michelet et altri soutiennent énergiquement et chaleureusement la cause de notre unité nationale et étatique, se joignent sans réserves aux démarches politiques du jeune patriote moldave. Surtout la publication *Revue des deux mondes*, dirigée par Edgar Quinet, reflète conséquemment les aspirations et le combat unioniste des Principautés, par les bons soins et les efforts de V. A. Urechia. Du reste, l'on peut affirmer qu'une vive propagande, visant les objectifs du mouvement unioniste, constituait l'objet des activités de l'étudiant V. A. Urechia, tant par voie orale, par des conférences et dialogues dans les cercles universitaires, culturels et scientifiques parisiens, que par les nombreux articles publiés sur les journaux les plus prestigieux, comme : *Le Constitutionnel*, *Gazette de France*, *La Patrie*, *Le Siècle*.

(suite dans notre prochain)

V. A. Urechia et les manifestations de Galati à l'appui des patriotes memorandistes (1894-1895)



Constantin Ardeleanu

La situation toujours plus difficile des Roumains d'au-delà des montagnes, après la réalisation du compromis austro-hongrois et l'union de la Transylvanie avec la Hongrie (1867), a déterminé, au dernier quart du XIX - e siècle, le développement d'un puissant mouvement de solidarisation avec la lutte nationale des peuples subjugués de la Monarchie bicéphale. Dans ce contexte, l'action des leaders roumains d'Ardeal d'envoyer à l'empereur-roi Francisque Joseph une pétition (1892) et la réaction furibonde des autorités de Budapest à l'adresse des memorandistes, ont suscité un immense intérêt non seulement en Roumanie, mais dans toute l'Europe. Sur la carte des localités roumaines où cet intérêt a acquis la forme de manifestations de solidarité avec les frères d'Ardeal, Galati occupe une place centrale, ce qui doit être mis en rapport avec le grand nombre de Transylvains établis dans la ville du Danube, surtout avec l'activité des filiales locales de la Société Carpatii / Les Carpatés, et de „La Ligue pour l'Unité Culturelle de tous les Roumains”, les deux forums de propagande nationale. Un autre élément, qui a contribué à cette activité, a été la personnalité du grand ami de notre ville, V. A. Urechia, alors en qualité de Président de la Ligue Culturelle, à l'apogée de sa carrière de promoteur de la cause nationale roumaine.

Ainsi, quand le club local de la Ligue Culturelle a organisé des manifestations publiques de support pour les leaders roumains jugés par le tribunal ultra-chaovin de Cluj, Urechia a conféré aux réunions le poids intellectuel et la crédibilité morale de sa personnalité. Aux jours mêmes où se déroulait le procès intenté aux memorandistes, à Galati fut organisé un grand meeting de protestation, auquel a participé un immense public. Le journal Dacia /La Dacie appréciait que „jamais les habitants de Galati n'ont réalisé une manifestation plus belle”. La condamnation des patriotes d'Ardeal a déterminé une autre grande assemblée de protestation de nos concitadins, le 7 mai 1894. „Des centaines de participants, portant l'étendard national, au son de la musique militaire qui interprétait des chants patriotiques, après avoir parcouru les principales artères de

la ville, se sont arrêtés devant le jardin Ploii, où le meeting a eu lieu”. En plus des leaders locaux, a pris la parole pour défendre les memorandistes, V. A. Urechia également, les participants approuvant le texte d'un télégramme de solidarité et d'encouragement envoyé alors même à ceux qu'on venait de jeter en prison.

Une manifestation similaire a eu lieu une année plus tard, le 8 mai 1895. Conformément aux informations envoyées à Vienne par le gérant du Consulat austro-hongrois de Galati, de Wein, „pour marquer la journée où ont été condamnés les supposés martyrs roumains à Vâc et Szeged, la section locale de la Ligue Culturelle a organisé une manifestation patriotique par un service divin solennel, célébré dans la principale église de la ville (St. Nicholas), en signe de protestation envers le procédé arbitraire des autorités magyares et des instances de jugement dans le grand procès des Roumains de Cluj. Parmi les prières prononcées à haute voix par le prêtre et répétées par l'assistance, il y eut des prières d'imploration du Tout-Puissant pour que les martyrs soient mis en liberté, mentionnés avec leurs noms et qu'ils trouvent les ressources nécessaires pour résister aux souffrances infligées dans la geôle”. La démonstration devait, continue l'informateur, „gagner en importance par la participation du Président de la Ligue Culturelle, Monsieur V. A. Urechia”. Il s'est ensuivi une réunion à la brasserie Ploii, „dirigée par le président de la section de la Ligue Culturelle locale, Monsieur Ressu, qui détient la fonction de maire de la ville depuis l'année dernière”. A cette manifestation, ont pris la parole Al. Radu et V. A. Urechia, qui a parlé en des termes élogieux des héros du roumanisme. Dans un télégramme envoyés aux incarcérés, il était écrit : „En nous rappelant le monstrueux procès où les représentants d'une nation ont été condamnés par ses oppresseurs, et en même temps enthousiasmés par votre déclaration courageuse, par laquelle vous avez affirmé les droits à l'assistance des Roumains subjugués et des accusés, à juste titre, vous êtes devenus accusateurs, les habitants de Galati, réunis pour célébrer le mémorable procès, vous expriment leur profonde admiration pour le martyre que vous supportez”.

Ce sont juste quelques exemples témoignant non seulement que Urechia a été aux côtés de sa ville d'adoption, mais a contribué aussi, inlassablement, à soutenir les idéaux nationaux et à leur propagation sur le plan interne.

Préservation et conservation du patrimoine documentaire national. Concept et dynamique.

Thèse de doctorat (Résumé)



**Aurelian-Cătălin
Popescu**

On analyse, parfois, la réalité immédiate et l'on constate facilement l'indifférence ou l'impuissance d'aucuns de comprendre le rôle majeur de l'information dans le temps et la nécessité implicite d'investir en vue de conserver certaines valeurs atemporelles.

Indubitablement, l'information doit se trouver à la disposition de tous et l'accès à elle doit être possible sans difficulté. La préservation des informations représente l'une des exigences de la communication des documents, indifféremment du support, étant, dans le fond, une garantie de l'accès à ceux-là.

A regarder en ensemble les processus bibliothéconomiques, on constate, à un moment donné, leur naturelle interférence. Les performances d'une bibliothèque se fondent sur un grand nombre de possibilités, comme : la politique d'acquisitions, l'organisation du catalogue, l'emploi du temps de la bibliothèque, les modalités de prêt ou de multiplication, ce à quoi il faut ajouter celles de la conservation. Parfois, les possibilités de conservation peuvent être optimales par rapport au but proposé, d'autres fois, elles rendent presque inutiles les efforts humains et budgétaires.

La première difficulté consiste en le statut à part du patrimoine écrit. Les bibliothèques présentent à cet égard, des différences notables par comparaison aux musées et aux archives, qui œuvrent dans le domaine de l'exceptionnel et de l'unicité. A différence d'eux, les bibliothèques utilisent une grande partie de leur activité pour assurer la mise à disposition d'une documentation cohérente, dont la valeur d'emploi est anticipée lors de la sélection, la documentation étant destinée au contact direct, mais menacée par une éventuelle indifférence. En même temps, elles doivent conserver et transmettre le patrimoine écrit, mais aussi trouver les moyens adéquats d'accomplir ces deux missions.

Intégrant naturellement le patrimoine écrit dans le concept de patrimoine culturel tel qu'il est perçu à présent, le professeur Ion STOICA affirme : „ Plaider pour les grands rôles de notre patrimoine et agir pour que leur potentiel de vérité, de beauté, de patriotisme et d'humanisme s'incarne dans la conscience et les actes de tous les jours des gens, signifie, en même temps, élever vers la connaissance, appréciation et action les questions des structures culturelles, leur modèle d'une grande force éducative, profondément

accomplissant, tant pour la collectivité que pour la formation de tout homme de nos jours. Les modèles de la culture sont les modèles de l'humanisme, de la valeur et de la pérennité” (1)

Les agressions que suppose le monde moderne, augmentent considérablement les périls auxquels sont exposés les documents, même dans la situation où les nécessités de la production de masse se diminuent considérablement. Dans la majorité des cas, est influencée négativement la résistance des matériaux, par suite de l'introduction des composés chimiques, lesquels sont réellement destructifs pour la conservation.

Les supports d'origine végétale ou animale, les encres à base de charbon ou de substances tannantes, en fait tout matériel auquel la pensée humaine aura confié sa durée dans le temps, se sont avérés fragiles. Nombre de dangers menacent ces trésors de la connaissance, en affectant la structure ou seulement les supports sur lesquels elles sont stockées, qu'on ait en vue les agents chimiques, physiques ou biologiques.

Les fibres végétales sont sujettes à l'hydrolyse, à l'action corrosive des acides, aux transformations photochimiques provoquées par les rayons solaires. Le feu détruit tout ce qu'il peut brûler. A la longue, les encres s'estompent et s'effacent, le papier devient friable, le parchemin et le cuir se rigidifient, deviennent cassants.

A présent, la digitation devient une réponse incontestable à ces exigences. Les traitements physico-chimiques appliqués aux documents originaux par des techniques inadéquates – périmées ou irréalistes d'un point de vue financier – ne s'imposent plus avec la même nécessité lorsque les originaux peuvent être protégés sous des conditions optimales, dans l'attente d'un traitement idéal et quand l'utilisateur a trouvé les informations sur un document de substitution qui n'est plus juste un support statique comme le microfilm, mais un vrai instrument de travail.

Les documents détenus par les bibliothèques, archives et musées de par le monde, sont des sources d'information dont les chercheurs ont absolument besoin. Aucune étude sérieuse sur la politique, l'histoire, la vie sociale, la musique et l'art ne serait possible sans ces documents. Ils servent, cependant, à des buts moins scientifiques : instruction, loisirs, hobbies.

Ainsi donc, le fait est que l'information doit se trouver à la portée de tous et l'accès à elle soit possible facilement. La préservation de cette information, indifféremment du support, est une garantie de l'accès, représentant l'une des exigences de la communication des documents.

Par conséquent, l'objet de la recherche concernant „La préservation et la conservation du patrimoine documen-

taire national. Concept et dynamique” a été de sélectionner, analyser et systématiser les informations concernant la dynamique du domaine et ses implications sur le patrimoine documentaire, et de chercher des solutions pour le perfectionnement de cette activité.

La problématique eue en vue lors du développement du thème, comporte un aspect principalement théorique, mais argumente la nécessité de mettre en pratique les méthodes présentées et analysées, sa structure étant pensée et rédigée logiquement par la gestion de l'interdépendance cause – effet. Nous avons visé :

- l'évolution des supports du patrimoine écrit et ses implications au niveau des structures info-documentaires.

- la gestion des facteurs de risque auxquels sont sujets les porteurs d'information par l'implémentation de techniques et technologies spécifiques.

- la définition du management de la préservation/conservation dans les institutions culturelles et les modalités de leur implémentation dans l'espace roumain.

- la globalisation de la protection du patrimoine documentaire.

La méthodologie d'élaboration de l'ouvrage inclut la présentation d'études théoriques et de certaines recherches pratiques, qui ont eu pour effet la préservation/conservation du patrimoine documentaire sur le plan national ou international et justifient toutes les interventions qu'on peut opérer sur lui.

L'ouvrage débute par le chapitre L'évolution du concept de conservation du patrimoine documentaire, lequel se constitue en un bref historique de l'évolution du concept de conservation, illustré par des définitions formulées par les spécialistes du domaine et argumentés en étroite interdépendance avec les exigences imposées par la société informationnelle moderne. Dans ce but, la structure du premier chapitre se délimite en sous-chapitres à une approche théorico-explicative : 1. 1. Mission de la conservation ; 1. 2. De la conservation curative à la conservation préventive ; 1. 3. De la conservation préventive à la préservation.

Le deuxième chapitre : Les types de documents dans les collections des bibliothèques, fait le passage de la problématique historique de l'importance et de la finalité du domaine faisant l'objet de cette étude, aux aspects pragmatiques de la classification des documents en fonction des supports sur lesquels sont stockés les informations, avec le parcours naturel des étapes et l'approfondissement des notions qui seront détaillées et exemplifiées dans les chapitres suivants.

Les facteurs de détérioration des documents et les modalités de prévention des détériorations, le troisième chapitre, est structuré en deux sous-chapitres. Le premier, 3. 1. Les facteurs de détérioration des documents, présente – en les énumérant et analysant par le menu – tant les facteurs endogènes que ceux exogènes de dégradation des documents, l'attention étant focalisée sur le support papier et parchemin, et le second, 3. 2. Modalités de prévention des détériorations, par la problématique abordée – 3. 2. 1. La

désacidification comme modalité de contrecarrer l'acidité du papier et, respectivement, 3. 2. 2. L'évaluation des conditions de conservation – a un rôle descriptif, explicatif et valorisant pour les démarches des recherches appliquées d'après certaines normes préétablies, dans l'intention de conférer logique, fluence et rigueur à l'information prélevée et interprétée, afin de devenir, de la sorte, accessible aux intéressés. L'utilité de cette information est induite par la structure organisationnelle elle-même et comme un résultat intrinsèque du feedback dégradation-remède dans une société gouvernée, éminemment, par l'information.

Le quatrième chapitre met en valeur, synthétiquement, théoriquement et pragmatiquement, les modalités d'implémentation du Management de la conservation des collections, en s'arrêtant sur les deux aspects essentiels en interrelation : l'élaboration d'une politique de conservation efficiente et la gestion des situations de crise, en mettant l'accent sur l'importance du management des situations d'urgence.

L'interdépendance entre les nouvelles technologies et la préservation du patrimoine documentaire, mentionnée succinctement dans les chapitres antérieurs, est abordée dans le cinquième chapitre : L'ère informationnelle et la préservation du patrimoine documentaire, par les sous-chapitres : 5. 1. Les nouvelles technologies et les bibliothèques, 5. 2. L'approche théorique du projet de digitation, 5. 3. Projets internationaux et nationaux concernant la digitation et 5. 4. La conservation de l'information se trouvant sur supports numériques. Si le premier sous-chapitre offre une perspective analytique de l'interconnexion entre les nouvelles technologies et les bibliothèques, les autres présentent une image d'ensemble de l'évolution des préoccupations des chercheurs du domaine, exemplifiant avec les tendances à la diversification des solutions imposées par la modernité dans la société contemporaine.

Le sixième chapitre, Organisations nationales et internationales et leurs programmes dans le domaine de la préservation/conservation du patrimoine documentaire de l'humanité, par ses sous-chapitres : 6. 1. Conventions internationales concernant la protection du patrimoine documentaire, 6. 2. Les principales organisations internationales, 6. 3. Préoccupations roumaines pour la protection du patrimoine culturel national, est fondé sur les réalités actuelles dans l'intention de souligner les préoccupations concrètes à l'échelle internationale, ayant certains échos dans l'espace roumain.

Le projet concluant l'ouvrage, tente de réaliser une approche scientifique moderne du domaine de la préservation/conservation des documents – domaine insuffisamment traité à ce jour et, parfois, assez superficiellement, pour la plupart par l'argumentation de l'existence d'un budget modique -, proposant, en vu de leur implémentation dans les institutions info-documentaires roumaines, certaines solutions concrètes, pertinentes, promues par les recherches des organisations internationales fortes d'une riche expérience en la matière.

L'École Sanitaire post-lycée „Carol Davilla”

- 15 ans d'activité -

En ce moment anniversaire, projets d'avenir:



Pour la première fois de ma vie dans la chaise d'un manager, en 1993, je débordais d'espoir, énergie et surtout enthousiasme. Malgré un début modeste : simplement quelques salles de classe et matériel didactique difficilement obtenu, l'Ecole post-lycée „Carol Davilla” promettait beaucoup. On détenait le plus grand trésor du monde, ressources humaines d'exception et élèves désireux de travailler et de devenir sauveurs de vie. Le temps passe et, malgré les hauts et les bas habituels, nous avons réussi à construire la meilleure école sanitaire de ce département, et les meilleures promotions. Au bout de 14 ans, „Carol Davilla” a reçu l'accréditation, ce qui couronna un travail assidu de notre part à tous. Aujourd'hui, notre Ecole Sanitaire est l'une des écoles jouissant d'une renommée internationale, et le fait de la terminer offre bien des facilités. Nous nous enorgueillissons de nos enseignants et nos collaborateurs, mais surtout de nos promotions. Maintenant, en ce moment anniversaire, nous fêtons 15 ans de travail assidu et de résultats exceptionnels, et nous nous préparons pour bien d'autres années dorénavant, du moins aussi fructueux que ces 15 ans ! *Prof. dr. Barbu Leibovici*

Une petite histoire de notre école

Depuis 15 ans, tout aussi bons !



L'école sanitaire post-lycée „Carol Davilla” de Galati a été fondée le 10 novembre 1993, par la décision no. 1631 de CNFR. Bien qu'on parle de la première année d'activité, nous avons inscrits 159 élèves aux diverses spécialisations. A l'époque, cette école signifiait : les élèves, les enseignants, quatre salles de classe et une salle de démonstrations dans l'enceinte de la Maison de Culture des Syndicats.

L'année 1994 signifia 126 élèves, mais aussi nos souhaits d'affirmation et expansion. Ainsi, au concours national de métiers "Tout pour la santé", notre école a remporté les meilleurs résultats ; en septembre 1994, nous avons loué des salles de cours dans l'enceinte du Collège National Vasile Alecsandri.

L'histoire continue avec des fluctuations d'élèves au concours d'admission, espaces loués dans différentes locations, mais des résultats tout aussi remarquables aux divers concours et aux diverses actions extracurriculaires qui ont eu le don de nous détendre et de compléter notre activité. Les années se sont écoulées, et les réalisations se sont accumulées.

A présent, l'école „Carol Davilla” dispose d'un espace propre où elle déroule ses activités, et a été accréditée. Les résultats obtenus par nos élèves aux concours sont aussi bons depuis 15 ans. Les objectifs que nous nous proposons chaque année sont toujours supérieurs, mais nous parvenons à les atteindre.

Nous coopérons actuellement avec les meilleurs spécialistes du domaine sanitaire de la ville, qui enseignent dans notre école, transmettant ainsi leurs connaissances à nos élèves. Tout ce que nous faisons aujourd'hui est une complétion des premiers pas faits en 1993, mais aussi une ouverture de nouveaux chemins pour l'avenir.

Prof. éc. Diana Maria Botaș



15 ans de parution

Au début, ce fut un simple journal, qui, dès sa parution, a capté l'attention de par son nom même : „Esculap”. Si, il y a 15 ans, lorsqu'il est paru comme périodique de l'Ecole post-lycée „Carol Davilla” de Galati, „Esculap” était une curiosité (étant la première publication d'une école post-lycée en Roumanie !), à la longue, elle a dépassé le stade de l'enfance et de l'adolescence, se dirigeant d'un pas rapide vers ce qu'on pouvait entrevoir concernant son devenir – une revue toute à fait mûre d'un point de vue journalistique et d'un prestige international.

La parution de la revue „Esculap” a été très bien reçue non seulement chez nous, mais aussi à l'étranger. Le premier pas vers l'Europe a été fait à Strasbourg, à l'occasion de la Conférence Européenne des Femmes, où la revue a été présentée comme une réalisation concrète des élèves de notre école.

Tout au long des 15 ans, „Esculap” est devenue une revue complexe, qui nous a enchantés par ses articles diversifiés. Du sommaire n'ont jamais manqué : une interview prise à un spécialiste du domaine sanitaire, l'actualité médicale, impressions du stage pratique, l'instant littéraire, la dernière heure, etc.

La revue „Esculap” a été surnommée „la drogue dont nous avons besoin”. Cette évolution qualitative est due au fait que la direction de l'école et de la revue a compris en temps voulu qu'une publication, fût-elle d'amateurs, ne saurait être réalisée seulement avec élan et enthousiasme, mais a besoin aussi de professionnalisme.

Dorobăț Elena, III B

Nicolae Spirescu, un aristocrate de la palette



Corneliu Stoica

Malgré son âge vénérable : 88 ans !, le Maître Nicolae SPIRESCU n'est point fatigué. Il est présent dans la vie civique et culturelle de la ville, participe aux manifestations collectives de la filiale d'U. A. P. R. à Galati, organisée sur le plan local et nationale et surtout, depuis longtemps déjà, il nous a habitués à ce que, chaque année, aux environs de la date de commémoration de MIHAI EMINESCU, il nous offre une exposition personnelle aux Galeries d'Art „Nicolae Mantu”. A cette occasion, il présente des tableaux du cycle éminescien „Les hypostases du génie”, mais attire également l'attention des autorités locales sur la maison où vécut le patron spirituel des Galeries, qu'elles n'ont pas réussi à récupérer en vue de la transformer en musée mémorial. Ayant connu Nicolae Mantu en 1946, lorsqu'il s'établit à Galati et participant avec lui et quelques autres peintres à la fondation du Cénacle des Artistes Plastiques, donc à jeter les bases du mouvement plastique au Bas Danube, Nicolae SPIRESCU ne saurait retrouver la paix et la satisfaction, avant de voir que le Peintre Nicolae Mantu à un musée à lui dédié à Galati et jouit, en effet, de l'appréciation et le respect de sa descendance.

Originaire de Bucarest (né le 24 janvier 1921), Nicolae SPIRESCU a étudié à l'Académie de Beaux Arts de la Capitale, ayant pour professeurs deux grands peintres : Camil Ressu et Jean Al. Steriadi. Encouragé par le premier, qui lui donna une lettre de recommandation à Nicolae Mantu, il a choisi Galati comme lieu de déroulement de son activité comme professeur et peintre. Il n'a jamais regretté cette option. C'est ici qu'il a connu son épouse, qui lui a donné deux enfants, qu'il exerça comme professeur, qu'il s'est accompli comme artiste, qu'il a eu le plus de joies. Après avoir été distingué de nombre de prix médailles au fil des ans, en Roumanie et en Italie, en novembre 2006 il a reçu, de la part du Conseil Local

le titre de Citoyen d'Honneur du Municipale de Galati.

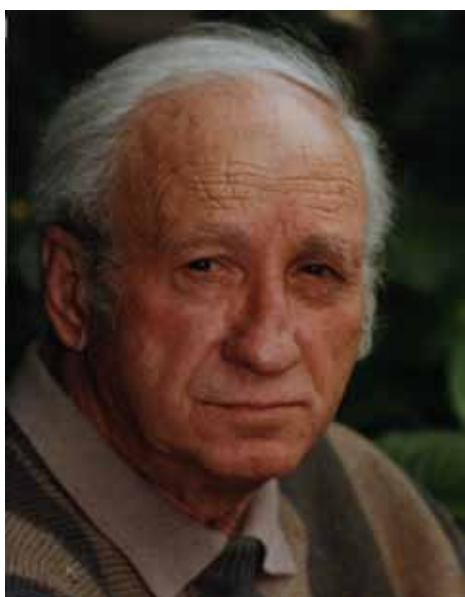
En tant que peintre et spécialiste des arts graphiques, a participé à **345 expositions** en Roumanie et à l'étranger, **a ouvert env. 90 expositions personnelles** chez nous et à l'étranger. En 1996, parut son **premier album** d'art, intitulé „Paysage danubien” (éd. Hipatya), et, récemment, il vient d'en éditer un autre, autrement ample, avec le soutien financier de la Mairie et du Conseil Local Galati (éd. Alma Print).

Les créations du Maître se trouvent dans des musées et collections privées en Roumanie, mais aussi en Angleterre, Autriche, Canada, Danemark, France, Allemagne, Grèce, Israël, Italie, Norvège, Serbie, Etats-Unis d'Amérique, Suède. Son nom est inclus dans le dictionnaire „Who's Who in Romania”

(édition Princeps, Bibliothèque Nationale, Bucarest, 2002) et dans „l'Encyclopédie des artistes roumains contemporains” (éditions Arc 2000, 5e vol., Bucarest, 2003).

Excellent paysagiste, à qui le Danube, le Delta, les mares, le lac Brates, les sites de Covurlui ont révélé des beautés insoupçonnées, secrets et miracles que l'œil formé de l'artiste a découverts et transposés par l'intermédiaire des lignes et des couleurs, Nicolae Spirescu a cultivé avec la même conséquence le portrait, la composition, la nature statique, le nu, les fleurs. Son œuvre, vaste, variée, unitaire, est le fruit d'une démarche

cohérente, nous met devant un discours plastique harmonieux, qui a grossi ses contours à la longue, formant un ensemble monumental d'une grande force artistique. Dans tout ce qu'il a peint, il est moderne, cherchant surtout par la couleur, à profiter des conquêtes de l'impressionnisme, de l'expressionnisme et du fauvisme. Ses paysages mettent au premier plan des images pittoresques de ces sites et parages du Bas Danube, les arbres sont vigoureux, aux racines profondément enfoncés dans le sol roumain, les eaux se déploient sur de vastes étendues spatiales, se mêlant le plus souvent avec le ciel („Matin”, „Ombres dans le Delta”, „Le Chant des eaux”, „Danube, Danube”, „Silence”, „Rive danubienne”, „Le clavier des eaux”, „Ré-



Nicolae Spirescu

flexes”, „Rivages danubiens”, „La Nostalgie des eaux”, „Automne violet”, „Maisons de pêcheurs”, „L'ancienne falaise”, „La Réverbération de la Lumière”, etc.). Nature poétique, le peintre est un lyrique inégalable. Ses traits essentiels sont le vitalisme, l'énergie, vivre la vie à une haute intensité, qualités démontrées aussi par la pâte utilisée, posée par grosses couches tant par le pinceau, mais surtout par le couteau à palette. Dans les paysages de Spirescu, la métaphore et le symbole nous font découvrir dans ses travaux, des significations relevant d'un monde des légendes entretenues autour du grand fleuve, par la pérennité de la création artistique, la vocation constructive des hommes de ces endroits bénis par le Seigneur.

Lors de ses déplacements à l'étranger, il a immortalisé des images de Venise, de Rome, de Vienne ou d'autres villes. Il a pieusement pénétré dans l'univers de la poésie éminescienne et a trouvé des équivalences plastique d'une remarquable suggestivité (le cycle „Les hypostases du génie”), dont 12 travaux ont été donnés à la Bibliothèque „V. A. Urechia” et ennobliissent de nos jours les murs de la salle de lecture „Mihai Eminescu”), a peint ses amis avec une note d'humeur manifeste (le cycle „Charges amicales”), a réalisé toute une série de portraits des voïvodes roumains (le cycle „Le sceau du Temps”), a immortalisé sur la toile églises et monuments historiques (le cycle „Métopes”), a surpris dans ses compositions aspects de la vie des paysans, des pêcheurs, des ouvriers portuaires, des chantiers navals, etc. En même temps, s'est penché avec passion sur le motif floral, créant



Nostalgies danubiennes

de nombreux tableaux où l'incarnat et la délicatesse des tiges, la fragilité des pétales sont rendues par une pâte lumineuse, couchée parfois par superpositions faisant lieu à des transparences manifestes. Les fleurs de Nicolae Spirescu sont peintes d'habitude dans des vases modestes, près desquels on peut voir une tasse de café, une cruche, une pipe, des

fruits ou quelque album d'art.

Dans ses portraits, Nicolae Spirescu préfère surtout les figures féminines, dont il découvre et met en évidence des beautés intérieures s'accordant à merveille avec l'expression extérieure. Il est attiré par



Rivages

les belles figures, aux formes rondes, dont les qualités plastiques extérieures sont illuminées par une chaleur révélant un riche monde intérieur („Nostalgies danubiens”, „Plongée dans ses pensées”, „Véronique”, „Graziela”, „Souvenirs d'autrefois”, „Rêverie”, „Adriana”, „Anamaria”, „Sourire d'une fleur”, „Lidia”, „La légende des eaux”). La candeur, la noblesse d'âme, l'affectivité, la tendresse sont les traits lus le plus souvent sur le visage des femmes peintes, elles aussi presque fruit de la conception vitalistes animant le peintre en permanence. L'artiste a scruté à plusieurs reprises son propre visage ou a réalisé les portraits de Vasile Alecsandri, Ciprian Porumbescu, Ion Creanga, Titu Maiorescu, Nae Leonard, George Enescu, Panait Istrati, Grigore Vieru.

Peintre et spécialiste des arts graphiques bénéficiant de grandes ressources lyriques, poète dans toutes les fibres de son être, Nicolae Spirescu a toujours su mettre son pinceau, son talent et toute la force de sa création au service des plus nobles idéaux des habitants de Galati et du peuple roumain, promouvant un art qui est lui-même un haut hommage aux sites roumains et à leurs habitants. La rencontre de sa peinture et de ses arts graphiques est toujours une heureuse occasion de ravissement, de grandes satisfactions esthétiques, si bien que, à la fin de ces quelques lignes, nous ne pourrions que souhaiter au doyen d'âge des artistes de Galati longue vie, en parfaite santé, force de travail, inspiration pour le plus grand bien de l'art roumain et de ses bénéficiaires.

Georgeta et Constantin Arănescu



Mariana
Tomozei Cocos

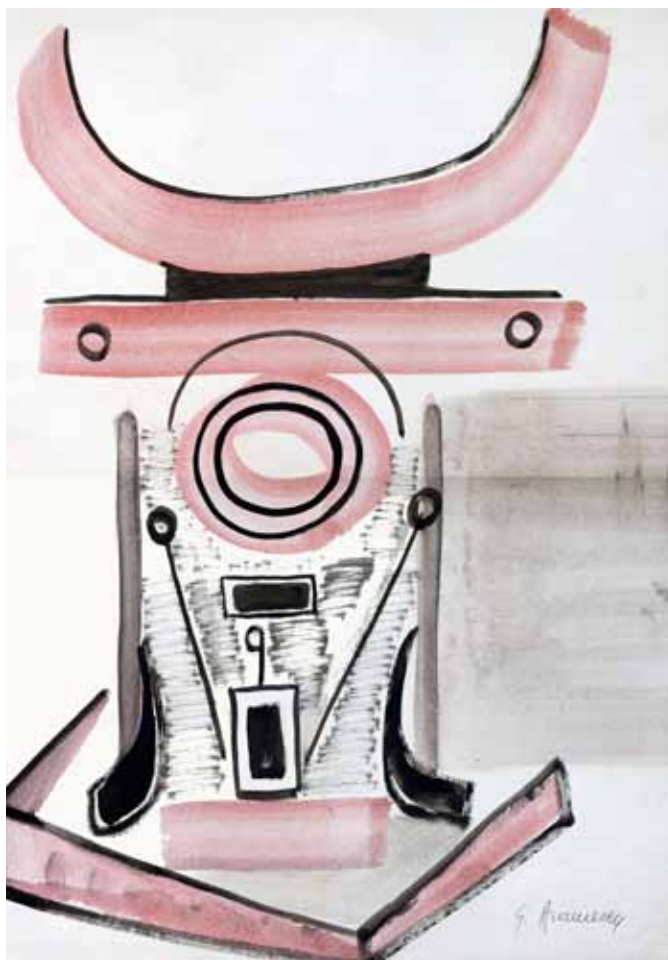
ités de la culture américaine, dont certaines nées en Roumanie (le philosophe Mircea Eliade ou le chef d'orchestre Ionel Perlea), Petru Comanescu découvre également deux artistes originaires de Galati, à qui, quatre ans plus tard, il allait dédier une monographie.

Neveux du grand homme politique Virgil Madgearu, enfants d'intellectuels (le père : Professeur de droit et, à un moment donné, professeur du lycée „Vasile Alecsandri”, et la mère, la sœur de Virgil Madgearu, une bonne pianiste), leur avaient donné une formation culturelle de haute tenue. Ils avaient quitté la Roumanie aux troubles moments d'après-guerre : Georgeta Arănescu avait épousé en 1947 le colonel en réserve Piersonb Anthony Anderson et s'était établie aux Etats-Unis, à New York et ensuite, à Miami, et en 1948 arrive son frère, Constantin-Ticu Arănescu. Bien que les deux licenciés en droit, ils ont découvert leur vraie vocation dans l'art.

Le critique d'art Bernard Davis, à l'époque Président du Musée d'Art Moderne de Miami (qui avait témoigné en faveur de Brancusi au procès intenté au sculpteur par les autorités douanières de New York, en 1926) a eu une contribution importante à l'affirmation des deux artistes d'origine roumaine. Il disait de Constantin Arănescu : „Ticu a créé avec ferveur et persévérance, en dépit des maladies et des difficultés, une série de sculptures, jusqu'à ce que la prometteuse carrière fut interrompue au comble de sa vigueur par une mort brusque. Il voyait la beauté dans toute forme de la nature : son œil sensible voyait la possibilité de créer des compositions fortes, dynamiques, humoristiques ou tragiques, d'une haute essence spirituelle. Il a été fort influencé par la culture roumaine et la philosophie orientale... beaucoup de ses travaux reflètent sa vieille origine roumaine”.

Dans les années 60, aux Etats-Unis s'impose le

pop-art, ressuscite l'intérêt pour les valences plastiques des métiers employés dans des ensembles inédits et, en même temps, les mobiles d'Alexander Calder découvrent l'aspect sensible des technologies modernes. Dans ce contexte, Constantin Arănescu (1914 – 1966) réalise (en quelques années seulement, entre 1959 – 1960) un œuvre remarquable, où les orientations dans l'esprit de l'époque se croisent avec des échos de la culture populaire roumaine. Plus d'une de ses sculptures valorisent déchets techniques reconstitués en nouveaux engrenages, avec une vive force de suggestion, souvent non dépourvus d'une note ironique : „Napoléon”, „L'Avion zulu”, „La ferme abandonnée”, etc. Néanmoins, il existe une autre série de sculptures, réalisé en bois, où les images totémiques se corrént avec les procédés techniques du ciselage du bois, renvoyant au folklore roumain, mais aussi à un culte de la nature provenant des principes de la philosophie Zen, que l'artiste



Georgeta Arănescu: *Le bœuf Apis*

avait étudiée. Ainsi, travaux comme „Aile”, „La marche”, „La colonne roumaine”, „Tryptique” ont la force expressive qui justifie l'inclusion de Ticu Ara-

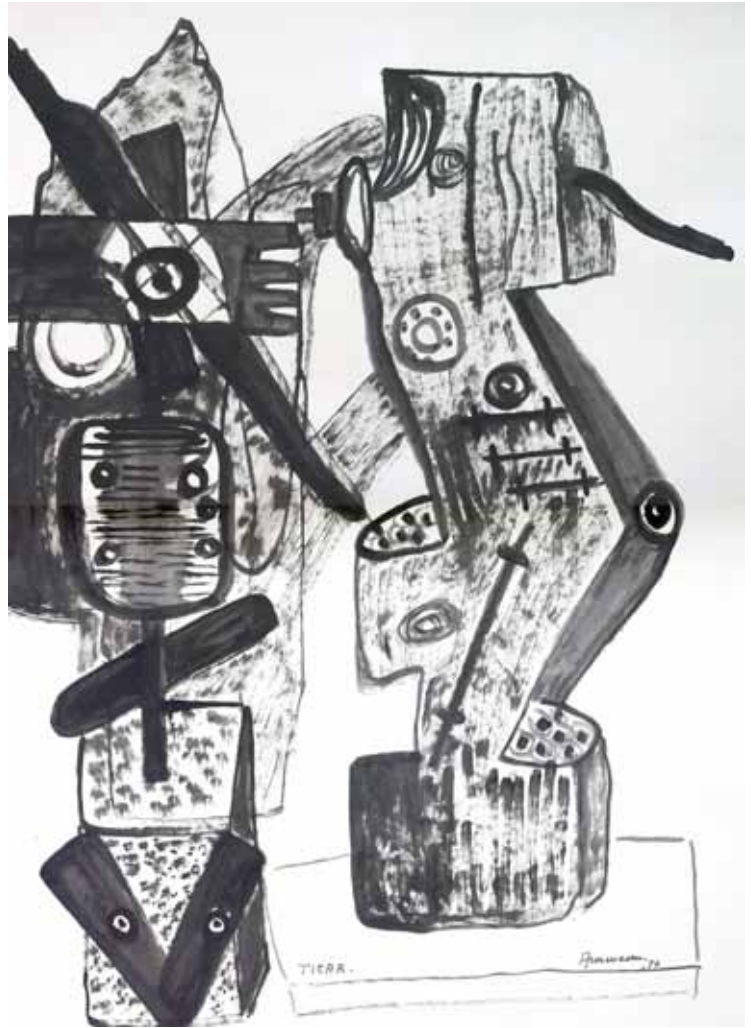
mescu, par l'historien de l'art Ionel Jianu, dans le Dictionnaire de la sculpture moderne", éd. Fernand Hazan, 1970.

La peinture et les arts graphiques de Georgeta Aramescu (1910 – 1994) ont une dominante expressionniste que nous retrouvons chez son frère également. Elle avait étudié dans les années 50 à l'Académie de la Ligue des Etudiants de New York, et son art se forme sous l'impulsion de l'un des initiateurs de l'expressionnisme abstrait – Hans Hoffman – et des plus importants représentants de la gestuelle américaine : De Kooning, Kline, Pollock. Elle a fait partie du groupe des six peintres abstractionnistes de la Florida du Sud 1956 – 1962 et expose, comme son frère, dans des galeries de Miami, Woodstock, New York.

La création de Georgeta Aramescu est une incitante synthèse entre les orientations stylistiques les plus audacieuses des années '60 et des citations plastiques de l'art médiéval, des années „60, le riche fonds national constitue une zone accessible à une interprétation moderne ; à d'élaborations essentialisées pour d'autres artistes plastiques de Roumanie aussi, constituant souvent un refuge envers la thématique socialiste imposée par les autorités. Ion Tuculescu est, à cet égard, l'un des exemples les plus importants de la période des décennies 6 et 7, sans être le seul, pour autant.

Les motifs des icônes, des fragments des blouses paysannes roumaines ou des tapis populaires s'insèrent naturellement dans la syntaxe principalement abstraite de la peinture de Georgeta Aramescu („Muraille de cloître", „Dot paysanne", „Frère et sœur", „Figures du Saint"). A l'occasion d'une exposition de la peintre de 1971, dans une chronique de The Miami News, était souligné l'inédit de ce monde spécifique de l'Europe Centrale, choquant pour le public américain : „Choses représentant tumultes de saints, auréoles, broderies paysannes, clous enfoncés dans la chair, églises, peintures murales paysannes, murs du passé, la Sainte Vierge et le Byzance. Les toiles mettent les Américains, qui connaissent peu de choses de l'histoire et des coutumes de la Roumanie, tout de suite en contact avec ce pays, par l'impact émotionnel des travaux".

Comme dans le cas des peintures et dessins ayant pour sujet le nu ou images de la sculpture de son frère, la chromatique réalisée dans des harmonies contrastantes noir, rouge, vert, violet, scintillements de blanc et la texture de la surface sont éléments plas-



Georgeta Arănescu: Ticar

tiques importants. La ligne surprend dans des sinuosités osées gestes, contorsions de la forme qui ne visent pas à un effet descriptif, mais un d'évocateur. Les formes s'interpénètrent, occupent l'espace dans de multiples directions et nous transmettent la sensation reconfortante de l'énergie et de la vitalité. L'image perçue par le spectateur est celle d'un ensemble dynamique de formes, unitaire et bien rythmé.

Son tempérament vigoureux, orienté vers la transmission impétueuse des vécus subjectifs, a déterminée Georgeta Aramescu à visualiser en symboles son appartenance profonde à la spiritualité roumaine, mais aussi à reprendre effectivement contact avec la Roumanie. Les expositions chez nous, des années 1968, 1977 ouvertes aux musées de Bucarest, Galati, Iasi, Cluj, mais aussi la généreuse donation de plus de 300 travaux faite au Musée d'Arts Visuels de Galati, à diverses époques (la dernière en 1990, quatre ans avant sa mort), ont assuré aux frères Aramescu cette communication qu'ils souhaitaient tant, avec l'espace natal.

Le Musée d'Arts Visuels de Galati

Le premier musée d'art contemporain roumain



Dan Basarab Nanu

Inauguré en 1967, dans l'ancien Palais Episcopal, le Musée d'Arts Visuels de Galati est le premier musée d'art contemporain roumain fondé dans notre pays et a été conçu en sorte qu'il présente les plus nouvelles tendances du phénomène plastique du XX –e siècle, desti-

nation qu'il garde de nos jours également.

Env. 400 œuvres existant dans les salles d'exposition et en plein air, dans le parc du musée, constitue une sélection d'un patrimoine autrement ample, complété souvent par un patrimoine virtuel, des artistes contemporains, conséquemment cultivés durant les plus de quatre décennies d'existence.

Le musée détient aussi une précieuse collection d'art moderne roumain, XIX et XX –es siècles, incluant œuvres de Nicolae Grigorescu, Nicolae Tonitza, Theodor Pallady, Gheorghe Petrescu, Stefan Dimitrescu, Nicolae Darascu, Iosif Iser, Dumitru Ghiata, Ion Tuculescu, Lucian Grigorescu et altri...

L'avant-garde roumaine des premières décennies du XX –e siècle est marquée par des noms de résonance européenne : Victor Brauner, Hans Mattis Teutsch, M. H. Maxy, Corneliu Michailescu, Irina Codreanu et Milita Petrescu.

Les œuvres de Corneliu Baba et Alexandru Ciucurencu, les deux maîtres qui ont initié de véritables écoles de peinture dans l'art roumain, ont une valeur accrue dans la perspective historique et esquisse déjà les tendances développées par les générations des 7e et 8e décennies.

La plus importante partie du patrimoine et de l'exposition permanente du musée, est constituée par la création roumaine de la période 1967 – 2009, dont on va sélectionner quelques personnalités et directions représentatives, l'espace ne permettant pas un traitement exhaustif.

Considérée comme un élément majeur, spécifique d'une sensibilité longuement modelée dans le temps, la

couleur constitue l'un des moyens d'accomplissement et d'affirmation de la peinture roumaine. Elle acquiert des valences spirituelles chez Ion Nicodim, dans ses peintures empreintes d'une chromatique décadente, vibrant sur de grandes surfaces.

La peinture de Ion Salisteanu est une visualisation de la vitalité, de la captation de la lumière sur l'étendue de la toile. La série des „Végétations” de Ion Pacea, constitue des élaborations de formes naturelles, mais aussi des éléments décoratifs des tapis



Le musée d'arts visuels (MAV)

UN MYSTÈRE

Nombreux sont ceux qui (jamais de mauvaise condition !) considèrent le Musée d'Arts Visuels (MAV) de Galati comme une capitale de l'art contemporain roumain – 38 fonctionnaires, plasticiens – muséographes et un directeur qui n'est pas artiste plastique.

MAV a traversé l'Europe du Prut à l'Atlantique, a maintenu la notion de VISUEL en France, Autriche, Italie, Portugal, Allemagne, Hongrie, Tchéquie, Turquie et je ne me rappelle plus combien d'autres pays.

MAV est une entité non conformiste, comme son nom.

MAV est une réalité. C'est une Roumanie plus diverse. C'est davantage, plus qu'un MUSEE, c'est un état. C'est un état de bien-être, de joie, de création, de communication.

LE MYSTERE ... c'est la décodification de la sagesse d'appartenir ou non à la notion de MAV !

Dans la pratique, l'expérience, les choses sont claires. Qui s'est pris par hasard dans le syntagme MAV, a joui de BEAUTE, de VISUEL. Ce visuel signifie énormément... Nous ne sommes pas qu'un musée qui valorise scientifiquement, expose, conserve un patrimoine, qui deviendra à la longue patrimoine au sens clair du mot... NOUS sommes le MUSEE D'ARTS VISUELS.

Pour nous autres, VISUEL signifie le livre, la chorégraphie, la gestualité de l'acte de l'interprétation d'une partition... du classique... au plus classique, plus aristocratique genre musical rencontré par moi... le JAZZ. Pour nous, visuel équivaut à... TOUT.

MAV existe... et existera.

Il existera aux côtés de la Bibliothèque „V. A. Urechia”... et de tout ce qui signifie la belle folie culturelle de Galati.

Nous promettons un point d'information à la Bibliothèque „V. A. Urechia” dans notre nouveau siècle.

populaires. Ion Gheorghiu, l'une des personnalités les plus représentatives de la peinture roumaine, se situe, comme les autres artistes cités, à la confluence de l'abstrait et du figuratif par ses monumentaux „Jardins suspendus” réalisés dans des harmonies incandescentes. Le conceptualisme marque la création d'artistes comme Horia Bernea, Marin Gherasim, Sorin Dumitrescu. Dans la peinture de Marin Gherasim, le sacré se révèle par l'intermédiaire des signes provenant de l'ordre géométrique de certains éléments architecturaux médiévaux ou populaires renvoyant à une ancienne spiritualité autochtone.

L'un des personnalités d'envergure de la sculpture contemporaine roumaine a été George Apostu, de l'œuvre de qui le musée détient un nombre important de travaux : „Les Laponnes”, „Les papillons” ont l'air de faire partie d'un monde régi par ses propres lois, configurant une relation étroite entre l'homme et la nature, et évoquant une ancienne civilisation du bois, portant des accents archaïques. Les repères brancusiens de cette vision peuvent être retrouvés aussi chez des sculpteurs comme Ovidiu Maitec, Napoleon Tiron ou Iliescu Calinesti, dont les œuvres peuvent être admirées dans les salles du musée.

Les orientations surréalistes se dessinent par les espaces atemporels, les personnages étranges, ou par le fantastique folklorique des compositions de Paula Ribariu, Stefan Câltea, Sorin Ilfoveanu, Ion Gânju, et Vladimir Zamfirescu.

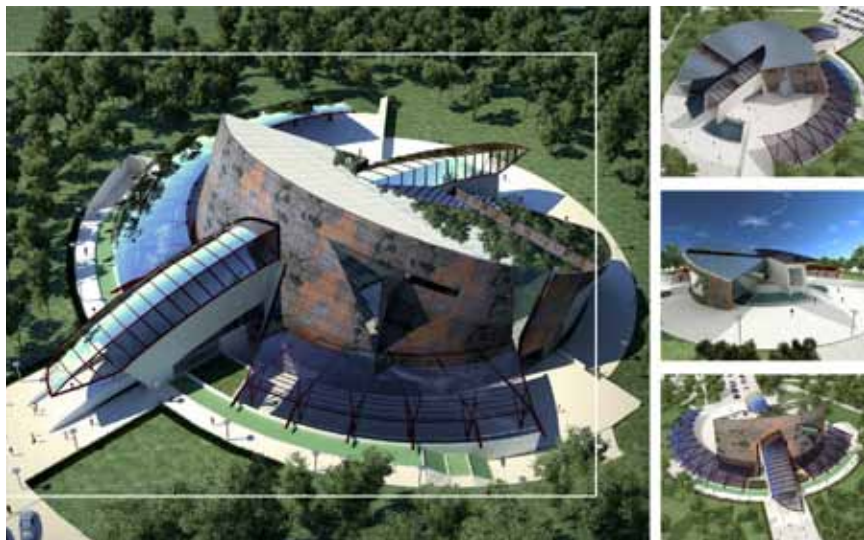
Les œuvres d'Octav Grigorescu offrent, par contre, le raffinement du dessin corrélé avec des lavis chromatiques, suggérant l'univers des fresques médiévales, où nous déchiffrons un monde où l'allusion à l'histoire acquiert connotations de légende. La narration paraît être la motivation initiale des œuvres de Georgeta Naparus ; mais l'élément narratif est dominé par des images où le réel et l'imaginaire, l'abstrait et l'image concrète coexistent.

Une riche collection d'arts graphiques et d'art décoratif est souvent présentée dans les expositions temporaires organisées par le musée, marquant aussi les espaces destinés aux expositions permanentes.

Une place importante est détenue dans les programmes du musée par les plus divers types de manifestations dédiées au public (conférences, spectacles, guidages thématiques, des leçons de dessin et d'histoire de l'art, etc.) qui imprime à l'institution un dynamisme l'intégrant dans la contemporanéité.

PERSPECTIVES

On a envisagé de bâtir le nouveau siège du Musée d'Arts Visuels au 226, rue de Traian A, dans les conditions où, par la décision no. 156 du 31.03. 2004, émise par le Gouvernement de la Roumanie, la Commission Spéciale de Rétrocession des biens immeubles ayant appartenu aux cultes religieux, le siège du 141, rue Domneasca a été rétrocédé à l'Evêché du Bas Danube. L'espace se trouve à quelques centaines de mètres de l'actuelle location et bénéficie d'une ambiance naturelle particulièrement attractive.



Le projet du bâtiment du MAV

A l'heure qu'il est, sur une surface de 4. 600 m² est conçue une construction ultramoderne, d'une empreinte au sol de 2. 948 m², aire déployée : 7. 158 m², d'un régime de la hauteur de 4 niveaux (+ 2 intermédiaires).

Le musée sera structuré comme suit : la côte - 5. 00 hall, accès secondaire, foyer, amphithéâtre 245 places assises, salles d'expositions, ateliers, bureaux, laboratoires, d'autres espaces. La côte + 5, 50 - salle d'exposition, ateliers, bureaux, cafétéria, d'autres espaces. La côte + 10, 60 - salle d'exposition.

L'investissement est envisagé par l'accession des fonds du programme de la Trilatérale : Roumanie - Ukraine - République Moldave 2007 - 2013.

Le Musée d'Histoire de Galati



Ștefan Stanciu

Le premier musée de Galati organisé sur des principes logiques, est dû à l'initiative des instituteurs Paul et Ecaterina Pasa, ouvert au public le 22 juin 1914, dans une salle de classe de l'Ecole de Garçons no. 6. En 1949, dans les locaux de l'ancien musée (la „Villa Cuza Voïvode”), a ouvert

ses portes le Musée Régional Galati, bénéficiant de biens culturels divers, les collections étant structurée selon des critères généraux et historiques, arts plastiques et sciences naturelles. De cette institution hybride, se sont détachés, en 1956, le Musée des Sciences Naturelles (actuellement, le Complexe Muséal des Sciences de la Nature) et le Musée d'Art Contemporain (actuellement – le Musée d'Arts Visuels).

En 1984, on répartit à l'institution culturelle de Galati, de nouveaux locaux au centre-ville, au 2, rue Major Iancu Fotea, bâtiment construit en 1912. a partir de 1990, le Musée d'Histoire a passé à un autre stade d'organisation et fonctionnement. Le Musée „La Maison Mémoriale C. Negri” de Mânjina s'est rafraîchi, un nouveau principe moderne d'exposition a été adopté, et l'on aboutit à rendre aux visiteurs une institution d'une grande valeur scientifique. Dans l'ancien siège, la Maison Cuza et le bâtiment annexe, on a organisé des expositions permanentes par collections – numismatique, philatélie, collections de médailles, arts déco et d'ambiance du XIX – e siècle et la mémoire d'Alexandre Ioan Cuza à Galati. L'exposition permanente des locaux situés au 2 rue Major Iancu Fotea a été rafraîchie et enrichie thématiquement. On a procédé à la réorganisation des dépôts et du laboratoire de restauration. En 1994, a été inclus dans le circuit muséal la section „Lapidarium”, contenant généralement des pièces de grandes dimensions provenues des découvertes archéologiques de Tirighina-Barbosi.



Cristian Căldăraru

Etant données les perspectives de l'identité culturelle des communautés locales, on a procédé à un programme plus ample : l'extension de l'objectif „Lapidarium” où soient inclus, en plus des objets archéologiques exposés, des sections d'histoire de la ville-port Galati à l'époque moderne, civilisation paysanne, etc. En 2007, ont été finalisés les travaux de consolidation et de restauration du bâtiment situé au 64 rue des Héros, connu sous le nom de la Pharmacie Tinc, actuellement le Musée „La Maison des Collections”. Au mois de mai 2008, cette section du Musée

d'Histoire de Galati a été inauguré, contenant une exposition permanente „Ambiance de Galati aux XIX et XX – es siècles et la collection Maksay”.

Après la fin des travaux de consolidation et aménagement de la Maison „Hortensia Papadat-Bengescu” de la Commune Ivesti, en juillet 2009, une exposition dédiée aux personnalités d'Ivesti a été inaugurée dans cette section



Le Musée d'Histoire

muséale.

Afin d'assister les communautés rurales, les spécialistes de l'institution ont collaboré avec le juriste collectionneur Ion Avram pour organiser „La Maison Rurale Ion Avram-Dunareanu” de la commune Suhurlui, point muséal qui contiendra outils et outillages agricoles d'un ménage paysan, pièces de port populaire et art traditionnel.

A présent, le Musée d'Histoire de Galati est une présence active dans le paysage culturel de Galati, par d'amples programmes et collaborations internes et internationales, un creuset permanent de valorisation des traditions, de formation et information du public.

Villa Cuza Voïvode



La Maison Robescu



Valentin Bodea

G. C. Robescu, docteur en droit de la Faculté de droit de Bruxelles, est nommé premier procureur au Tribunal de Galati, en remplacement de M. Cocias (1).

Au mois d'avril de 1883, lors des élections des députés et sénateurs de Galati, on a eu recours à la force, le tout se transformant en une rixe généralisée. Bandes de baroudeurs, sous le patronage de la police, ont fait assassiner la liberté et les seules matraques ont élu les députés, à la place des citoyens (2). Les opposants ont adressé des plaintes au gouvernement, aux ministres, au roi, au parquet local, aux avocats et à la presse, mais les élections n'ont pas été annulées.

G. C. Robescu a envoyé aux gazettes Lupta (Le Combat), Epoca (l'Époque), România et Natiunea, la lettre suivante : „Les collectivistes, désespérés par leur défaite, ont bloqué les rues de baroudeurs et gardiens déguisés. Les électeurs attaqués dans les rues, Lascar Cernat, élu hier, Vlăicu, Pacu et d'autres rossés de coups. Ils ne peuvent plus entrer dans la Mairie, la terreur est à son comble, l'armée est sur les lieux des élections. La sûreté n'existe plus pour nous...” (3).

Dans ce scandale, de grandes personnalités ont été impliquées: V. A. Urechia, C. Ressu, V. Poenaru, N. Istrati, Moise Pacu, Gh. Robescu, Lascar Catargiu, A. Radovici, Lascar Cernat et d'autres, qui ont été battus, appréhendés et traduits devant la justice sous divers prétextes (4). A Galati, ce furent les dirigeants de l'opposition unie qui arrivèrent, pour sauver la situation, Dumitru Bratianu en tête, G. Vernescu, Gr. Pencescu, N. Fleava, Al. Djuvara (5).

Les élections du mois de mai 1887 se dérouleront selon le même scénario. Les candidats de l'opposition unie pour le 1er collège communal ont été : Gh. C. Robescu, Nicu Madgearu, Aristide P. Papadopol, N. Catargi, Anton Tatusescu, Gheorghe Fulger, Moise N. Pacu, Ionescu Vasile G. Mihailescu et Limoleon Nebunelli (6). Le résultat des élections des 9 et 10

mai 1887, ont été : „Au 1er Collège communal : 382 votants, majorité absolue 193, l'opposition 199 votes, les gouvernementaux du pachalik (7) 144, les gouvernementaux anti pachalik 36” (8).

En 1887, aux tribunaux de Galati et Braila ont été jugés les leaders de Galati : L. Catargiu, Gh. Robescu, C. Ressu, C. Mihailescu, Nicu Madgearu, M. Pacu, N. Istrati et deux cents autres citoyens accusés de délits politiques, action contre les agents de l'administration, de la police, voire de meurtre (9). A la cour de jurés de Braila, le procès des opposants de Galati du décembre 1887, a fait venir des personnalités marquantes de la vie politique roumaine : Dumitru Bratianu, Lascar Catargiu, G. Vernescu, les accusés étant assistés par les célèbres avocats G. Vernescu, P. Gradisteanu, N. Blarenberg,



Aujourd'hui „Le Palais des Enfants”

G. Paladi, C. Arion, A. Djuvara, Gr. Bonachi, Al. Lahovari, N. Fleava et C. Mârzescu (10). Le verdict a été prononcé le 18 décembre 1887, à minuit, les accusés étant acquittés (11).

G. C. Robescu a été Maire de la ville durant la période février 1891 – août 1892 (12). En 1894, le préfet Gheorghe Robescu décide d'acheter un terrain dans la rue Mavramol, confiant à l'architecte Ion Mincu la tâche de projeter le Palais Administratif, à condition que sa valeur ne dépasse pas un total de 500. 000 Lei (13).

Dix ans après, en 1887, les libéraux prendront la revanche et obtiendront satisfaction dans un

procès où ont été condamnés (14) C. Ressu et G. C. Robescu pour corruption dans l'attribution de l'illumination de la ville à gaz aérien, mais acquittés ultérieurement par la Cour d'Appel de Iasi (15).

La Maison Robescu, se trouvant sur la liste des monuments historiques de 2004, du département de Galati, position 161, code GL-II-m-A-03058, au 28 rue Mihai Bravu, a été construite à la fin du XIX^e siècle (16).

Pour la famille des Robescu, dont il était un proche parent paraît-il, l'architecte Ion Mincu (17) réalise à Bucarest une résidence sans traits très marqués, et à Galati une sorte de Villa-palais imposante, avec une profondeur d'ornements céramiques et de bois, pour les auvents, colonnades, balustrades, encadrements (18).

La Maison Robescu a été bâtie entre 1896 – 1897, ayant d'étroites filiations avec la „Maison Lahovary” et „Le Buffet” de Bucarest, travaux au cours desquels Ion Mincu a fait les premières tentatives de réaliser une architecture inspirée de la tradition nationale (19). Cette fois-ci, l'idée architecturale apparaît comme moins claire : certes, le recours à l'ornement céramique polychrome, au dessin des arcatures lancéolées, à la frise aux treillages et bou tons pour les colonnades en bois travaillées au tour au-dessus de la loggia de l'entrée, comme la solution trouvée pour l'auvent (20), indiquent la filiation directe entre les deux ouvrages de l'architecte Ion Mincu, mentionnés plus haut.

L'immeuble, d'une surface construite de 460 m² (rez-de-chaussée et étage), ayant 41 pièces, est doté à l'étage de deux balcons : l'un sur le côté d'Ouest et l'autre sur le côté du Sud, soutenus par des pilons en bois sculptés (21). L'ornementation, comme nous le rappelions antérieurement, est en céramique émaillée polychrome, à divers motifs inspirés de l'art roumain ancien. Le milieu ou la partie centrale de l'immeuble, séparant le rez-de-chaussée d'avec l'étage, est ceint d'un cordon proéminent, tordu, s'appuyant sur un registre de niches, une sorte de claire-voie à l'intérieur desquelles sont enchâssées des sphères entourées d'un cercle chacune (22). Au-dessus des fenêtres de l'étage, il y a un autre registre ornemental, avec des éléments inspirés probablement de l'arbre de vie, illustré par un pot où se dresse le tronc à trois branches, aux pousses volubiles, feuilles et fruits fortement stylisés (23). A la partie supérieure du registre, à la hauteur de la corniche, il y a un autre cordon, fortement mis en

relief, formé de motifs floraux stylisés, et à la partie inférieure une cartouche ondoyante en arcs cassés, ornant les fenêtres de l'étage de l'immeuble, à l'instar d'une draperie.

Sur le côté sud de l'immeuble, au rez-de-chaussée il y a une grande fenêtre, encadrée de deux médaillons circulaires, avec les initiales du propriétaire, conservés de nos jours aussi. En 1889, la maison devient la propriété de la famille Robescu, qui en 1945 la vend à la Maison Centrale des Assurances Sociales (25). A partir de 1924, l'immeuble a été utilisé par toute une série d'institutions publiques, comme : l'Académie, la résidence du résident du Bas Danube, le Commissariat militaire, la direction de la milice régionale Galati (26).

La Maison Robescu a été louée par Ecaterina Robescu, pour une durée de deux ans (26 octobre 1938 – 26 octobre 1940), pour le prix de 200.000 Lei, payables en deux fois, à M. Miloteanu, le représentant de la contrée du Bas Danube, Galati (27), en qualité de secrétaire (28). Parmi les personnalités qui ont occupé la fonction de résident royal à Galati durant cette période, nous mentionnons l'historien C. C. Giurascu. A partir de 1958, il y aura là le siège des Archives de l'Etat, Galati (29), puis la „Maison des pionniers”, et, après 1989, „Le Club des Enfants” (30), aujourd'hui „Le Palais des Enfants”.

Notes:

1. La Poste, 1^e année, no. 92, 6 novembre 1880, p. 1.
2. Munteanu, George : La Presse, la politique et le commerce de Galati, 1858 – 1900, I ? L'Imprimerie Bes-sarabie, Galati, sans mention de l'année, p. 24
3. Ibidem, p. 28.
4. Lazarovici, Grigore ; Stanciu, Stefan : La ville de Galati : Histoire et contemporanéité, Galati, éd. Alma, 2004, p. 90.
5. Ibidem.
6. Munteanu, George : op. cit., p. 29.
7. Pasa de Tecuci, à savoir Dimitrie Petre Anastasiu, connu plutôt comme Tache (Take) Anastasiu, comme l'appelaient ses proches (1836 – 1900), Préfet de Tecuci (1877 – 1878, 1881 – 1891), ensuite député ou sénateur, pour les départements Tutova, Tecuci ou Covurlui, ce pourquoi on l'appela Pacha à trois dra-peaux, propriétaire des terres Calmatui et Tiganesti, philanthrope.
8. Ibidem.
9. Lazarovici, Grigore ; Stanciu, Stefan : op. cit., p. 91.
10. Ibidem.
11. Ibidem.
12. Ibidem, p. 158.
13. Revista Administrativa (La revue administrative), 1^{ère} année, no. 1, 15 juin 1904, p. 17.
14. G. C. Robescu est condamné à trois mois de prison et 200 Lei d'amende, et C. Ressu à six mois de prison et 200 Lei d'amende.
15. Munteanu, George : op. cit., p. 33.
16. Lista monumentelor istorice 2004. Judetul Galati /La liste des monuments historiques 2004. Département de Galati, sous l'égide du Ministère de la Culture et des Cultes, l'Institut National des Monuments Historiques, p. 14.
17. Ion Mincu (Né le 20 décembre 1852, à Focsani, mort le 6 décembre 1912, à Bucarest).
18. Caffé, Mihail : Ion Mincu, Bucarest, éd. Meridiane, 1970, p. 55, 58.
19. Stoica, Corneliu ; Dragomir, Ion T ; Brudiu, Mihalache : Muzeu si monumente galatene / Musées et monuments de Galati, le Comité de Culture et d'Education Socialiste, 1974, p. 35.
20. Caffé, Mihail : op. cit., p. 58.
21. Sroica, Corneliu ; Dragomir, Ion T ; Brudiu, Mihalache : op. cit., p. 35.
22. Ibidem.
23. Ibidem.
24. Ibidem.
25. Conf. la Direction Départementale pour la Culture, Cultes et Patrimoine Culturel National Galati, apud ASG, Fonds du Tribunal Covurlui, dossier „La Maison Robescu”, sans mention d'année.
26. Stoica, Corneliu ; Dragomir Ion T ; Brudiu, Mihalache : op. cit., p. 35.
27. Galati a été la capitale de la contrée le Bas Danube, organisé en 1938, selon le système administratif intro-duit par le roi Charles II ; unité administrative ayant dans sa composition les départements : Covurlui, Tutova, Tecuci, Cahul, Ismail, Braila, Tulcea, Râmnicu Sarat, Putna et Falcui. A la tête de la contrée siégeait un résident royal, qui habitait à Galati.
28. La Direction Départementale des Archives Nationales Galati, Fonds la Résidence Royale de la Contrée „Le Bas Danube”, dossier no. 140/1939-1940, feuille 5.
29. Stoica Corneliu ; Dragomir Ion T ; Brudiu, Mihalache : op. cit., p. 35.
30. Conf. La Direction Départementale pour la Culture, Cultes et Patrimoine Culturel National Galati. Național Galati, apud ASG, Fond Tribunalul Covurlui, dosar „Casa Robescu”, f. a.

Interview avec Ștefan Andronache



Gh. Nazare

Je vous prie d'offrir aux lecteurs d' „Axis Libri” les repères les plus significatifs de votre riche biographie.

Je suis né le 10 février 1941 dans la commune Cudalbi de l'ancien département Covurlui. Après les études au gymnase, mon père qui ambitionnait de me voir officier à tout prix, m'a persuadé de suivre le Lycée Militaire de Predeal. Comme je fus refusé pour des raisons strictement de santé, j'ai commencé mes études de lycée à Bucarest, les ai continuées à Braila et les ai terminées à Pechea, parce que mes parents n'avaient plus les mo-yens de payer mes loyers en ville.

J'ai suivi les cours de l'Institut Pédagogique de 3 ans de Galati, que j'ai terminé en 1962 et en 1974 j'ai terminé la Faculté de Philologie (section roumain-français) de l'Université de Bucarest.

Sur les instances de mes parents, je suis revenu dans ma commune natale, où j'ai fonctionné comme professeur et directeur du Foyer Culturel de la localité. A commencer de l'automne 1964, durant deux ans, j'ai rempli la fonction de méthodiste principal près la Maison de Culture du Rayon de Tecuci, et de 1966 à 2003, j'ai travaillé exclusivement près la Bibliothèque du Ra-yon de Tecuci, respectivement Municipale, où j'ai pris ma retraite en 2003.

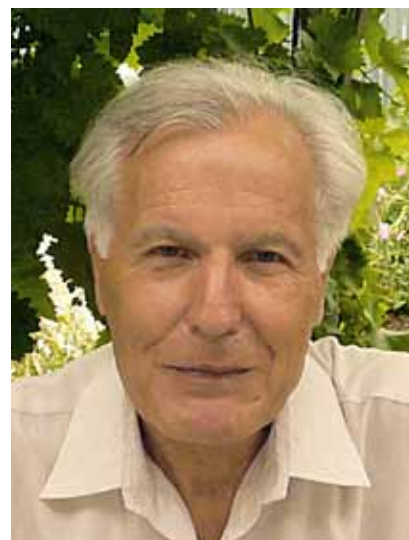
Dans quel contexte l'amour du livre est devenu pour vous la profession d'une vie ?

Une fois revenu au village, à la fin de mes études, j'ai commencé à travailler comme professeur à la même école que j'avais moi-même suivie, dix ans plus tôt, j'ai commencé à soutenir la bibliothécaire (pour qui j'en tenais, entre autres !) pour réaliser certaines activités pour le public de la Bibliothèque.

Par le plus pur des hasards, à l'une de ces manifestations, qui se voulait un modèle pour les autres bibliothécaires du rayon (district), le Directeur de la Bibliothèque du Rayon de Tecuci, Dumitru Matala de son nom, futur ami et prosateur affirmé ultérieurement. Ayant beaucoup apprécié ce que j'avais fait, il m'a proposé d'aller travailler dans l'institution qu'il dirigeait, où il y a avait une vacance de bibliothécaire. Cette proposition me tenta et je l'ai honorée, malgré l'opposition de mes parents. Pourtant, avant d'y aller, j'ai fonctionné pendant deux ans comme méthodiste

près la Maison de Culture du Rayon (district) de Tecuci, laquelle occupait le même bâtiment que la Bibliothèque districtuelle, puisque la fonction de bibliothécaire n'était accessible qu'au bout de trois ans d'ancienneté au travail.

Personnellement, à l'époque, j'avais l'impression que la fonction de méthodiste culturel m'allait comme un gant, pensant même à renoncer à travailler pour la Bibliothèque.



Ștefan Andronache

La Bibliothèque Municipale de Tecuci s'est identifiée pendant longtemps avec... Ștefan ANDRONACHE. Pouvez-vous nous exemplifier les bornes de la trajectoire de cette importante institution culturelle pendant la période où vous en étiez manager ?

Dans les années '70, pendant cinq ans, je fus une sorte de chef, à partir de 1986 je suis devenu bibliothécaire responsable de bibliothèque, nommé à ce poste, et j'en fus nommé Directeur à quelques ans des événements de Décembre 1989. Me trouvant à la tête de l'institution, surtout après les tremblements de terre de 1977 et 1986, je me suis occupé d'en réparer et consolider l'immeuble, d'en étendre l'espace. J'ai réussi à créer une salle de lecture moderne à 56 places, une galerie d'exposition, une salle multimédia, une section de livre en français d'env. 6. 000 volumes.

La bibliothèque a réussi à se faire remarquer par diverses activités culturelles, artistiques et éducatives, à preuve l'Artis club, le cycle „Les Interférences des Arts”, le concours de création poétique „L'Amour”, où bien des habitants de Tecuci se sont affirmés, de Galati ou de la Roumanie, ainsi que par un riche et divers éventail de démarches modernes audiovisuelles (diaporama inspirés par des créations littéraires, bibliographies i-illustrées, etc.) qui ont été présentés, souvent, aux bibliothécaires du pays, ce qui lui valut de nombreuses distinctions et appréciations. Nous avons réussi à publier, après 1994, bibliographies, livres, anthologies,

guides, recueils de documents, etc. C'est alors que nous avons édité aussi une revue „Littérature et création”.

Il convient de rappeler que la bibliothèque de Tecuci a très bien collaboré avec la Bibliothèque „V. A. Urechia” de Galati. On a conçu activités des plus diverses, à un impact éducatif particulier. Nous avons entretenu de très bons rapports avec tous les anciens directeurs – surtout avec Nedelcu OPREA, un professionnel de classe, et avec bien des collègues de cette renommée institution de culture.

Bibliothécaire, cartophile, manager culturel. De quoi d'autre s'est composée votre activité ?

Après avoir pris ma retraite, il y a plus de cinq ans, en 2003, j'ai presque gelé la passion de la cartophilie et j'en ai ressuscité une autre plus ancienne, laquelle, à cause de mon emploi, était presque entrée en une phase de conservation. Maintenant je suis plutôt passionné par la photographie, les voyages et les documents historiques anciens. Avec les nouveaux appareils digitaux, j'ai réussi, grâce à la Fondation Culturelle „Docteur Constantin Teodorescu” de Bârlad, à atteindre certaines performances dans l'édition d'albums, dépliants touristiques, guides et mêmes cartes postales illustrées. Bon nombre de cela vise à populariser le potentiel touristique du département Vaslui, tant en Roumanie que, surtout, à l'étranger.

En parallèle, je prépare une exposition personnelle de photographie. „Formes, couleurs, états d'âme”, qui inclura exclusivement des images prises ces trois dernières années, et, comme j'ai pu parcourir, depuis quelque temps, toutes sortes de sites de photos, j'ai pensé qu'il serait mieux d'élaborer un guide orienteur pour les amateurs et les professionnels intéressés. Il aura probablement pour titre : „L'Univers de la photographie sur Internet” et inclura trois mille sites représentatifs de tout le monde.

En même temps, j'ai l'habitude de voyager tant chez nous qu'à l'étranger, parce que j'aime découvrir de nouveaux endroits, revoir villes et régions pittoresques et – pourquoi pas ? – prendre des photos.

Lorsque le temps ne me le permet pas, ou que j'entends changer la nature de mes préoccupations, je recherche de vieux documents historiques relatifs au passé de Tecuci ou d'autres localités de la Moldavie. Avant la fin de l'année, je dois finaliser un ouvrage dédié à Bârlad et refaire ou enrichir, en tant que co-auteur, certains chapitres de l'ouvrage „La Monographie de la ville de Tecuci”, qu'on doit rééditer l'année prochaine.

Je vous prie de nous parler de a Bibliothèque Municipale de Tecuci, avec nostalgie et réalisme.

J'ai pris ma retraite à l'âge légal pour ce. Comme j'avais assez travaillé et j'étais arrivé à une certaine routine, et les fonds d'acquisition de livres représentaient une partie infime de tout le budget alloué à l'institution, j'ai souhaité faire autre chose.

Franchement, je souffre de ce que la Mairie de Tecuci n'alloue pas plus d'argent pour les acquisitions. A continuer de la sorte, le temps viendra où les conseillers locaux n'auront plus à qui accorder le titre de „Citoyen d'Honneur”. La Bibliothèque publique traverse de nos jours bon nombre de difficultés. L'avalanche des messages électroniques à caractère audiovisuel, l'évolution spectaculaire de l'Internet et d'autres découvertes pareilles de ce siècle, affecteront de plus en plus la bibliothèque.

Vous avez vécu une vie professionnelle à titre d'exemple, obtenant de remarquables résultats dans le domaine de la culture. Considérez-vous avoir été suffisamment récompensé de vos faites et gestes ?

Partout où j'ai travaillé, comme professeur ou au Foyer Culturel de la commune, dans des institutions culturelles ou d'enseignement de Tecuci, je me suis laissé guidé par l'exemple de mes parents, essayant de laisser une trace prononcée au possible de ma présence.

Lorsqu'on travaille avec passion, et qu'on investit beaucoup d'amour dans tout ce qu'on fait, ni la rémunération, ni les éloges des chefs ne comptent presque plus, ou de tes semblables. Je ne nie pas le fait que, au fil des ans, j'ai reçu récompenses, diplômes ou médailles. Certains furent de la part du Ministère de la Culture ou de l'Association des Bibliothécaires de Roumanie, d'autres je les ai obtenus en participant à divers concours et salons de photographie.

Je suis heureux d'avoir contribué à la formation des jeunes, d'avoir éveillé en eux l'appétit pour la connaissance ou développé leur sens artistique. Il m'arrive parfois d'être arrêté dans la rue par des adultes qui me remercient de leur avoir fait confiance, de les avoir aidés à se connaître/découvrir.

Rétrospectivement, je pense que j'aurais fait plus de choses si mes mérites avaient été reconnus en temps voulu. De la part des autorités locales, à savoir de Tecuci, cela ne m'intéresse plus du tout, car c'est bien à cause d'elles que je préfère œuvrer pour d'autres zones du pays.

Je vous en remercie !



Eugen Drăgoi

Le Professeur ION VIȚU

Témoignages biographiques inédits

L'enseignement public de la ville de Galati a bénéficié, à ses débuts de la première moitié du XIX –e siècle, de deux professeurs distingués, ayant reçu le don d'exercer le métier de professeur.

Nous parlons de Toma Giusca, professeur qui a exercé entre juillet 1832 – octobre 1939 (1) et Ion Vitu. De ce dernier, nous allons présenter quelques nouvelles complétions biographiques que nous avons trouvées dans un document archivistique de 1866.

Le professeur Ion Vitu est venu à Galati en janvier 1840, après la démission de son prédécesseur, Toma Giusca, en l'automne 1839 et son installation à Bârlad.

On ne connaît pas trop de choses sur le professeur Vitu. Il a commencé ses études au Gymnase Vasilian de Iasi („l'Institut des Saints Trois Hiérarques”), en 1832 (2) ; en mai 1837, était nommé professeur à Roman (3), et le 13 janvier 1840, il reprenait l'inventaire de l'école publique de Galati, jusqu'en 1864 (4). Ce fut un promoteur de l'Union des Principautés Roumaines (5) ; a dirigé la ville de Galati en tant que Maire (1864 – 1866) ; a encouragé, le 8 novembre 1864, l'initiative du dr. A. Velini et de M. Rufu de fonder une bibliothèque publique à Galati (6). Nous savons également qu'il avait un fils Dimitrie, médecin, participant en France à la guerre franco-prussienne déclenchée en l'automne 1870 (7).

Un document par nous trouvé dans le fonds documentaire de la Direction Départementale Galati des Archives Nationales (8), offre des éléments biographiques inédits relatifs à la vie du professeur Vitu. Il s'agit d'un acte de décès du 25 août 1866 du bébé Paulina, âgé d'un an et deux mois, fille de Ion Vitu, „professeur et maire de la ville”. L'enfant a décédé le 24 août 1866, „dans sa maison sans nombre, place Etienne le Grand, cinquième quartier”. Dans l'acte de décès on apprend le nom de l'épouse du professeur, Maria, âgée de 33 ans. C'est dans ce document également que l'on mentionne l'âge du professeur au moment du décès de sa fille : 49 ans.

Témoins de la rédaction de l'acte de décès sont Alexandru Atanasiu, âgé de 27 ans, „l'employé de l'état civil” et Stelian Dumitriu, âgé de 22 ans, l'employé du bureau civil”.

Les nouveautés biographiques sont les suivantes : Ion

Vitu est né en 1817 (ou 1818) (9) ; a eu encore un enfant, Paulina, prématurément décédée ; sa femme, née en 1833 (ou 1834), s'appelait Maria ; le professeur habitait place Stefan cel Mare (Etienne le Grand) – là où il y a aujourd'hui le Jardin Public).

Ces quelques témoignages documentaires s'ajoutent à nos connaissances sur le réputé professeur et dirigeant administratif de la ville Galati du XIX –e siècle, le professeur Ion Vitu.



Bursa. Galati.

Notes :

1. Pour plus ample informé, voir Paltanea, Paul : Istoria orasului Galati de la origini pana in 1918 /L'Histoire de la ville de Galati des origines à 1918, Galati, éditions Partener, 2008, pp. 393 – 406.

2. Codrescu, Theodor : Uricariul, VII, Iasi, 1866, p. 199: “Iancu Vitu, 14 ans, fils de prêtre”.

3. Dragomir, N. : Prima scoala primara publica din Roman / La première école primaire publique de Roman, dans la revue „Mitropolia Moldovei si Sucevei” /La Métropole de la Moldavie et de Suceava”, 33e année, no. 8 – 9, 1957, p. 695.

4. Paltanea, Paul : op. cit., p. 406.

5. Ibidem.

6. Oprea, Nedelcu: Biblioteca publica “V. A. Urechia” Galati: monographie, 1er volume, Galati, 2002, p. 75.

7. Paltanea, Paul : op. cit., p. 151.

8. DJAN, Colectia registre de stare civila / Collection registres d'état civil, dossier no. 14, 1866, feuille 182.

9. Sur la liste des élèves de l'Ecole des Saints Trois Hiérarques (Uricariul, VII, Iasi, 1866, p. 199), inscrits pour étudier en 1832, il figure avec l'âge de 14 ans, ce qui signifierait qu'il est né en 1818.

Personnalités de Galati sur les scènes du monde



Dana Vlad

Le chef d'orchestre Gheorghe Victor Dumanescu est né à Târgu Jiu et, dès 1945, lorsqu'il avait un an et jusqu'au moment où il a terminé les cours du Lycée „Vasile Alecsandri”, il a vécu à Galati. Ensuite il est parti à Iasi, où a terminé le Conservatoire de Musique „George Enescu”, section chefs d'orchestre. Il a coqueté avec la musique dans la posture d'interprète de canto, mais Dieu avait décidé qu'il allait devenir chef d'orchestre et parcourir le monde en long et en large, en dirigeant des orchestres symphoniques vers l'harmonie. Il a fait et fait encore à présent don de sa connaissance aux jeunes qui venaient et viennent encore au Conservatoire „Gheorghe Dima” de Cluj, ville qui, entre-temps, est devenue sa maison. Il aime se tenir en chaire, mais dit que de moins en moins de

jeunes talentueux viennent faire de la musique.

Il voudrait prendre sa retraite, mais ses étudiants n'en veulent rien entendre. Si on lui pose des questions quant au fait de diriger, il dit que c'est sa vie et qu'il ne renoncerait jamais à sa baguette magique. Il vient chaque année à Galati pour prier sur la tombe de ses parents. Le père du chef d'orchestre a été le curé de la paroisse „Saint Basile” de la ville située sur le Danube.

Victor Dumanescu a dirigé pour la dernière fois à Galati l'opéra Aïda de Giuseppe Verdi, spectacle en plein air dans le Jardin Public, présenté par le Théâtre Musical „Nae Leonard”. Il a dirigé en toute l'Europe et a fondé l'Opéra d'Antalya, mais il n'est resté dans aucun autre pays, même s'il en a eu l'occasion. J'ai rencontré Victor Dumanescu à Botosani, dans la merveilleuse Bucovine, là où, évidemment, il devait diriger deux concerts donnés en hommage.



Quelle est, selon vous, la condition de l'artiste en Roumanie de 2009 ?

L'artiste roumain a gagné ce dont il a rêvé toute sa vie durant : liberté de mouvement, mais à l'échelle nationale il n'a plus la garantie du lendemain, parce que les institutions du spectacle travaillent maintenant d'après un programme cherchant à joindre le commercial et le professionnel, s'intéressant moins d'assurer une continuité et une stabilité à la vie des interprètes. Je pense que c'est cela l'impact du passage de l'économie centralisée à celle de marché et je le dis parce que j'ai cru que l'on allait vite résoudre ce problème, mais voilà, il y a 20 ans de cela et...

Quelle serait la place de la culture sur une échelle de 1 à 10 en Roumanie ? Mais au chapitre „Priorités”, où devrait se situer notre pays ?

Sur une échelle de 1 à 10, la culture se situe chez nous à 0, 1. Je pense que nous sommes encore tous sous l'influence de l'impact créé par les événements de '90, moment où les institutions de spécialité, excepté la période d'après 1980, ont été soutenues par l'Etat dans l'intérêt de la propagande. Quelque chose de ce système centralisé subsiste encore et

tout ce système représente une anomalie dans une économie de marché. A preuve qu'aucun des managers de la culture de Roumanie ne peuvent assurer une saison intégrale, que dire alors de deux ou trois saisons ? Deux exceptions seulement : l'Opéra de Timisoara et les institutions de culture de Bucarest, mais, même dans la capitale, cela arrive depuis un an seulement.

Etes-vous d'accord avec l'autonomie des institutions culturelles ?

Ce serait formidable d'être autonomes, à la condition d'avoir l'argent nécessaire, l'argent que seul un sponsor peut procurer. N'oublions pas que l'opéra comme genre, surtout en situation de crise, est un désavantagé, car son caractère „muséal” intéresse moins le large public. L'Opéra a été et le restera, un genre élitiste.

Si vous deviez tout reprendre à zéro, est-ce toujours la musique que vous choisiriez ?

A coup sûr, oui ! Il paraît que c'est la volonté du Très Haut. Je fais partie de ceux qui sont heureux d'avoir été là où ils voulu et où ce fut mon lot d'être.

Je vous en remercie !

L'Art du théâtre au début du troisième millénaire



George Motoi

Les crises héritées, mais aussi celles d'aujourd'hui, les fléaux de ce trop agité début de millénaire, devraient être compensées en quelque sorte, du moins par les bienfaits de la psychothérapie, possible à tout le moins dans les domaines humanistes de l'Education et de la Culture. Ne serait-ce pas là leur mission ?

Nous assistons de nos jours à un processus alarmant d'érosion morale à l'échelle planétaire. La corruption, le mensonge, la lutte acerbe pour le pouvoir et la suprématie, les attentats, les crimes, le terrorisme et les mafias, les blocages et chantages de toute nature, la violence et l'intolérance, tous les instruments – plus sophistiqués que jamais – du spectre du MAL en sont arrivés à acquérir des ascensions incalculables, démentielles, paradoxales pour un monde cherchant depuis des siècles son équilibre et sa cohabitation paisible. Je me demande même si le théâtre peut rester indifférent envers cette déchéance, cette crise morale, les états aigus, sinon chroniques de ce trop agité début de millénaire ? Le rôle que la culture et les arts peuvent acquérir dans cette thérapie, dans le concept même de milieu ambiant est, sans doute, immense !... Et à qui, sinon à l'HOMME sont dédiés les arts et la culture, ces merveilleuses synthèses de toutes les civilisations parcourues ? Je me demande si l'option pour un théâtre un peu plus serein et plus tonique, susceptible de rendre la confiance en soi et l'espoir dans de lendemains meilleurs, ne serait un peu plus convenable, plus utile, par contraste, justement ?

Les tentations de la mode au théâtre, harmonieuse-

*„L'acteur est l'instrument doté le clavier d'âmes, caractères et voix. Les gens l'appellent depuis des siècles. Les gens par leur ouverture au savoir et au beau” (du volume *Sub masca actorului / Sous le masque de l'acteur*).*

ment combinées avec l'utile, se sont avérées, comme dans d'autres domaines, un vrai bienfait. Mais quand la mode tient à choquer à tout prix, reste une démonstration en soi, indifféremment sur combien d'adeptes mise-t-elle. J'ai assisté une fois à une telle démonstration hasardée, une célèbre pièce de Tchekhov, le metteur en scène imaginant non pas le drame d'un monde conscient de sa condition morale et sociale, tel que l'avait structurée le grand Tchekhov, mais, tout simplement, le délire d'un monde terminé, aliéné, comme si avec l'époque de Tchekhov l'humanité s'était définitivement écroulée. Sans doute, notre metteur en scène a passé les bornes, et le résultat fut une confusion, une hilarité et un compromis, une expérience ratée dans l'œuf, car le public a quitté tout bonnement la salle de spectacle, refusant par là-même cette dénaturation grossière et abusive.

Ce sont toujours les exagérations qui tiennent à imposer dans la diversité typologique des acteurs jusqu'à un certain culte du laid et du banal, sous prétexte que... „Ainsi va la vie !”, comme si l'art ne se devait plus d'être une réflexion sur la vie, mais juste sa copie fidèle, le dérapage vers la vulgarisation enregistrant des conséquences irrémédiables. Le comble, c'est que même dans la vie, dans la rue on rencontre à chaque pas de beaux jeunes ! De tout temps, le théâtre a eu besoin de jeunes dont la beauté et la pureté remplissent les cœurs des spectateurs de la grande joie de la vie, celle de vivre ! Je doute qu'il nous manque une infusion de jeunesse, d'amour, de beauté et de moralité. J'ai envie de voir une belle scène d'amour, traité de l'angle de vue de la pureté, de sentiments propres, durables, profonds et séduisant, capables d'enchanter et de fasciner le spectateur, car plus d'une fois il nous a été donné de voir de telles scènes qui tendent plutôt – même contre/en dépit de l'auteur, fût-il Shakespeare, se transformer en un bain vulgaire d'érotisme et de vice, de scabreux à odeur de chiottes (à la Afrim ou Apostol). Or, de là jusqu'à superficialiser les rapports humains, voire à les prendre en dérision et, par conséquence, jusqu'à l'inhibition et stress, il ne resterait plus, hélas, qu'un pas. Il est aussi le vice des tentations imprudentes ou de modèles empruntés, volés d'ailleurs, à grand renfort de lacunes de discernement et de savoir-faire.

Voilà pourquoi, dans les sociétés capitalistes et chez nous, pour le théâtre, comme du reste pour toute notre culture, on en est arrivé que la priorité zéro soit, paraît-il, la survie, le danger de la disparition lente ou, tout au plus, d'une pâle existence de marginalisation nous guettant à tout pas, courant le risque de devenir, malgré nous, peuples sans repères, peu à peu, sans modèles, sans passé, avec un présent toujours au gré du vent, naviguant à la dérive vers un avenir toujours plus incertain, anonyme et désert, tracé par le rouleau compresseur de la mondialisation. Car c'est juste le peuple sans identité culturelle qui sera toujours le plus facilement maniable ! Est-ce pour cela probablement que, il y a quelques années, même Eminescu était sur le point de disparaître chez nous, aussi Michel le Brave et Alexandru Ioan Cuza sont-ils minimisés dans les écoles, que Vlaicu-voda n'est plus joué dans les théâtres, aussi n'entend-on plus réciter de Bлага ou de Voiculescu, de Sorescu ou Nichita, aussi personne ne parle plus de George Calinescu ni de Tudor Vianu, qu'un certain individu, à force de nier les Roumains, voulait, ni plus ni moins, démonter au propre et au figuré jusqu'au Théâtre Nationale de la capitale roumaine, etc....

Et c'est ainsi que la chaîne de la fascination de la diversité universelle, en quête présentement d'une absurde unicité, perd encore un maillon et, en les perdant un à un, nous en parviendrons à être tous l'un la copie de l'autre, à nous ennuyer terriblement les uns les autres, dans la monotonie de la l'unicité planétaire, mais dans une toujours plus prospère économie de marché...

Qu'est-ce qu'il nous reste ? A nous autres Roumains, il nous resterait les manele, les feuilletons à romi/romanichels, les filles à poil de tous les journaux, revues et chaînes/canaux de télévision, il nous reste Garcea et Tociu et, hélas, n'oublions pas les bavards télégéniques, nous parlant à toute heure du jour et de la nuit, des énigmes de notre pauvre existence... ensuite, encore manele, quelques réclames facétieuses et illusoire, toutes sortes de jeu du hasard, une diva, sélectionnée sur mille autres diva à poil par des jury avisés, faisant du sexe peut-être même en direct avec un homme politique... et ainsi de suite. Et vous trouvez que c'est mal ? Ca oui, en voila pour une Culture... Voire pour

l'Education...

Je pense que le temps est venu que du moins dans les théâtres (si personne ne s'en fait nulle part ailleurs), on se pose les deux questions fondamentales : Pourquoi fait-on du théâtre ? Et comment fait-on du théâtre ? – en réanimant de la sorte dans les créateurs authentiques, responsables et lucides, les critères esthétiques des exigences de valeur, de leur profession de foi, sainte et inestimable, rigueur qui tienne le plus à l'écart du phénomène sacré du théâtre le mauvais goût, l'élitisme arrogant, la paresse et la gredinerie, les imposteurs et les corrompus actuels dissimulés parmi nous, comme



partout, au nom et sous la protection de la démocratie et des libertés mal comprises. Je voudrais nommer quelques-uns d'eux, mais, hélas, je ne voudrais pas les „flatter”...

L'art deviendra à moins qu'il ne devienne autrement sélectif, élevé et, à plus forte raison, à la portée de tous. Car il ne faudrait plus ignorer dans les stratégies théâtrales aucune catégorie sociale, afin de pouvoir attirer à nos spectacles les aisés et

les pauvres, les jeunes et les plus vieux, les élèves et les étudiants, mais aussi leurs professeurs, les médecins, les ingénieurs, les pauvres paysans, les hommes d'affaires, les hommes politiques, les méchants et les bons, les bien croyants et les athées, tous ceux qui parlent encore roumain et préféreraient écouter celle littéraire, d'autant plus... Et il nous faut savoir bien ce qu'on leur montre et leur dit, pour réussir à retenir toute leur attention, à conquérir leur âme, afin qu'ils soient plus tolérants entre eux et qu'ils se retrouvent tous dans leurs contes, dans nos confessions de tous les soirs, car à défaut de cette réciprocité intérieure sacrée, tout s'en va en fumée et l'on ne pourra plus étendre les bras de l'espérance les uns vers les autres, afin de saisir dans les poings ouverts les colombes de la réconciliation des âmes, mais aussi du succès théâtral.

Ce n'est qu'ainsi que cette occupation du théâtre pourraient être encore ce quelle a toujours été : belle et divine ! Car Dieu nous l'a laissée ici-bas, comme une bénédiction...

A moins que l'on n'oublie pas même ce détail, au moins !



Th. Parapiru

Expressions célèbres „L'éducation (à la) spartiate”

Existence légendaire et mythique, **Lycurgue** (placé entre les IX – VII es siècles), est un personnage tutélaire pour les Spartiates, déifié pour sa contribution à la fondation de l'Etat. En renonçant au droit de diriger le royaume, Lycurgue pérégrine dans les cités de la Grèce (la Crète, Athènes, Thèbes, en Asie et en Egypte, étudiant les lois qui gouvernaient les peuples. De Delphes, il reçoit un oracle par lequel Pythie l'appelle „plus qu'un homme”, en lui promettant une constitution qui dépasse toutes les autres.

A Sparte, Lycurgue établit les institutions de l'Etat : apella (assemblée du peuple), geroussia (le conseil des 28 anciens, plus deux rois spartiates. Les lois orales imposées par Lycurgue fonctionnent implacablement : „Mais ce qui lui en conféra l'esprit (de la constitution, N. N.), connu plus tard sous le nom de spartiate, ont été les règles ascétiques et les critères de discipline militaire qui, par la volonté de Lycurgue, ont marqué la vie et surtout l'éducation de la jeunesse” (Indro Montanelli, L'Histoire des Grecs). Afin de contenir la violence, l'envie et le luxe, Lycurgue divise la terre en lots égaux pour les citoyens de la Sparte, assurant des revenus pour le bien-être et la santé, tout en éliminant toute forme d'excès. Pour éliminer l'avidité, il met les sous en or et en argent hors la loi, en promouvant une monnaie en fer, qui amusait les autres Grecs par son poids et son manque de valeur ; les métiers „inutiles et frivoles” disparaissent de la cité. Les repas communs (sisitii) avec la célèbre soupe noire entretiennent l'austérité et détruisent l'appétit de s'enrichir. La sélection des nouveau-nés se fait d'une manière criminelle – ceux qui sont déficients, sont jetés du sommet de la montagne Taiget et avec le dur entraînement, auquel survivent les seuls puissants. La jalousie est considérée comme immorale, et l'absence de la descendance – un véritable acte d'insoumission, de culpabilité ou d'incapacité.

L'enseignement spartiate a des objectifs éloquents ; l'assimilation de l'écriture – lecture, le chant en chœur (défendu de chanter solo), la subordination envers l'autorité, etc. L'éducation s'oriente d'après un curriculum simple, selon un programme où les muscles calligraphient les idées de soumission et de sacrifice pour les intérêts de la cité. Le régime

de vie de ces robots humains inspire tellement de respect et de crainte aux autres Grecs, qu'on attribuait l'héroïsme des Lacédémoniens au fait que la mort leur apparaissait comme plus facile



à supporter que les terribles exigences quotidiennes : „Du reste, toute la teneur des lois de Lycurgue se référerait entièrement à l'éducation” (Plutarque, Vies parallèles, II, Lycurgue). Les arts sont acceptés en formes minimales, insignifiantes, en cultivant qualités physiques et patriotisme sans nuances, avec des aspects fréquemment assas-sines (les soi-disant criptii – guet-apens, la chasse que les jeunes Spartiates donnent aux ilotes, sous la coordination des efors/marguillers. Après avoir établi les lois conformément au conseil d'Apollo, Lycurgue fait prêter serment à ses citoyens qu'ils les observeront jusqu'à ce qu'il revienne d'un autre voyage à Delphes. Il va à célèbre temple et choisit d'y mourir par famine volontaire, en consacrant ainsi d'une manière apo-théotique son œuvre législative. Près d'un demi-millénaire, au-delà de l'admiration des uns et du mépris des autres pour les lois qui la gouvernaient, **Sparte signifie une force redoutable dans le monde grec**, malgré le prononcé air de caserne de son éducation.

Si son présent limité a été glorieux, l'avenir ne lui a pardonné son manque d'imagination et de sensibilité : „Qui va la visiter de nos jours, n'y trouve qu'un village manquant de personnalité, à cinq mille âmes, dans le musée duquel, extrêmement pauvre, on ne trouve aucune statue ou quelque reste de colonne attestant l'existence d'une civilisation spartiate” (Indro Montanelli, idem).

L'éducation spartiate exprime métaphoriquement le sens d'un mode de vie entre les limites d'une austérité excessive, comportant nombre d'inflexibles rigueurs physiques et morales, difficilement acceptables et observables par le plus grand nombre.

Angela Baciù

P o é s i e

Tout ce qui est à nous...



à même l'encrier appartenant au poète, volés
 les mots crièrent par-delà de la mer d'en face, par delà les crêtes des montagnes
 parmi les scintillements des ailes jusques au bout des doigts
 caressant le visage
 visage divin d'homme en jeune âge
 j'écoutais sa respiration
 les battements de son cœur
 dormant...

heure après heure j'ai prié pour l'emporter pour avoir le dessus sur la vie
 de mon cœur retourné pour le voir aimer encore
 le printemps sur la terre porter fruits et resplendir de jeunesse
 je disais que je vieillissais avec mes pensées
 en considérant son visage aimé
 le vide qui m'habitait se remplissait de divinité
 d'anges virevoltant en poulains s'ébattant sur un champs aux pavots

je continue d'exister à présent une autre femme le sourire au creux de ses paumes
 je continue de considérer ses grands yeux son front sa bouche qui exige une chose
 d'être là dans ses caresses dans son sommeil dans son présent

au 2e étage d'une ville de province j'avais perdu confiance
 la vie n'était plus pure, je n'avais plus ma paix, mes saisons...
 s'il n'y a plus rien me demandai-je... qu'est-ce que j'attends encore ?

j'écrivais dans le temps à 28 ans j'avais découvert l'enfer sur terre
 maintenant, à près de 40 ans je me dis que la vie est devenue une belle foire de
 dimanche
 aux jeunes gens propres, aux enfants espiègles, la roue de la chance et l'oracle du
 monde
 trop longtemps suis-je resté enterrée vivante sans crier au secours
 et j'ai appris peu à peu à dégouliner amour
 au front large ouvert les yeux larges ouverts
 je considère la photo de la salle à manger :

elle : les yeux fermés, sur son sein, dans un large sourire de bonheur une nuit
 aux feux d'artifices
 il la serre sur son sein la considérant si amoureuxment
 photo – histoire c'est ce que cette femme a appris de son homme lui offrir
 tous les jours une histoire...

P o é s i e

Obscurité

Florina Zaharia



un écran noir
comme une photo contrariée englobant la terre
et l'image du monde identifiée dans sa perte
le vide de ce que je sens m'enveloppant à l'extérieur
le mauvais objet antérieurement avalé
c'est ainsi que je décris ma chair
en l'investissant dangereusement
en la montrant du doigt

j'ai vue les enfants sortir de l'âme de l'estomac
de ses yeux

et moi j'étais en toi petite et infini
intérieure
atteignant mon goût
ma vue et mon sang.
en t'attendant
sans l'attente de moi
sans moi
en me quittant inconsciemment en toi

j'étais séquestrée
dans quelque chose qui me quittait chaque jour
dans un objet perdu
perdu éperdument

je me suis arraché le premier jour
en espérant pouvoir l'ajouter à un autre être
du passé au présent
matière se noircissant elle-même
en se voyant et en s'entendant

qu'est-ce que j'ai caché en moi
qu'est-ce qui disparaîtra pour toujours en moi ?

le lendemain je me suis laissé habiter
du palais jusques aux côtes
par chaleur et lumière
j'aimais rester immobile
que l'obscurité se taise
et que son sang coulent à l'instar d'un masque
au-dessus de moi.

le troisième jour j'ai oublié de porter le cœur dans
mon cœur
en se poussant l'un l'autre derrière le corps en train
de passer
en moi une ombre riait.

effrayée que l'autre pensée n'apprenne ma pensée
lorsque j'approchais quelque chose qui m'approchait
en essayant à l'infini de me quitter
j'ai atteint le chemin qui faisait le tour du monde et
le jeu à l'autre
nous nous serrâmes fort étroitement en bordure
et entrâmes dans son ventre à elle
en éclatant dans toutes les pensées en même temps
noires vastes invisibles
mais telle quelles
elles-mêmes se transformaient en mains en choses
en boucliers en semences de printemps
en un cœur qui bazardait tout.

la terre se tait
la montre s'est arrêté depuis longtemps
une amie dénombre pas et chuchotements
laisse derrière d'inhabituels contours.

l'obscurité et sa croûte sévèrent de moi augmentent
s'ajoutent
se font une sorte de dos
une sorte de regard
une sorte de promenade.



COSTEL CRÂNGAN

Ubi bene, ibi patria*

(fragment de roman)

- Jorge, t'es un gros nigaud, toi ! lui dit César dès le premier jour.
Il avait entendu parler des histoires bizarres de l'Argentin.

- Che ? Laisse béton, t'es pas plus malin que moi... rétorqua Jorge au Roumain. J'ai eu vent de ce que tu fais toutes sortes de micmacs dans l'coin. Vrai ?

Chemin faisant vers le nouveau chantier, il avait été mis au courant par Juan de la nature du Roumain : „Fais garde, ce type aime faire tout le temps des farces. C'est toi tout craché : un dingue ! M'est avis que vous accorderez vos flûtes”, lui décrivit Juan, brièvement, la situation.

Le fait est que Juan connaissait son homme. Il avait réalisé qu'il y avait une ressemblance caractéristique entre les deux et avait décidé que le plus efficace serait que les deux travaillent ensemble. Il savait que, séparément, ils auraient créé autour d'eux deux groupes de badauds. De la sorte, réunissant les toqués dans la même équipe, il avait aménagé l'hospice en un seul endroit. Quoi qu'il en fût, les deux étaient obligés de faire leur devoir, autrement ils n'allaient pas toucher leur salaire. Mais sans attirer les autres dans leurs quatre cents coups. Juan n'avait pas son pareil lorsqu'il s'agissait d'obtenir le meilleur rendement d'une équipe d'ouvriers.

César n'eut pas de problèmes particuliers en faisant équipe avec l'Argentin. A dire vrai, Jorge n'avait aucune qualification – sur le papier – mais avait le don d'apprendre un métier au vol. Il suffisait de lui montrer une seule fois ce qu'il devait faire – on eût dit qu'il faisait cela dès sa naissance, bien qu'il ne l'eût appris que cinq minutes plus tôt.

Jorge, toi, va voir si la charpente est carrée !

Nooon ! cria-t-il comme un putois, et le cœur de ceux qui avaient peiné toute la sainte journée pour bâtir la charpente, bondit.

Tu dis quoi ? ! Elle n'est pas d'équerre ?

Mais si, j'ai voulu voir quelle moue longue vous alliez faire si je vous dis quelle n'était pas carrée.

Le diable t'empote, espèce de tiraflecha ! Tu ne penses qu'à dire des bêtises.

A la longue, ils se lièrent d'amitié. Point n'était plus besoin qu'on les oblige à travailler ensemble. Ils en étaient arrivés à se donner la préférence, peut-être parce qu'ils étaient complémentaires. Non seulement côté toquades, mais aussi côté travail. César était le cerveau, et Jorge les muscles. Et ensemble : une terrible machine à construire

des maisons et une formidable équipe de farces.

- Dis, Jorge, va-t-on rouler le jobard dans la farine ? demanda César, en indiquant du regard un des Roumains fraîchement embauchés.

- Catégoriquement ! Mais comment ?

- Allons lui dire qu'au magasin du coin, le vendeur est un Chinois qui parle parfaitement le roumain. A midi, on va prendre de la bière et inviter le gogo aussi.

Sitôt dit, sitôt fait. A midi, on a pris le Roumain de côté. Il s'appelait Fane, était originaire de Braila.

Fane, mon gars, tu veux pas aller toi acheter de la bière au Chinois ? Pour qu'on s'envoie une petite bière au déjeuner, ça chauffe à en crever.

Ben dis donc, j'irais moi. Mais bibi pige pas un brin d'espagnol, mes chers amis. Et pour le chinois, chez nous, à Braila, on ne le parle pas. Comment ferai-je pour m'entendre avec le chinetoque ?

Laisse donc, il sait roumain, lui.

Fous-moi la paix ! Comment peut-il savoir parler roumain, le bridé ?

Tu vas voir !

Et on y alla. César savait que le mauvais tour prendra. Pendant chaque pause de midi, il avait l'habitude d'aller acheter deux choppes de bière dans ce magasin-là et il avait remarqué une chose : le Chinois avait compris et n'attendait plus qu'on lui passe commande : dès qu'il voit César entrer, il mettait rapidement deux bières sur le comptoir. Il misait cette fois aussi sur les réflexes de l'Asiatique.

Ils entrèrent dans le magasin.

- Deux bières ! commanda d'un trait César.

A peine avait-il passé commande, que les deux bières étaient sur le comptoir. Fané était éberlué. Le Chinois – impassible.

- Là, tu vois ?

Le visage de Fané s'était illuminé de joie.

- Hé vous, vous savez même pas quelle belle surprise vous m'avez faite. Ça fait trois semaines et plus que je cherche une boutique où je puisse m'entendre avec le vendeur. Partout du charabia ! Enfin, v'là-ti-pas que j'ai trouvé un endroit comme il faut. C'est là que je vais faire mes achats désormais !

Son bonheur ne dura pas trop. Le lendemain, il entra dans le magasin du Chinois un sourire étalé sur son visage et, sûr de lui, il passa commande.

- Salut, le Chinois ! Refile-moi trois bières, une bouteille de Fanta et un kilo de bananes !

Le Chinois – immobile.

Peut-être est-il sourd, pensa celui de Braila. Après quoi, il inspira profondément et éclata en levant le ton.

T'entends pas très bien, vrai ? Fourre-moi dans la sacoche trois bières. Trois bières ! Une Fanta... celle à deux kilos et demi... Et un kilo de bananes ! Ba-na-nes !

L'Asiatique le regardait de travers. Dans ses yeux, on pouvait lire un début de peur.

- Ça va pas ? Tu veux pas me servir, ou quoi ? s'écria-t-il.

Silence.

Qu'est-ce qu'il devient, ce type ? Il se paie ma fiole, ou quoi ? se faisait Fane de la peine. Puis il eut une révélation : Je les encule, ceux-là ! Ces polissons m'ont eu ! Ils ont dit au Chinois de se payer ma tête. De faire la sourde oreille. Il ne lui passait même pas par la tête que le petit homme aux yeux obliques devant lui n'entendait pas un traitre mot de

ce qu'il lui disait.

- Hé toi, si tu continues à faire le mariolle avec moi, je me mets en colère et puis j'achèterai aux autres ! Tu comprends ?

Le Chinois avait repris ses esprits et s'aperçut qu'il s'agissait d'une simple question de communication.

Hablar espaniol, por favor, señor !

Ça par exemple! Kek tu dis ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu veux plus parler roumain ?!

Por favor... Speak English ?

Va te faire foutre, espèce de bridé !

Fané était sur le point de gifler le Chinois. Le pauvre Asiatique était en nage et s'était fait encore plus petit derrière son comptoir. Il n'entendait rien aux propos de Fané, mais le ton en disait long. La réaction du client devant lui n'aurait de rien de bon.

Brusquement, Fané s'envoya une claqué sur le front. Le Chinois tressaillit. Il jetait des regards désespérés tantôt au téléphone, tantôt à la porte. Il cherchait une échappatoire. Le sourire idiot en train de s'étaler sur le visage de l'intrus le rassura un tant soit peu.

- Pardonne-moi, le Chinois... J'y suis maintenant. Ces vagabonds m'ont eu avec ça. Il est clair que je parle tout seul et que tu n'en comprends rien...

Il revit dans sa mémoire la première visite au magasin. Il réalisa qu'entre César et le Chinois il n'y avait eu aucun dialogue et que, dans le fond, le chinois n'avait prononcé que le prix et un gracias guttural. Pas un mot de roumain. Il avait été si impressionné par la promptitude avec laquelle le vendeur leur avait apporté les bières, qu'il en avait ignoré l'essentiel : si l'autre comprenait ou pas la langue d'Eminescu.

Quelques jours d'affilée Fané se tritura les méninges pour trouver une solution pour que César et Jorge ne le prenne pas pour un nigaud. Il n'a rien dit à personne de ce qui lui était arrivé - il savait que tous les Roumains de Madrid l'auraient pris par-dessus la jambe, et cela ne lui allait pas.

L'idée lui vint finalement. Au fait, il copia un gag d'un film avec Charlie Chaplin, qu'il avait vu dans son enfance. Le truc de la farine, dans la variante des constructeurs de maisons. Il prit un sac de chaux, le défit et le posa dessus une porte, de sorte qu'il tombe sur la tête de qui allait ouvrir la porte. Quand le piège fut prêt, il appela César.

César ! Hé toi, César ! Viens ici, toi, m'aider pour cette charpente !

J'arrive ! répondit l'autre.

Mais il n'y alla pas tout de suite. Entre-temps, dans la pièce piégée, entra José. Le boss. Qui se retrouva un sac de chaux sur sa frisure huileuse, de godelureau et sur son complet impeccable, de chef du chantier. Esclandre ! Fané fut mis à la porte sans tarder.

- Che ? Où crois-tu te trouver, toi ? Dans votre Roumanie à vous ? Ben, si tu gaspilles ainsi les matériaux, comment vais-je me débrouiller avec le budget ? Que je ne te retrouve plus ici demain matin ! Mais que dis-je dès demain ? Allez ! Ramasse tes frasques et tire-toi de là ! Villano !

Les autres ont eu beau essayer de persuader José de le pardonner. Invoquant un accident... une mauvaise plaisanterie... Rien n'y faisait ! L'Espagnol pouvait pardonner n'importe quoi, mais non pas le gaspillage de son argent.

- Il eût mieux fait de mettre une pierre sur la porte. Cela me tombait sur la tête, je me retrouvais avec une bosse au front, mais c'était gratis. Cela ne me coûtait rien ! se confessa-t-il à ses connaissances à quelques jours après l'accident.

Cet incident a réduit un peu l'enthousiasme des farceurs du chantier. César et Jorge avaient l'air de chiens battus, et l'absence de leurs farces habituelles leur a fait perdre un peu de leur popularité. Et ceci n'avait pas de quoi leur faire plaisir. Le premier qui ne tint plus le coup du boycott fut César.

Hé, Jorge, qu'est-ce qu'on fait ? On reste comme les rats dans le grenier ? Une farce quelconque, ça te dit ?

Noooooon ! Categoricalmente no ! José va nous à la porte nous aussi ! Laisse-le se calmer un peu, il n'est pas à prendre avec des pincettes en ce moment.

Au moins une sans importance, pour qu'on se fasse la main...

OK, céda Jorge.

Qui va-t-on se faire ?

Le vioc !

Le vioc était grec. Une sorte de Zorba le Grec, ressemblant sous bien des rapports à l'original. Plus d'un le soupçonnait de faire de son mieux pour tenir le plus du célèbre personnage cinématographique. Il se coupait les cheveux comme celui-là, se rasait comme l'autre et avait les mêmes gestes que lui. Sornettes que tout cela ! tonnait le Grec. Les Grecs se ressemblent, parce qu'ils se conduisent comme des Grecs !

Dans son pays, Haralambos - c'était le nom du vieillard - il avait été puisatier, un de bien fameux dans plusieurs villages près de Kavala. Il aurait pu être pêcheur, comme tous ceux de son village, mais il a choisi d'être un chercheur d'eau. Haralambos creusait à la bêche et au pic des puits profonds mêmes de 40 mètres. Il descendait sous terre avec le courage d'un fou. Mais il gagnait sur mesure. Mais c'était il y a longtemps...

Haralambos avait vieilli. Ses forces l'avaient quitté, et le pic lui paraissait toujours plus lourd. En outre, les puisatiers de la ville avaient rattrapé avec ces outillages modernes. Ils creusaient en un jour, autant qu'il pouvait creuser tout un mois durant. Tant et si bien qu'il fut vite laissé de côté. Mais les souvenirs des beaux temps, personne ne pouvait les lui enlever.

Hé vous, les mecs, j'ai été un homme heureux moi, racontait parfois le vieux. Je gagnais un sac de drachmes pour un puits. Des tas de sous ! Chaque mètre creusé valait le prix d'un bœuf. J'avais tellement d'argent que lorsque j'allais à Kavala courir le jupon, je revenais chez moi avec deux fiacres. Dans l'un, c'était moi, dans l'autre, mon chapeau. C'était là ma marotte : avoir les plus belles femmes du bordel, enivrer d'Uzo tout le bistrot du port et puis me promener en deux fiacres à la fois.

Fous-nous la paix, père Haralambos, c'est des bobards tout ça ! le taquinaient les finauds.

Sictir ! rétorquait-il en turc.

Dis donc, le vioc, si t'étais si fort en porte-monnaie, que diable cherches-tu ici en Espagne, t'esbigner au travail ? Pourquoi n'es-tu pas resté là avec tes puits et tes fiacres pour promener tes chapeaux ?

Ce sont des temps révolus, voyons... Il y a une dizaine d'années, d'aucuns sont venus avec une machine allemande et, en trois heures, ont creusé vingt mètres de puits. Moi, j'aurais mis au moins deux semaines. Et ce n'est pas tout : le prix exigé était de quatre bœufs. Cinq fois moins cher que mon prix. Six mois après, je n'avais plus aucun client...

Et pourquoi es-tu venu t'échiner si loin, ici en Espagne ? J'ai entendu dire que vous autres Grecs, vous préférez vous baigner dans l'Egée, que de travailler comme des hommes de peine à la journée.

C'est par honte, nom d'un nom, que je suis venu si loin de chez moi ! J'avais été le plus grand boyard et j'en étais arrivé le plus gros niais. Là où personne ne sache qui j'ai été dans le temps. Et où personne ne puisse me montrer du doigt à cause du bel état où j'en suis.

Note :

* *Ubi bene, ubi patria* (en latin : La patrie est où l'on est bien) - dicton attribué par les historiens à plusieurs philosophes antiques : Aristophane, Cicéron et Pacuvius. Son sens initial était moralisateur et attaquait ceux qui quittaient leur pays pour l'amour de l'argent. Ultérieurement, le sens critique s'est estompé, voire a été détourné vers son opposé.



DAN PLĂEȘU

Une grande exposition était en train d'ouvrir, à la Maison de la Culture. Le titre était incitant : „La chaude Sibérie”, organisée par une agence soviétique de presse. Tout avait l'air parfait. Les diapositives – de dimensions impressionnantes, un mètre carré, peut-être davantage – avaient été confectionnées irréprochablement. Je ne commente pas ici la qualité esthétique ou la vérité des séquences de vie surpris par les cadres, mais l'exécution technique en était impeccable, et la réaction du spectateur – choquante. Le blanc des neiges de la Sibérie, illuminant tous ces cadres gigantesques, était accablant.

Le vernissage est organisé, et la traditionnelle conférence de presse où, à l'époque, il n'y avait pas que les journalistes, mais surtout les autorités locales désignées à y participer. A l'exposition respective avait été envoyée une camarade du municipale, secondée, par une subordonnée du domaine. Le domaine de la propagande, évidemment. Le reste, pour la couleur, la presse : quatre ou cinq journalistes locaux et centraux. De l'autre côté, un consul soviétique avec le directeur de l'exposition, journalistes (ou ce qu'ils pouvaient bien être) de l'agence de presse organisatrice. Le moment inaugural démarre, à savoir, le visionnage de la galerie de diapositives gigantesques, formant quelques allées de panneaux colorés, occupant tout le hall de la Maison de la Culture. Devant nous, le directeur de l'exposition, qui présentait ses œuvres (assisté par un interprète), tout à son aise, une à une, suivi par le consul et la camarade du municipale, ensuite, par tous les autres participants à l'événement... On avait déjà parcouru quelques allées de panneaux. Les explications du guide n'étaient pas trop amples, qui considérait que les œuvres parlaient de soi. Tout avait l'air de se dérouler tranquillement, certains journalistes rêvant déjà de la vodka et, peut-être, du caviar, préparé pour le cocktail de la fin.

Tout à coup, la dame du municipale échappe (par imprudence ?) une exclamation, plutôt pour soi, mais prononcée à haute voix pour que les autres l'entendent : „Ben, dis donc, frerot, mais dans cette Sibérie il n'y a rien d'autre que l'hiver et encore l'hiver ? Il n'arrive rien d'autre ? Le directeur de l'exposition, qui semblait ne pas comprendre le roumain, a échappé un „sto, sto ?” à l'adresse des autres, exigeant probablement qu'on lui explique où il a fait erreur... L'interprète lui explique à l'oreille l'étonnement du numéro 1 roumain ; le consul, alerté lui aussi par l'interruption, reçoit à son tour des explications, après quoi le plus haut gradé des soviétiques a donné quelques conseils en russe à ses subalternes, ce qui

Prose

„La chaude Sibérie”.

Peut-être même brûlante...*

a fait que le vernissage s'est transformé en une leçon de géographie axée sur la Sibérie. Le périple s'est effectivement arrêté, le directeur de l'exposition a fait ses excuses d'avoir omis de nous offrir plus tôt cette mise en thème géographique et, pour quelques bonnes minutes, il nous a expliqué à tous ce qu'il en est de la blanche saison dans les parages respectifs. De toute évidence, les organisateurs ont considéré que, si le numéro 1 roumain s'était étonné à ce point du quasi-perpétuel hiver sibérien, les autres personnes là présentes ne pouvaient être plus illuminées en la matière. Qui plus est, il était des moments où ses explications avaient l'air de s'adresser surtout aux journalistes, convaincu que, hiérarchiquement jugeant les choses, la camarade du municipale comprenait plus vite, puisqu'elle occupait la chaise qu'elle occupait, alors que les pauvres journalistes, subordonnés au parti à l'époque, donc à elle aussi, étaient inévitablement plus lourdauds. Ainsi donc, dans leur cas, il fallait insister. Et les journalistes ont écoutés gênés, la leçon ; la dame, par contre, s'est réjouie effectivement des explications reçues, signe que, le pensions-nous à ce moment-là, elle s'était absentée de la classe de géographie, où l'on avait parlé de la Sibérie. De cette classe-là, ou de l'école tout court, pensaient à mal certains d'entre nous...

Après que le directeur de l'exposition eut terminé son numéro, il nous sembla qu'elle s'est déclarée très satisfaite des questions très intéressantes, qu'elle apprit ce jour-là, sur une partie de la Russie. Le tour de présentation continua, cette fois-ci plus gaiment, car, pensions-nous, le numéro 1 roumain voyait transposées dans la pratique les éléments de théorie entendues plus tôt, ce qui lui produisait de sincères exclamations de joie, pareilles à celles des enfants, qui retrouve au moment voulu le jouet promis par son père et voit qu'il fonctionne exactement selon le mode d'emploi.

Au cocktail, les hôtes de l'exposition se sont senties obligées de développer le sujet, seulement, cette fois-ci, la dame a reçu les explications avec un sourire mystérieux, supérieur même, que nous nous sommes expliqués juste au moment de partir, quand elle s'adressa à nous, à voix basse : „Vous avez vu, les gars, ce que je leur ai demandé, et ce qu'ils m'ont répondu ! A cela près que l'on nous a dit plus de choses sur la Sibérie à l'Académie”. Ce qu'elle nous disait nous laissait bouché bée : il était manifeste que ce qui s'était passé à l'exposition n'avait plus ni queue ni tête... Ni la camarade non plus... Il nous fallait admettre qu'elle avait raison, parce que, bien que à l'époque les Russes eussent condamné depuis longtemps le stalinisme et ses horreurs, dans la présentation faite (sur demande) à la Sibérie – y compris dans cette exposition-là, on ne rappela rien des déportations et goulags du continent blanc soviétique. C'eût été, peut-être un sujet non seulement chaud, mais ardent, sinon brûlant, mais, à l'époque, encore inabordable...

Grèves au Complexe Sidérurgique?!

Cela était arrivé, je crois, en l'automne de 1982. N'importe, personne, à mon avis, n'osait réaliser exactement ce qui couvait là. Grève au Complexe Sidérurgique? Soyons raisonnables, voyons! Et même si ce ne fut pas une grève, quelque chose de moins habituel est arrivé. Le mouvement (spontané!) est partie de la cokerie. Un matin, l'équipe qui avait terminé le travail à l'usine coke-chimique, s'est dirigée vers le siège du comité de parti sur la plateforme. „Les insurgés” avaient une revendication très claire: „On ne veut plus de notre directeur!” A la tête de l'usine se trouvait à l'époque un ingénieur très capable, appelons-le Costache. Ouvrons une parenthèse. Pour ceux qui ignorent ce qu'est une cokerie, disons que la couleur dominante est le noir. Comme dans les mines. En outre, ici, en plus des hommes, travaillaient bien des femmes, femmes d'aciéristes, d'ouvriers des hauts fourneaux ou de lamineurs. Parce que le travail dans cette usine semblait moins exposé aux risques. Néanmoins, pour vous faire une idée de l'air qu'avait une ouvrière de la cokerie (la femme est le beau sexe, n'est-ce pas?, que l'on compare toujours à une fleur), je vous prie donc de faire l'effort mental de souiller cette fleur de noir, de sorte que ses seuls yeux restent vivants, par lesquels elle puisse vous demander pardon de se présenter devant vous dans un tel état. Comme la femme est coquette aussi, l'amie du miroir, des fards de toutes sortes. Or, lorsqu'elles sortaient de l'usine, elles étaient les premières à s'effrayer de leur aspect. Je ne parle plus des hommes, parce que, en tant que sexe fort, ils pouvaient supporter n'importe quoi, pendant qu'ils étaient à travailler dans une sorte d'enfer. Qui plus est, on disait que des particules cancérogènes s'y promenaient en toute liberté... Et le chef de cet enfer en miniature, était à l'époque l'ingénieur que nous avons appelé ici, Costache. Qui a vu les mains et le visage de ce directeur, a pu facilement observer que son épiderme était tellement imbibé de coke, qu'aucun savon du monde n'aurait pu enlever le noir de sa peau. Et voilà que ce matin-là, toute une équipe s'était présentée au siège du parti, en demandant impérieusement que le directeur soit évincé. Un secrétaire les a reçus – les gens faisaient encore confiance au parti pour qu'il leur rende justice – les a écoutés, leur a promis que serait en règle. Après quoi les manifestants ont pris le tram pour rentrer chez eux, et le secrétaire a rapporté au bureau départemental ce qui était arrivé.

Qu'est-ce qui avait causé ce mécontentement? On travaillait à la tâche. D'aucuns réalisaient le coefficient exigé, d'autres, non, mais les gens avaient entendu dire que tous recevront le même salaire, même ceux qui n'avaient pas réalisé le coefficient. Un bruit qui courait, une erreur de calcul, une décision erronée? Les cokiers en cause n'ont pas hésité et on considéré comme coupable de cette injustice (potentielle, réelle?) le directeur.

Et les mécontentements suscités par le salaire ne provenaient pas de la seule cokerie... Evidemment,

comme nous l'avons dit, cette histoire fut rapportée au bureau départemental, et les dirigeants ont essayé de s'impliquer directement en envoyant des activistes dans les équipes de plusieurs usines. Et que pouvaient-ils faire? Ils se tenaient près des chefs d'équipe et les contremaîtres, prenaient des notes et essayaient d'aider si des choses manquaient par ci par là, pour que le travail continue et tout le monde soit content. Parce que tout nouvel empêchement corroboré à la tension concernant le salaire tronqué par la non prise en considération de la réalisation du coefficient, ne pouvait augurer de rien de bon. Par exemple, on disait à l'activiste que le ciment était en train de se terminer – à la fonderie de lingotières, disons – et ce besogneux qui, voyez-vous, était au service du parti, devait remuer ciel et terre pour obtenir – par toutes sortes de prières et d'interventions – du ciment. Autrement, un scandale pouvait éclater, et c'était lui que l'on tenait responsable de la tension ouvrière. Le séjour des activistes près des ouvrier comportait un côté pénible aussi. Les sidérurgistes travaillaient pour de bon, et l'activiste promenait son corps de ci de là, en s'évertuant d'afficher un air préoccupé. Mais la tension n'en était pas moins réelle. Dans une section – la fonderie de lingotières – on avait refusé de toucher son salaire. Parce qu'on pensait qu'ils devaient recevoir davantage. C'est ainsi que se manifesta leur grève. Ils n'ont crié, n'ont assommé personne, n'ont pas écrits de mots d'ordre; ils ont juste „oublié” de passer à la caisse. Ultérieurement, on a corrigé ce qu'on pouvait corriger, mais le geste a effrayé. Et celui-ci, et celui de la cokerie, dont le directeur n'a pas été changé sans tarder, comme le réclamaient les insurgés de l'équipe de nuit, et d'autres pareilles. Il paraît que ce fut par l'intermédiaire d'Agerpres et non seulement, on le sut en haut lieu. On en sut moins, d'un point de vue officiel, à Galati. Mais comme les plus de 30.000 ouvriers du Complexe sidérurgique représentaient, avec leurs familles, près de la moitié de la population de la ville, on peut apprécier qu'on en a eu vent. Les gens avaient acquis dignité et personnalité, n'avaient plus peur, c'est ce que pensaient ceux qui avaient entendu parler des mouvements sur la Plateforme. Et si ce qui s'est passé alors – la tension a duré quelques semaines, ne peut être considéré comme une vraie grève, quelque chose de moins ordinaire s'était produit, quoi qu'on dise. Un avertissement...

A propos de la cokerie, à présent, à 30 ans de là, on a trouvé la solution définitive – l'usine a été désaffectée!

(extrait du livre „Les ombres de la ville – la vie en infrarouge – fiches de roman)

**) Les faits présentés n'ont rien à voir avec la réalité, juste avec la fantaisie de l'auteur. Toute coïncidence est le fruit du hasard.*

Les machines à tout lire ...

Contributions à une histoire non pressée De la littérature contemporaine de GALATI (fragment)



a.g. secară

Du théâtre de Victor Cilinca

Nous ne pouvions ne pas parler du théâtre de Victor CILINCA, particulièrement apprécié non seulement dans la région de Galati. Du reste, notre premier contact avec sa littérature, a été relatif au théâtre, par ma participation, en tant que spectateur, à la mise en scène au Théâtre Dramatique de Galati (qui, si je ne me trompe, ne portait pas encore, à l'époque, le nom de „Fani Tardini”) de la pièce purement postmoderniste „Polonius”. Du volume de théâtre paru aux éditions „Dominus” en 1996, dont fit partie également la pièce „Paparazzi”, nous retenons que la date de la première a été le 10 février 1996. Dans une note page 3, nous tenons que la pièce en deux actes „Polonius”, a été une „de tiroir” et qu'elle a été complétée, sans modifications significatives, après 1989. Une version abrégée aurait été primée (nous n'avons pas de raisons de ne pas le croire !) à la X – e édition du Festival national „La semaine du théâtre court” d'Oradea, en octobre 1995.

Pour faire une brève digression, ce serait idéal que je commence ce sous-chapitre à la Titu Maiorescu, parlant des „Comédies de M. I. L. Caragiale” : „Une nuit orageuse”, „M'sieu Leonidas face à la réaction”, „Une lettre perdue”, „Affaires de carnaval” - qui de ceux qui vont au théâtre roumain, n'a vu une ou l'autre de ces comédies ? Nombreux sont ceux qui connaissant la première, presque tous la troisième et juste quelques-uns les autres. (N. d. A. G. Secara : le critique se réfère dans une note au „Malheur”, la plus forte conception dramatique de l'auteur, malgré toute l'exagération du portrait de la femme” ; ceci pour que notre compte soit exact !).

Elles méritent toutes d'être connues et, selon nous, vantées – sans exception.

Le public des premières représentations en a jugé autrement. „La Lettre perdue” a joui d'un gros succès ; „Une nuit orageuse” a joui de succès également ; mais „M'sieu Leonidas face à la réaction”, jouée sur une scène de moindre importance, n'a pas plu ; „Affaires de carnaval” a été huée, ainsi de suite.

„Polonius”, „Paparazzi”, „Et tout le bataclan”, „l'Europe”, „Une lettre...trouvée” - qui de ceux qui vont au théâtre roumain a vu une ou l'autre de ces pièces de théâtre ? D'aucuns connaissent la première... et maintenant il faudrait chercher les raisons pour lesquelles les autres pièces ne trouvent pas encore leurs hommes, qui les aiment et les mettent en scène... Surtout „Et tout le bataclan”, laquelle vient d'être considérée comme

l'une des meilleures pièces roumaines par un jury que l'on ne saurait accuser de patriotisme local... Mais probablement, ce serait assez constructif si on montrait... les arguments pour lesquels le Roumain amoureux de théâtre (sinon pas tous !) devraient connaître les textes de Victor Cilinca.

Dans „Polonius”, nous sommes dans une Elsinore de nulle part ou de partout, bien que les allusions à la Roumanie de Ceausescu soient évidentes, si l'on se situait dans un plan historico-temporel marqué pourtant par les costumes „au style raffiné du début du XX – e siècle”. Evidemment c'est une pièce paraphrase à Hamlet, pièce d'un Anglais qui a écrit une pièce de théâtre sur les habitudes de la classe exploiteuse du Danemark” de l'époque. „L'homme noir” (personnage de la pièce en cause) est l'usurpateur, incarnation du Mal : „Il était besoin d'une icône du Malin. Moi, l'Homme noir, je suis dans les meilleurs termes avec ceux d'en haut lieu. Lui (N. N. : se réfère au roi de droit) m'est comme un frère, et elle... que dire de plus ? Très proche...”

Dans la première scène, est résumée (d'une manière postmoderniste - clair comme l'eau de roche !) la pièce de Shakespeare (à partir du moment où la troupe de théâtre „montée” par Hamlet raconte l'assassinat du Roi), tout en revenant avec des détails, à l'intention des oubliés, dans les scènes suivantes...

Dans la 2e scène, on en arrive à philosopher sur l'histoire, dit Margareta, la chéresse des femmes de chambre, la main droite de Polonius : „Nous tendons tous à un maximum de paranoïa, mais, une fois parvenus au sommet, on ne saurait ne pas en rester fou pour de vrai : généraux qui déciment leurs armées histoire d'inscrire dans l'histoire une victoire qui n'aura valu que famine et poux, princes qui ravagent l'histoire en quête d'un os à ronger dans le pays voisin, les hommes de la loi qui pensent que le monde a commencé et finira par et avec eux... Mais on ne traite pas les tout puissants de „fous”, on les considère comme „excentriques” et le peuple aime ses excentriques, plus ils sont couronnés” (p. 12). Dans la 3e scène, on tranche laconiquement les prétentions des auteurs de théâtre : „Ce n'est pas dans les pièces que l'on trouve la vérité !” (assène Polonius, entré lui aussi en scène !).

Dans la 5e scène, paraît „l'homme libre” rappelant „l'Idiot” de Dostoïevski (ou, par l'évolution du personnage, de ce que rappelle un Dan C. Mihailescu dans le volume „Corrections de la main gauche” : „le conspirateur devient légaliste, le baroudeur – bodyguard, et l'ancien anarchiste est appelé, voyez-vous, ministre de l'intérieur – voir aussi les cas C. A. Rosetti ou Candiano-Popescu, p. 57, en cassant un rare récipient servant à frapper les boissons, en porcelaine chinoise, l'accident étant dû à son insinuation dans la maison de Polonius, afin de porter à Ophélie une lettre de la part de Hamlet...)

Dans le dialogue qui se noue entre l'homme libre et Polonius, on retrouve des slogans de l'Epoque d'Or (de Ceausescu) : „Dans le temps, nous autres – dit Freeman – qui, de nos bras – l'arme de la force – supportons la civilisation, nous aurons le temps de nous réjouir nous aussi de la beauté. Alors, tous les hommes seront égaux, beaux, bons et intelligents. C'est l'arme à la main que l'on défendra la paix

mondiale !”

Dans la 7e scène paraît Yorick II, „provenant d’une dynastie de fous cent pour cent”, parlant à „l’homme libre” des fous officiels, de sang bleu, de la censure (du reste, la pièce dans son entier concerne la censure), la liberté, l’hierarchie, la discipline, la patrie, la situation du royaume : „Le Prince veut s’emparer du pouvoir, sans faire la queue... La Reine veut disposer de son propre pouvoir, dont elle avait bénéficié en compagnie d’un époux vieux et ramolli. On dit que du temps de l’Embaumé, Polonius entrainait une pauvre page de rapport à la main chez la Reine – un peu au crépuscule, et réussissait à en sortir, plutôt les traits tirés, juste au premier chand du coq... Le Roi Claudius veut, naturellement, garder tout son pouvoir... (...) D’abord, c’est le roi. Ensuite, viennent les ducs, les comtes, les barons, les maires, les notaires, les présidents d’association, les poètes du palais – ceux qui lèchent le cul du Prince, qui auparavant léchait le cul de son père – et ainsi de suite, jusqu’au paysan. Sans parler ici des services secrets – c’est quelque chose de parallèle relevant du roi, dans la mesure où le roi dépend d’eux. S’ils ont fait ou non leur devoir par rapport à l’Etat, on le saura ou non, quatre-vingt dix ans après, des livres d’histoire. Donc. Quand le roi donne un ordre, tous y obéissent, en théorie. Le roi pourrait commander directement, au paysan. Ou au baron. Ou au comte. Et tenir conseil avec eux. Mais il n’en fait jamais rien. Il y a un million de paysans, les comtes, justes quelques-uns, on ne peut parler à chaque bouseux ! Quand le roi donne un ordre adressé aux paysans, le mot passe de la bouche du duc dans celle du comte, qui ordonne aux barons qui transmettent aux fermiers qui en informent leurs boyards et l’on dresse procès-verbal. Puis, le tambour du village annonce quelque chose à la populace. De toute façon, le péquenaud n’y voit que du feu. Comment y voir clair, quand on est stupide et qu’on permet à dix millions de fonctionnaires malhonnêtes de vivre sur son dos ?” (pp. 25 – 27).

D’où il résulte que, pour „les intellectuels, pour ceux des Départements Cuisine, Grandes et Garde-robe, Polonius est le roi du Danemark !”

Le 2nd Acte commence après que „quelque temps est passé, car Freeman a de la barbe. Le vigile est partiellement en civil. Tous sont vêtus différemment. Ils traînent par terre, entourés des restes d’un déjeuner copieux”. Dans la 1e scène, il y a Freeman, Margareta („la chéfesse des serviteurs et l’oreille de Polonius”, Yorick, le Vigile... La même philosophie autour de divers thèmes, comme : „il vaut mieux, à certains égards, d’être pauvre en été et riche en hiver”, dans la 2e scène, quand Margareta et le Vigile sortent (ce dernier a l’air de ne plus être Vigile), et l’on en arrive à parler, prémonitoirement (voir les capacités paranormales de Victor Cilinca – sic !- et le roman „Jihad” ! Cela, si la scène n’est pas écrite après 1989 – la pièce a été commencée en 1983, à Walvis Bay, étant définitive en 1995, à Galati), de la révolution ! Une révolution où „il est besoin, malheureusement, de plusieurs acteurs” ! Dans cette scène, quelques pensées : „il est dangereux de penser” ; „l’intellectuel est pervers, maniaque, complexe” ; „Les nobles, on les connaît d’après les mains – elles ne sont pas usées !”, lesquelles, détachées de leur contexte, on l’air banales... Freeman et Yorick, qui concoctaient déjà un complot digne d’une révolution en lin et chanvre, sont dérangés par les trois acteurs campant les rôles de la Reine, du Roi et de l’Homme noir. Là, dans les dialogues, on approche l’art d’Eugen Ionescu. Ou, peut-être, de Matei Visniec... Et le „Roi” continue la discussion sur la Révolution (étant, pour ce, déjà condamné par les comploteurs) : „La Révolution, monsieur – j’en ai été témoin et le sais – tient juste un moment ! Un instant sublime, mais juste un instant ! Puis, la vieille „démocratie, périmée,

est supplantée par une nouvelle „démocratie”. Pendant une semaine ou deux, les choses arrivées sont relatées à haute voix. Ceux qui ont été décapité vont dans l’autre monde emportant toute la culpabilité, et l’on recommence, reprend, proprement, tout à zéro. Peu à peu, le tort pour ce qui arrive ne peut plus être donné uniquement à „l’héritage du passé”. Peu à peu, l’on apprend à se taire, au début par intérêt, ensuite par peur. Ceux d’en haut lieu prennent du ventre, s’entourent de vigiles, d’huissiers discrets et d’acteurs qui jouent ce qu’on leur commande. Dans tous les temps, il est pareil : ce que ne peuvent faire la hache du bourreau ou les bâtons des vigiles, peuvent faire l’argent et la corruption. Car la corruption est la seule chose qui va de soi dans un Etat. Dans un Etat démocratique, c’est grâce à la presse qu’on apprend qu’elle existe. Sous la tyrannie, on sait qu’elle existe, mais on ne peut en soupçonner les limites...” (p. 41).

On apprend ainsi que la méditation de l’auteur passe d’une époque à l’autre, et l’on nous suggère indirectement, qu’une dictature est supplantée par une autre, indifféremment de ses masques... démocratiques.

Dans la 5e scène, fait révolutionnaire (d’un point de vue littéraire), apparaît un personnage qui n’est pas sur la liste des personnages précédant toute pièce : Laertes, le fils de Polonius. Au moins le pense-t-on au début, car il s’avère, coup de théâtre, que – dans la 6e scène) le respectif n’est personne d’autre que „l’Homme Noir”. Un Homme Noir digne d’un commandant de camp nazi ou de goulag, mais comme inutile dans l’économie de la pièce, bien que, n’empêche, il démontre quelque chose.

Le point culminant approche, l’assassinat de Polonius, Polonius étant hanté par ce que Hamlet vise à lui enlever le pouvoir. Et dans la 8e scène, où apparaît/n’apparaît pas le personnage Dieu, Polonius, malgré son cri : „Je l’ai échappée belle !” (admirable le double sens des mots !), est poignardé, étant clarifiée d’une manière postmoderniste (je déteste ce syntagme „postmoderniste”, mais il vous aide à dire vite ce que l’on mettrait longtemps à expliquer) la mystérieuse phrase de „Hamlet” (l’original !), utilisée par Cilinca aussi, en roumain, évidemment : „Tiens ! Un rat ! Je parie un ducat qu’il est mort !”

Ensuite, tout se précipite... Freeman devient – d’une manière quelque peu injustifiée, si le hasard... - le nouveau chambellan... et Polonius, moribond, en éveillant le poète de lui-même, donne un monologue mémorable, alternative à „la vanité des vanités”, presque conclu (le discours s’arrête, abruptement, tout en dévoilant le nom du meurtrier, sur les instances de l’Homme Noir) : „Je n’ai vécu en vain. Sa Majesté m’invitait aux pièces aux acteurs étrangers, où, durant la pause, on mangeait des crevettes et on buvait du champagne... De nuit, on mettait les étoffes les plus chères, autour de ma maison, pour ne pas être envié, et de jour je me vêtais sobrement, comme un pope... je détenais les clés de tout ce palais... J’ai changé huit régimes en dix ans et tous m’ont considéré convenable pour mon rôle... et un beau jour, peut-être va-t-on m’indire roi sur... (...) les femmes m’ont aimé, dommage que je n’aie pas eu le temps, je n’ai pas eu le temps...” (p. 53).

Le nouvel (dés-)ordre danois (mondial, roumain, ainsi de suite), ébauché dans la dernière scène, par le discours du nouveau chambellan, qui trahit révolutionnairement tous ses principes, nous rappelle que l’histoire se répète. Nous ajoutons : que l’on connaisse ou non l’histoire !

(Rideau !)



Viorel Dinescu

Les Fondements

Ce n'est plus un secret que, de nos jours, l'assaut de la langue anglaise sur les autres langues européennes, donc sur celle roumaine aussi, est, de jour en jour, de plus en plus fort, voire implacable, peut-on dire. Cette tendance de domination n'est pas toujours l'effet d'une supériorité culturelle, mais plutôt de l'hégémonie politique et financière que les Etats-Unis d'Amérique exercent sur la société contemporaine, sans trop de ménagements.

L'impérialisme linguistique n'est plus une nouveauté, et il a essayé, malheureusement, de s'imposer, qu'on le veuille ou non, dans la culture et la langue des autochtones daco-romains, qui peuplaient depuis des millénaires l'aire carpto-danubien-pontique, rayonnant vers les Mer Caspienne, Baltique et Adriatique. Nous sommes parmi les plus anciennes populations européennes, sinon la plus ancienne. Les historiens de l'Antiquité, Homer en tête, ont affirmé : „La nation des Thraces (dont faisaient partie les tribus géto-daces également – N. D. A.), est, après celle des Indiens, la plus importante du monde”, mais ses tribus étaient désunies. Malheureusement, pendant les deux dernières décennies, les conquérants, mieux armés, ont réussi à morceler le grand peuple, et cette opération de pulvérisation continue de nos jours également. Nous, les plus anciens habitants de ce continent, en sommes arrivés à quémander l'entrée dans l'Union Européenne et, pour ce, nous sommes capables de mettre en gage non seulement les richesses de nos terres.

En renonçant à la fictive image apothéotique d'une heureuse mésalliance daco-romaine, il faut convenir que nous sommes le fruit d'une occupation romaine despotique, laquelle, par la coercition, sont parvenus à assimiler les autochtones et à leur imposer un mode de vie plus civilisé à l'époque. Beaucoup moins évolués que les Grecs, qui ont réussi à se sauver devant l'occupation, les thraco-daces ont perdu leur identité, mais ont gagné une perspective d'avenir plus favorable. Les Romains ne sont pas venus ici en amis, mais en tant que conquérants. Les autochtones ont été décimés, incorporés aux légions étrangères, déplacés sur d'autres terres, et les vétérans - laissés aux foyers et mis en possession ici-même, ont pris femmes des Daces et ont imposé leur langue - une langue impériale d'une grande beauté, aux splendeurs de laquelle se sont abreuvées ensuite toutes les futures nations de l'Europe.

Il paraît qu'un peuple puisse perdre sa langue, si la pression d'une force spirituelle s'exerce sur lui. Les Romains nous ont offert leur panthéon culturel, plus

cohérent que celui peuplé par les bizarres divinités de la montagne. La langue latine a croisé un idiome à résonances semblables, jailli elle aussi d'un parler indo-européen commun.

Les peuples de l'Europe méditerranéenne et balkanique sont proches parents, les peuples nordiques, germaniques, étant les plus lointains. En outre, le latin des ancêtres est un modèle harmonique, musical, que l'on peut facilement retrouver dans les langues actuelles qui héritent de lui : l'italien, le français, l'espagnol, le roumain. Nous ignorons quel décret suspect a empêché ces langues d'être enseignées dans les écoles roumaines d'une manière thématique et soutenue. En moins d'une année, tout ce peuple aurait parlé deux ou trois autres langues internationales.

Au lieu de protéger les éléments essentiels de la langue roumaine, les commissaires internationaux ont éliminé l'étude du latin et du grec des programmes scolaires, afin que l'on ne puisse plus établir ethnologies et filiations, et devenir dépendants d'un langage appris mécaniquement, par cœur.

Mais le phénomène le plus préoccupant de nos jours n'est pas l'éloignement des origines, mais la pollution sémantique par l'emploi de barbarismes inutiles. Certes, dans le langage technique et informatique, la pollution robotique est impossible à éviter. Le malheur est apparu quand les trouvailles entrent dans le langage courant, grâce aux efforts inconscients ou délibérés de snobes érudits. De tabloïdes ou médias, qui se figurent avoir l'air plus intelligent en estropiant la langue maternelle comme bon leur semble. (soit dit en passant, nous rappelons aux dits propagandistes que snob dérive de sine nobilitatis, id est : sans/dépourvu de noblesse). La perspective maléfique d'un jargon internationaliste ancillaire est plus ancienne et nous citerons ici une strophe de la poésie de Mistral : La cuopa (La coupe) : D'un viei pople e libre / Siam bessai la finicioun / E, se toumbon li Felibre / Toumbara nostra Naciour (D'un peuple ancien et libre / Nous sommes peut-être la fin, / Et si les Félibres (poètes) tombent / Notre nation tombera aussi).

Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours aux exemples des langues provençale, latine, langue d'oc ou istro-méglenno-macédo-roumaine, pour nous rendre compte des dangers que nous encourons. Rappelons-nous tous les jours, surtout dans l'actuelle conjoncture moldave, des vers du père Alexeï Mateevici : „Notre langue à nous – feu d'étincelles / Illuminant un peuple d'emblée / Tiré du sommeil éternel / Tout comme le preux des contes de fée”.

C'est dans la flamme immortelle de ce feu que réside la langue latine des pères fondateurs.

Chronique littéraire



Virgil Nistru
Țigănuș

Coriolan Păunescu: „Aimez et rêvez sans contrainte”

Recommandée par l'exquis poète Paul SÂNPETRU, la création lyrique de Coriolan PAUNESCU (une poésie de nuance civique et morale), est dédiée à un enfant : „à mon petit-garçon Philippe, qui grandit loin de moi, quelque part dans la Mer du Nord”. Celui qui ressent l'absence de la liberté „d'aimer et de rêver” s'adresse à un vainqueur sur le temps. Ce n'est pas un hommage, mais un memento : on est maître des propos non encore prononcés, et ceux-ci ne peuvent prendre les devants des sentiments. Il convient donc d'apprendre aux enfants qui nous sommes, comment on vit jusqu'au „rendez-vous avec Dieu”. L'Arche où navigue le poète Coriolan Paunescu est transparente comme „la lumière pure et pesante”, est encouragée par „le vêtement” bleu des sentiments essentiels : le culte des parents et du mystère divin, le combat avec le destin, la joie de ne pas être vaincu, la chimère des années sénescences débordant d' „anges pressées”, avec „l'amointrissement de l'œil vif du soir”.

Le professeur Constantin Parfene, de l'Université de Iasi (la plus lumineuse image de la vie universitaire, persistant au-delà des rideaux de la mort), motivait devant un ami son attitude sobre, contemplatif par la reprise d'un petit mot d'une leçon dédiée à la profondeur : le créateur authentique est profond, avec une riche vie intérieure, guidée par le sentiment esthétique, stimulé par l'émotion ressentie devant le beau, qui en justifie l'intelligence. Le mouvement de l'âme parmi les sphères suit, pensons-nous, cette trajectoire dans le dernier livre de Coriolan Păunescu.

Sur le décor primordial (la Providence, les astres et leur mouvement étourdissant, les vieilles eaux, les ciels et l'éther débordant d'énigmes, selon Mircea Vulcanescu, la lumière non proche), se projette, dans ce livre, „l'univers d'argile” : „Dans mon univers à moi, d'argile / Me font moult mal les paroles stellaires, / Qui tombent comme les lourdes gouttes de pluie claire / Fondues dans mon œil du soir, débile”. Cet univers intime, profondément roumain,

participe, par l'art de la poésie, à „la liturgie” de la grâce divine. On peut l'écouter en plusieurs moments ou registres : en „un temps aux roses” (du sacrifice), „Dans des strates de lumière (au-delà des „couches d'obscurité””, au moment de la fleur de magnolia



(qui pousse vers le ciel avant les feuilles), au moment „abrégé” de la solitude (illustré par la présence d'un être humain destinée à la perte : „les cerfs portent le bois brûlé sur leurs cornes...”).

Parmi multitudes d'angoisses et de joies (encore non vécues, nous nous retrouvons, dit le poète Coriolan Paunescu, dans l'amour et dans le sentiment de l'accomplissement par la foi des ancêtres : „Oui, j'ai traversé bien des douanes funestes / et bien souvent, contre moi-même j'ai agi, / Dans ma vie, j'ai vécu tragiques faits et gestes / Et mon étoile m'a toujours souri...”. J'ai choisi dans un livre (qu'une poignée d'étudiants de l'endroit où le Siret déplore, aux eaux entremêlées, son passage, m'ont fait don en guise de gratitude) une image impressionnante : „Chez les Roumains, la Mort ne peut en faire à sa tête, elle doit respecter la règle du jeu. Elle n'est pas un ennemi de la vie, mais, paradoxalement, un partenaire... La tombe n'est pas un lieu maudit, mais un d'adorable” ‘Dan Puric, Cine suntem / Qui sommes-nous ?, p. 37)

Les victoires – tant qu'elles sont – appartiennent à la connaissance, y compris à la connaissance des limites. Les moments les plus hauts sont ceux du silence, lorsqu'on prononce la prière du cœur. Ce beau livre de Coriolan Paunescu nous rapproche d'un tel temps : „... J'ai le sentiment, Seigneur, que tu me jettes des larmes d'étoile”. Si bien que la leçon d'ineffable à l'intention de Philippe le Jeune, peut être assimilée : „elle est intègre et limpide comme la rosée”.



Paul Sân-Petru

La Coquille

„Comment ai-je pu faire cela ?!... Je sais que, dans un premier temps, je m'y suis opposé autant que possible, mais je m'étais réveillé comme poussé par un grand vent qui vous faut changer de direction, parfois, malgré vos efforts de vous pencher en arrière ; puis, j'ai commencé à goûter le plaisir du sadique, le goûter jusqu'à satiété... et voilà ce que cela a donné !... Moi qui, une fois, il y a longtemps, je

me suis gâché toute une journée rien que pour avoir arraché une jeune pousse à la racine d'un griottier – je me figurais combien il souffrait aux côtés de la feuille étiolée et l'envie me venait de pleurer. Si je barrais le vol d'un papillon, et que ma main tendue l'effrayât, comme quoi il changeait de direction, j'avais pitié de lui pour l'avoir détourné, pensant qu'il n'arriverait plus jamais là où il s'était proposé d'aller. Je me souviens avoir marché pendant longtemps derrière un invalide, car j'avais honte de passer devant lui, valide comme j'étais. Mais cette feuille de noyer que j'ai levée pour en étudier les nervures, et que j'ai jetée ensuite... j'ai vite fait de revenir sur mes pas pour la remettre telle que je l'avais trouvée, sur son dos – si le pauvre vent l'avait mise comme cela, pourquoi l'attrister et l'humilier moi ?!

Je pensais qu'en tout il y a un certain ordre que l'on se doit ne pas déranger, que personne et rien ne doit souffrir à cause de moi, et je me sentais coupable à tout pas pour ce, car c'était ainsi que j'entendais moi la bonté pure que je poursuivais par mes sens, et non par raison. Cela va sans dire que je ne suis pas resté tel quel, dans le fanatisme infantile de cette bonté et qui m'apparaît maintenant comme une anomalie, mais je me suis formé pour tout le reste de ma vie, sur son squelette... Et pourtant, comment ai-je pu faire cela ?... Une loi de l'équilibre par compensation tardive ? – tant pis alors pour le trop-bien de l'époque ?...

En effet, il avait été jusqu'il n'y a pas longtemps, un homme gai, bon enfant, un homme parmi les trop bons, parce que, présentement, il était morose et tombé dans une tristesse pètrée à lui seul jusqu'aux crises où il fondait secrètement en larmes – sa fille

l'avait surprise un jour, une autre fois sa femme, bien qu'elle eût fait irruption en assaillant son âme d'efforts fort bienveillants ; la résistance de son secret n'a pas pu être ébranlée. „Quelque grand dégât au boulot ? Chantage ? Aura-t-il été appelé quelque part et il n'a pas la permission d'en parler ? Quelque pension alimentaire sur les bras ?...” Son état de confusion et d'oppression cumulait l'effet de toutes les possibilités prises ensemble, en la décontenançant davantage que le décontenancé lui-même dans une cause singulière.

Il y est allé tout seul et a avoué avoir perpétré un meurtre.

Qui est cet homme ?

Je l'ignore.

Où l'as-tu tué ? Où était cet homme ?

Dans la coquille d'un escargot. J'ai écrabouillé sa tête là-dedans, de la pointe d'un fer pointu.

Ils lui ont fait quand même donner une déclaration, ont pris ses données et l'ont soumis à une expertise médicale de spécialité – parce que, „qui sait, s'il y a quand même un grain de réel dans cette trop bienveillante confession qu'il dissimule comme un fou”.

Par une seule conversation expédiée, il était difficile de donner une réponse responsable, d'une éthique indubitable. On l'a interné pour qu'on le tienne sous observation, dans des dialogues-clé, en s'efforçant tous de gagner sa confiance et de démêler ensemble l'écheveau cette affaire par lui embrouillée, probablement.

J'ignore pourquoi l'ai-je fait... il n'était pas mon ennemi, en fait, je ne le connaissais pas, il n'a pas fait le moindre mal. Il se tenait là, dans sa coquille, peut-être dormait-il ou se cachait de quelqu'un... Je l'ai pris pour un malfaiteur, j'ai voulu l'en faire sortir et n'ai pu le faire ; j'ai essayé alors de l'en sortir par morceaux et alors, je l'ai tué.

Dis voir un peu, quand tu étais enfant, tu jouais aux escargots ?

Oui.

Comme tout enfant qui cherche son escargot seulement pour l'amour de l'incantation apprise pour qu'il fasse ses cornes de bœuf ?

Non, j'aimais moi tous les êtres vivants.

Mais lorsqu'il refusait de les pousser, que faisais-tu ?

Je m'attristais à cause de l'incantation qui n'avait rien donné et je le regardais sans le toucher. Mais, une fois je me souviens que ma tante m'a emmené au vignoble, elle avait emporté un seau aussi. Il y avait plein d'escargots, ils étaient sortis au soleil même parmi les feuilles de la vigne

humide, avec leurs petits. On s'est mis à les cueillir un à un et on en a rempli un demi-seau. J'étais heureux de pouvoir les semer dans mon jardin, et que je pourrais jouer avec eux tout l'été durant mais, une fois chez elle, tante Lina les a tous déversés dans la marmite à eau bouillante. Puis elle a versé l'eau et a commencé à les sortir un à un de leur coquille, les mouillait dans le peu de polenta froide qu'ensuite elle baignait dans l'aillade et les mangeait. Lorsqu'elle m'en tendit un morceau, je me suis enfui chez moi, en hurlant.

C'est donc cela... Je voudrais encore savoir, a-t-on tué dans votre famille ?

Un frère de mon grand-père, mais avant il avait coupé la gorge d'un chat, et ensuite les gens le surnommaient le tueur de chats, lui et toute sa famille.

Et quelle peine a-t-il purgé pour cela ?

Pour le chat ? Aucune.

Non, pour l'homme tué.

Pour lui non plus. Car ce fut un autre qui paya les pots cassés par lui. Mais le vieux n'a pu quitter ce monde avant d'avouer. Mais moi, je ne veux pas le faire sur mon lit de mort...

Tu continues donc de prétendre avoir tué un homme là, dans cette coquille ?!

Allons bon, je comprends pas pourquoi vous ne me croyez !... Je suis venu de mon propre gré vous le dire, mais vous... Je veux purger ma peine, je ne peux plus supporter cet état d'âme, ni de choses, je veux une délivrance par la liberté de purger, par une liberté soi-disant aux cours „sans fréquence”.

On va voir, ça suffit pour aujourd'hui... Ou, quelque chose de plus. Croyez-vous à la réincarnation ?

Je pense que oui... Je vous l'ai dit, j'aime les bêtes et les oiseaux. Je viens d'acheter une paire de perruches. J'ai éprouvé un drôle de sentiment quand je me suis assis les regarder dans leur cage et ne m'imaginai pas qu'ils pouvaient communiquer si vivement. Il me semblait qu'en eux il y eût un couple d'âmes qui ont été dans le temps, et maintenant ils restent dans cette cage en languissant, en égrenant des souvenirs... J'aurais voulu les libérer, peut-être redevenaient-elles deux individus. Connus ou non, et je me demande, en les rencontrant, pourquoi ils m'ont salué ? Mais j'ai pensé que je ne pourrais les réadapter à la liberté pour qu'ils puissent survivre.

Bon, merci ! Nous nous sommes édifiés, il nous reste de vous édifier vous aussi. Pensez-vous que cela soit si difficile que cela ? Il faut tout juste nous faire confiance et collaborer, et nous voyons que cela est possible.

Le patient sortit, et les médecins restèrent pour discuter le cas, en tentant de déchiffrer certaines conclusions.

Ne trouvez-vous pas que dans casuistique, la fréquence du sentiment de culpabilité continue de croître ?... Enfin, voyons quel est le substrat de ce cas, chez une personne du reste, assez instruite et d'une rare sensibilité. Vous avez entendu cette histoire d'escargots. Il répond correctement et d'une manière intéressante avant d'en arriver à sa seule anomalie – l'obsession de la culpabilité d'homicide. Moi je pense qu'il a fait une fixation sur l'image choquante de son enfance et restée quelque part sur son cortex. Lorsque, un jour, je lui ai posé des questions sur ses rêves, éventuellement cauchemars, il m'a dit que, avant de venir chez nous, il a rêvé de quelque chose qui l'a beaucoup troublé, bien qu'il ne se souvienne plus quoi exactement. Probablement a-t-il rêvé d'écrabouiller un escargot dans sa coquille, et à son réveil il n'a plus réussi à séparer le rêve d'avec la réalité, et l'escargot tué a renoncé au symbole, devenant un homme anonyme. Ce dur souvenir a été simplifié comme un laser qui a transpercé son rêve franchissant le cercle de la réalité.

Si vous permettez, l'on peut encore associer quelque chose – son vœu de purger sa peine, que n'a plus réalisé son arrière-grand-père sur son lit de mort, à savoir le besoin de se dévouer au-delà de générations...

Oui, cela pourrait être une explication aussi, en confirmant l'autre. Mais pourquoi pensez-vous que je l'ai questionné sur la réincarnation ? Dans sa vie à lui, l'escargot se métamorphose en homme, ce qui est facilement acceptable sur le terrain incontrôlable des chimères ; ainsi considérant les choses, on est allé jusqu'à la conviction depuis la réalité, et ceci l'a déterminé à s'auto-dénoncer. Ce ne sera pas trop facile de mettre de l'ordre dans l'embrouillamini des fils de logique. Tout escargot, après la pluie, pourra rendre tous nos efforts ; toute histoire sur les arrières-grands-pères, de même, et cette cage aux perruches, un rêve pareil, tout peut réactiver les systèmes de déclenchement.

Le jour suivant, on le fit encore venir.

Tiens, c'est la coquille ! Tu vois, elle est vide !

Que non ! Tenez, voyez cet escargot, là !

Tu vois donc qu'il n'est pas mort ?!... Je te prie de rompre une feuille de cerisier japonais. Ça va. Mets l'escargot à même la feuille.

Cette fois-ci, sans incantations, sur la seule chaleur de la main, l'odeur de chlorophylle attira deux petites cornes bien molles, qui percèrent timidement, ensuite le corps étalé, sans aucun but apparent, et sa mince traînée luisante.

Oui, il n'est pas mort !... Il vit !... Il vit !... Faites-les venir pour qu'ils le voient eux aussi... Moi, j'y ai cru... J'ai eu beau aller avouer...

P o é s i e



**Poèmes
d'amour
Simona
Frosin**

Tu es pour moi une mer de rêves et d'espérances, et j'aime longer tes côtes,
Un nuage duveteux dont j'aimerais faire mon oreiller pour t'avoir en sommeil –
En pensant à toi, âme dessus âme dessous, parmi tes chuchotements.
L'océan de notre amour nous caresse de ses vagues bien douces,
Où le bateau de l'avenir flotte, indifférent au vent du changement...

Le Ciel et la Terre sont les témoins de notre liaison indestructible,
Les astres nous sourient au réveil, et lorsqu'on s'endort l'un dans la pensée de l'autre.
Qu'ès-tu bien pu faire, pour que je ne puisse plus concevoir le monde sans toi ?!
Une question rhétorique, certes, car mon dedans connaît déjà la réponse.
A savoir, la musique de ton âme fit que je t'accorde la danse de la vie !

Le lys de notre amour est éclos, ses pétales reprennent leurs esprits
Et le début d'une relation des plus stables s'annonce en toute clarté.
Tes silences amplifient parfois la distance qui nous sépare, deux roses sans épines,
Mais tes accolades me font oublier que tu lésines sur les paroles.
Je te porte au beau milieu de mon être et je ne pense même pas te délivrer !

Je pleure quand tu n'ès pas près de moi, tu fais de même quand je suis loin de toi,
Mais un miracle Divin fait que des rayons mêmes de nos larmes, jaillisse
Le Soleil de l'amour le plus profond, que l'on partage les deux du premier moment !
Notre Liaison a dépassé depuis longtemps les barrières du Temps et de l'Espace,
Etant par là-même au-dessus de tout contact humain, mon Ange azurin !

Notes : Spécialiste en Communication et RP, **Simona FROSIN** est Lauréate d'un prix de l'Essai, d'un Prix de Poésie et d'un Second Prix International du Haïku (Japon). Cela fait près de 15 ans qu'elle publie sur des revues françaises et francophones, et depuis peu, elle vient de publier un très beau livre sur les Cabinets de Curiosités. Rédactrice du Courrier international de la Francophilie, dont le no. 17 vient de paraître.



**Poèmes
Mirela
Nicoleta
Hînceanu**

**Je m'en vais porter ma prière
sur une feuille d'olivier**

Dans la pétrification du rêve, qui est moult insensible je porte les lourds fardeaux sur mes deux épaules sans rides eux les anonymes, les hommes étrangers dans ce monde, bien vides
de rêves, d'idéaux ne sont que fumée qui la lumière traverse et le brouillard du monde, épais, c'est la seule ombre qui le berce.
Ce sont des fleurs étiolées dans la voie, et des quatrain
sur les feuilles du journal traînant humides, le temps suit son chemin.

Les flaques suintent aujourd'hui par les feuilles trop ternes.
Peuvent-elles être jaunes ont-elles tué dans leur triste chute quelque soleil.
Elle est désolante présentement et grise et humide la pierre du pavage fendillée par derrière
par des pas qui ont voulu faire la lumière se lever mais l'obscurité dans le soir leur regard a enveloppé.

Reviens-nous, Seigneur, à partir de secs rêves de ton Ascension notre monde pour sauver sans trêve retentir dans les cœurs et dans les siècles des siècles ne laisse pas ma tristesse devenir un exemple à suivre
toi, Père, illumine les yeux et vers là-haut lève-les et la toile de la joie, amoureuxment va-t-en tisser pour les vivants qui, dans la terre, disposent
Ta semence que dans le monde tu as plantée dans leur corps ou sur les bras, leur esprit et le balcon des maisons.

Ecoute, Seigneur, ma prière et apporte-nous en cadeau une feuille de papier, toute blanche et écris-nous aux tisons que le seul Amour délivre l'homme du brûlant enfer.
J'aiguise tout juste mon crayon et une main attend, mais... je prends mes pieds dans les mots, et en boitant je cours, en errance,
vers Ta lumière, Seigneur, main dans la main avec les anges et dans la paume juste un reste de mon crédo
que sur la terre j'existe encore en tant qu'homme et je sens, ô, Seigneur, je ressens comme une malédiction un cœur plus lourd que la pierre et une larme en bois...

Je ne peux pleurer car plus d'un ne comprendraient ce qu'est le dor de vie, quand la souffrance s'accroît car les gens sont durs comme le marbre si froid et alors la seule plume de mon ange
délivre encore des vers de mon cœur par trop gros car à l'aube l'espérance continue d'augmenter
le soleil je l'envoie au ciel depuis mon cœur qui depuis longtemps sa mission dans les pages du destin a écrit en errance serai-je dans le monde et à mon endroit quiet
je m'en vais porter ma prière sur une feuille d'olivier...

**Laurent Fels**

Monsieur le Professeur,

Je réponds à votre dernier courrier avec beaucoup de retard et je vous prie de bien vouloir m'en excuser.

Recevez mes très vifs remerciements de m'avoir fait découvrir votre remarquable revue Axis Libri. J'apprécie la qualité

littéraire et la concision universitaire des articles, l'éclectisme au niveau des sujets abordés, le soin que vous avez accordé à la présentation typographique et l'élégance avec laquelle mon Ami et Collègue Constantin FROSIN manie la langue française. Cette revue est une belle réussite. Une fois de plus, la Roumanie a des leçons à donner à la France. Bravo pour le travail si finement accompli !

Je me permets de vous envoyer sous ce pli un article en vue d'une éventuelle publication dans l'une des prochaines livraisons de votre belle revue. Merci de le tenir informé de la suite que vous comptez donner à ce texte.

Dans l'attente de vous lire, je vous prie de croire, Monsieur le Professeur, en l'expression de ma parfaite considération.

Laurent FELS

de l'Académie européenne des Sciences,
des Arts et des lettres

Regards sur la poésie du XXe siècle

Tome I

Si le XX-e siècle est l'une des époques les plus paradoxales de notre Histoire - à la fois générateur du progrès technique qui devait accroître la qualité de vie des hommes et triste berceau de deux guerres mondiales qui n'ont cessé de multiplier ravages et victimes pendant presque trente ans -, il a produit un nombre considérable de poètes, qui continuent d'intéresser un large public. Au fil des quelque 580 pages qui constituent le présent volume, les auteurs ont tenté de présenter chacun un poète du siècle dernier, en essayant de mettre en évidence les particularités de sa poétique. Ce livre n'est donc pas une anthologie de tombeaux, mais une approche intellectuelle dont le but est d'éclairer une partie de la vie et de l'œuvre des 32 poètes traités.

Poètes traités : Ion Barbu - Henry Bauchau - Samuel Beckett - Yvonne Caroutch - Paul Celan - Biais Cendrars - Maurice Chappaz - René Char - Achille Chavée - Andrée Chedid - Davertige - Lucie Delarue-Mardrus - André Du Bouchet - T.S. Eliot - Gérard Vergniaud Etienne - Eugène Guillevic - Nâzim Hikmet - Gaspard Hons - Philippe Jaccottet - Francis Jammes - Pierre Jean Jouve - James Joyce - Henri Michaux - Marcel Migozzi - Gaston Miron - Bernard Noël - Jacques Prévert - Pierre Reverdy - Saint-John Perse - Léopold Sédar Senghor - Jude Stefan - Salah Stétié - Marcel Thiry

Laurent FELS a fait des études supérieures de langues et littératures classiques et modernes à l'Université du Luxembourg et à l'Université de Metz. Il enseigne la littérature française au Grand-Duché de Luxembourg et consacre la plus grande partie de son temps à la recherche en littérature. Il s'est spécialisé dans le domaine de la poésie française des XXe et XXIe siècles, de la poésie et des philosophies d'Asie et des littératures ésotériques. En 2006, il a été élu à l'Académie Européenne des Sciences, des Arts et des Lettres. Le 15 novembre 2007, l'Académie Nationale de Metz lui a décerné le Grand Prix de Littérature pour ses recueils *Le Cycle du Verbe* et *Comme un sourire*.

Tome 2 : à paraître fin 2009.

Tome 3 : à paraître en 2010.

Prof. Laurent FELS

La poésie sous-réaliste de Constantin Frosin : l'éclat des contraires

Constantin Frosin — surtout connu pour ses travaux universitaires et ses traductions — nous propose dans ses vingt et un poèmes sous-réalistes une sorte de monde à l'envers. A une première confrontation avec ces textes relativement courts, le lecteur est tenté d'y voir une certaine „obscurité simple” qui cache le sens profond des poèmes. Pourtant, derrière cette façade trompeuse se dissimule une vérité hautement spirituelle. Pour bien comprendre la dimension profonde des poèmes frosiniens, il nous faut remonter aux Pré-Socratiques et plus précisément à Heraclite. Au fragment 10 dans l'édition d'Yves Battistini, l'Ephésien précise que „le combat est père et roi suprême de toutes choses”. Par le truchement de

cette phrase énigmatique en apparence, Heraclite veut montrer que la progression émane de l'exaltante opposition des contraires. Loin de se repousser ou de s'attirer d'une façon basement matérielle et, par conséquent, imparfaite, les pôles opposés s'unissent par une secrète alliance - une véritable hiérogamie („Hybridité, hybridité dans tout" écrit Saint-John Perse dans une lettre à Mina Curtiss) — et forment ainsi un tout qui, tel le couple jin-jang, se suffit à lui-même. Par conséquent, cette nouvelle entité — dans sa pureté la plus profonde — se dérobe à tout classement spatio-temporel et refuse toute évaluation logique :

*A l'ombre de la lumière,
Lendemain se fait hier*

*A l'autre bout de l'autre bout
Rien se transforme en tout*

Constantin Frosin place son texte dans un cadre métaphysique où la lumière — par un procédé alchimique des plus sublimes — se métamorphose en obscurité et ou rien devient tout (à noter qu'en ancien français, rien — dérivant du latin res - a le sens de „quelque chose"). Dans cet ordre d'idées, le jeu des couleurs n'obéit plus à notre conception rationnelle du monde et les lois de la physique se trouvent bouleversées à leur tour :

*Passé minuit
Soleil lève nuit*

*L'aube se fait nuit
Qui nous éblouit*

*Le froid nous cuit
Le noir blanchit*

À lire ces trois distiques, l'on songe - entre autres — à Aurélia de Nerval qui propose parfois des visions (dans toute la polysémie du mot !) analogues. Et Frosin de continuer :

*Avant de commencer
Il faut tout terminer*

En dehors (ou au-delà) de sa haute teneur poétique, ce distique contient une dimension profondément initiatique : dans la conception ésotérique du vaudou, par exemple, rinitié doit

se soumettre à un baptême en trois étapes avant de pouvoir entrer en contact avec l'esprit qu'il désire invoquer : le baptême de l'eau, celui du feu et mise en contact avec la force créatrice de la divinité. A travers cette triple dimension du rite dont l'objectif est celui de la catharsis, l'initié meurt symboliquement („On est Mort-Né" précise Frosin) et laisse derrière lui toute sa vie antérieure. Comme l'écrit le poète, il faut „[]ettre l'automne avant l'été", ce qui nous rappelle le principe de l'apocatastase : destruction, puis régénération. L'existence - dans la conception frosinienne des choses - est cyclique :

*De loin en loin
La fin nous rejoint
De proche en proche
Du début on approche*

La fin n'est donc jamais un véritable arrêt, mais plutôt le commencement d'une existence nouvelle et prometteuse :

*Derrière la porte
Je me transporte
Tout en émoi
Et pleure : quelle joie !*

Somme toute, nous pouvons dire que les poèmes sous-réalistes de Constantin Frosin vont „en dessous" des apparences. En d'autres termes, nous pouvons voir en eux une tentative de quête du moi profond au-delà du matériel en mettant de la lumière aux parties les plus sombres du subconscient. Ainsi, la quête de Frosin est à la fois initiatique et ésotérique (les deux termes sont à prendre dans leurs acceptions étymologiques):c'est un je qui passe par un tu, mais qui revient incessamment à un moi (lyrique). Expérience „ésotérique", mais aussi expérience poétique, tel serait le meilleur résumé que nous puissions donner de la poésie de **Constantin FROSIN.**



Ce n'est pas de littérature que la vie est faite !



**Nicolae Bacalbașa
Dobrovici**

En 2008, aux éditions „Terra” de Focsani, est parue une biographie signée Annie MUSCA, de celui connu comme le grand patron du divertissement roumain, surtout de celui télévisé – Tudor Vornicu.

Ce livre est paru à Focsani, car Vornicu est né à Vrancea, près de l'eau du Siret, à Anghelesti plus exactement, à dix

kilomètres d'Adjud.

En quelque sorte, Vornicu est également un produit intellectuel du Collège „Vasile Alecsandri” de Galati, où il a passé deux ans. Méritait-il qu'on lui dédiât un livre ?

Vornicu est-il l'auteur d'un œuvre à lui ?

Ce sont là autant de questions auxquelles il est difficile de répondre univoquement.

De toute façon, la vie de Vornicu est un concentré de toutes les ambiguïtés, compromis, paradoxes propres à ce pays et à ce peuple.

C'est un homme qui est mort relativement jeune, à l'âge de 63 ans, cardiaque rongé par le cancer des ambitions excessives et des déceptions que son intellectuel cynique eût dû dépasser, mais il n'a pas réussi à le faire.

La photo sur la couverture présente un homme charismatique, légèrement courbé en soi, et simien comme figure.

Cette comparaison à un singe n'est pas une diffamation, mais peut-être la réalité d'un moment où cet homme intelligent, intuitif, orgueilleux, cynique, affamé de pouvoir, a descendu la garde. Amusant, charmant avec des regards d'acier. Connaissez-vous le genre ? J'ignore si Annie MUSCA a mis longtemps à trouver cette photo à mettre comme fondement de son exposé, mais elle a deviné/trouvé juste.

Vornicu a été, à tour de rôle, en retournant sa veste, l'homme du camarade Corbu de „Scânteia”, l'homme de Manole Bodnaras, le frère du déserteur roumain devenu général de la Securitate soviétique mais nationaliste jusqu'au bout de sa vie, Emil Bodnaras, l'homme de la fille de Gheorghe Gheorghiu-Dej, Lica (à la disposition de celle-ci de tous les points de vue), l'homme de la Securitate (3e Direction, UM 0920 ?).

Surnommé à l'Ambassade roumaine de France, où il avait sa résidence, „mon colonel”, il était un agent de luxe et de pointe : éduqué, polyglotte, sportif et, surtout, ambitieux briguant le pouvoir et la postérité.

L'ambiguïté du personnage, pour la plupart construit, transparait de son aspect vers la fin de sa vie :

pimpant, tiré à quatre épingles et porteur (peut-on dire) de casquette.

Vornicu visait à choquer par l'oxymoron bien dosé.

Mais avant de lui jeter la pierre, il faut se mettre à la place de l'autre. La Roumanie a été un pays où la seule haine extrême pouvait vous situer clairement d'un côté ou de l'autre de la barricade 1945 et où la goujaterie a été pratiquée de tout temps.

Les grands-parents de Vornicu étaient des Italiens du Piémont, du Val d'Aoste (hérétiques poursuivis et exterminés au Moyen Âge par les autorités ecclésiastiques catholiques), eux-mêmes d'un sang mêlé : le grand-père, un autrichien italien, la grand-mère, une Française élevée en Italie.

Le grand-père arrive par hasard en Roumanie, en tant que maître de chasse et administrateur de terres.

Les rapports avec le monde du village de Vrancea n'ont été simples pour aucun des grands-parents. Le grand-père du côté maternel bâtit un manoir, incendié par les hommes du chantre de l'église du village.

Le grand-père du côté paternel meurt à 44 ans, laissant derrière lui une femme à huit enfants. Accablée par les besoins, la grand-mère emprunte un Leu en or du pape. Bien qu'elle se soit acquittée, le pape s'empare de ses terres et ultérieurement, refuse de baptiser ses enfants. Le père de Vornicu devient instituteur à Anghelesti, sa mère, l'Italienne, qui avait terminé une école pédagogique à Paris, ne professera jamais. Elle s'occupe d'élever ses trois fils.

Vrancea a été frappée par la famine de 1946 – 1947.

Tudor Vornicu assista à la destruction du verger du grand-père par les paysans collectivisés.

Vornicu avait-il ses raisons d'aimer les paysans qui étaient ses pays ?

Soyons raisonnables, voyons.

Avait-il ses raisons d'aimer le système politique de l'entre-deux guerres ?

En 1927, le roi Ferdinand meurt, qui avait promis des lots de terre aux instituteurs. Pour ne pas avoir leurs terres, les instituteurs s'agitent (ils avaient constitué la structure de base des officiers inférieurs pendant la guerre) et 1.000 instituteurs sont destitués pour avoir instigué les paysans contre le régime. Pratiquement, personne parmi eux ne pouvait plus professer dans l'administration d'Etat.

Heureusement, l'instituteur Vornicu est également taxidermiste – il empaille. Grigore Antipa, le grand patron des pêcheries de l'Etat, un homme particulièrement influent malgré son attitude germanophile durant la guerre, a besoin d'un tel spécialiste. Il va l'embaucher,

malgré l'interdiction, en 1930. Quinze ans durant, la famille va pérégriner, devenant une sorte de vagabonds professionnels.

Peut-on y pardonner ?

L'un des trois frères devient philo-communiste actif. Il se suicidera à 40 ans, déçu dieu sait par quoi exactement.

Vornicu, produit d'intellectuels pauvres et opprimés, a compris qu'il n'y avait ni valeurs morales, ni institutions respectables.

„Ce n'est pas de toutes sortes de considérations et de littérature que la vie est faite !”

Vornicu est cultivé, habile, ambitieux et dur.

Il fera ses études de lycée à Galati, Tulcea et Bucarest.

Sportif (ski, athlétisme, haies, rugby), tentatives littéraires, études commencées de Philosophie et à l'Académie commerciale, interrompues.

Il se lance dans la carrière des opportunités par la petite porte du journalisme sportif et du commentaire sportif.

En ayant pris cette porte, il débouchera sur les grandes avenues du Pouvoir.

Sa dureté s'est vérifiée dans ses rapports avec les femmes.

Il épouse, à 26 ans, une sportive bien connue, Ela Sos. Une roumaine allemande d'Ardeal, gréco-catholique, sauteuse en hauteur. Belle, intelligente, tranquille.

Il va la quitter.

Il habite avec Ela rue de l'Académie. Cela suffit pour se faire une idée de ses occupations.

Si vous en voulez davantage, en 1956 (an sanglant de la répression politique communiste), il passe six mois à Damas. La deuxième femme est „bonne fille”. Sélectionnée pendant ses études de lycée pour le travail au journal, elle est secrétaire du grand boss de la „Scânteia”. Absorbée jusqu'à sa dernière fibre par le système, elle n'ambitionne pas moins de se marier à l'église.

Vornicu ne veut pas se marier à l'église. Il veut obtenir le pouvoir.

Il l'abandonnera comme on jette sa première chemise. Il l'oblige à se taire et à accepter. Il se le permet. Après le divorce, la dame est secrétaire à l'Ambassade de la Belgique.

La troisième femme est toujours une sportive, marathonnienne.

Fille de commandeur d'aviation, de 15 ans la cadette de Vornicu, elle sera refusée comme „bête bourgeoise et terrienne” par la Faculté de théâtre. Ce début ne l'empêche pas de devenir stewardesse, à l'Union des Journalistes et comme chef près les grands hôtels Intercontinental et Bucuresti.

Elle mourra à 53 ans, après lui avoir fait deux enfants.

La vie des femmes de Vornicu me rappelle comme je suis devenu spécialiste en médecine, lors des noces d'un collègue, fils d'un général de la Securitate.

Je me sentais exactement comme un chaton dans le paddock des chiens.

„Mon colonel” commence à collaborer avec la „Scânteia” à partir de 1956 ; dès 1952, il est envoyé comme reporter à toutes les Olympiades, et à dater de 1960, il est correspondant de l'Agerpres (le seul, du reste).

Il paraît qu'il ait travaillé non seulement pour les relations extérieures, mais était aussi enquêteur, „le plus habile et cultivé”. L'enquête ne pouvait le voir, car il portait des lunettes en tôle. Le dramaturge I. D. Sârbu l'a reconnu d'après la voix. Il est l'homme de Gheorghie Gheorghiu-Dej et de sa fille. Il est en rapport avec le chef des communistes français, Georges Marchais, courrier dans l'Espagne de Franco pour le chef des communistes Santiago Carrillo, correspondant en Israël...

A l'Ambassade de Paris, il a pour collègue le célèbre espion Caraman. Il doit devenir ambassadeur.

Mais Dej meurt.

L'équipe de Dej entre dans un cône d'ombre, en payant les antipathies de Ceausescu envers son ancien chef et protecteur.

A partir de la mort de Dej, Vornicu travaillera pour la Télévision.

Il est mis sur une voie de garage.

Mais là, il devient le créateur du divertissement télévisé et du Festival „Cerbul de aur” /Le Cerf d'Or.

Dans la mesure où le divertissement en est parvenu à occuper une place centrale dans la vie des communautés humaines, la disgrâce le bombarde dans la notoriété nationale.

A partir d'avril 1989, il est écarté de la Télévision aussi.

Il est malade et mourra bientôt.

Qu'est-il resté après sa mort ?

L'activité de grand reporter (qui n'a pas été doublée par la valeur littéraire des interviews prises aux grandes personnalités) et créateur d'une école de télévision, qui a connu la déchéance.

Vornicu est-il une figure culturelle emblématique ?

Je pense que c'est une figure emblématique, pour l'ambiguïté de ses options, dans une Roumanie que Topârceanu avait perçue à peu près de la même manière :

„Toi, va-t-en donc en guerre

Et meurs pour ton pays

Ta femme te fera cadeau

Vivement d'un champi”

Lucidité et cynisme situent correctement, mais ne rendent pas heureux. Le livre sur Vornicu est un livre sur les options et leur prix.

Quel pouvoir est le journalisme ?



Cătălin Negoită

Dans mon enfance, quand on me demandait ce que je voulais devenir, lorsque je serai grand, je répondais invariablement : Présentateur des nouvelles, lors du journal télévisé ! Les années ont passé, mais mes options n'ont pas changé. Sous le régime communiste, on ne devenait journaliste qu'à condition de suivre les cours de la célèbre Stefan Gheorghiu, université du parti, que devaient fréquenter les membres de confiance du PCR (Parti Communiste Roumain, N. D. T.). De plus, pour y arriver, il fallait disposer de recommandations sur recommandations, de tous les organismes communistes et du collectif ouvrier. Il est vrai que ce n'était pas l'apanage des idiots, voire j'ai connu à Galati des individus ayant terminé cette Université, personnes d'une très bonne condition intellectuelle. Moi, pour ma part, j'ai préféré faire de vraies études, comme quoi je me suis dirigé vers ma seconde passion et j'ai étudié l'histoire. Mais le sort voulut que je revinsse à mon premier amour et en 1990, après deux ans de stagiaire comme professeur d'histoire, j'intégrai la presse écrite et travaillai pendant 9 ans pour le quotidien *Viata Libera* /La Vie Libre, suivis par 11 autres pour la chaîne de télévision Express Braïla-Galati. Le comble, c'est que plus d'une fois, j'ai présenté les journaux de cette télévision. Je suis entré dans la presse, ayant acquis la ferme conviction que la mission d'un journaliste est de dire la vérité, quoi qu'il en soit – indifféremment de la situation et des possibles pressions. Et j'ai gardé pendant longtemps cette conviction, jusqu'à ce que je réalise qu'une nouvelle n'est pas ce qui s'est passé, mais ce que le reporter pense qu'il s'est passé, voire ce que le patron veut que l'on croie à ce sujet. A partir de cette amère constatation, j'ai considéré le journalisme d'autres yeux, ayant pris conscience de ce que, malheureusement, la presse est une marchandise elle aussi, que l'on vend et que l'on achète et obéit, de la sorte, aux règles de l'économie de marché. C'est-à-dire, elle élimine la normalité, qui n'intéresse plus personne et promeut l'anormalité, qui attire toujours l'attention.

Les manuels de journalisme édités aux Etats-Unis reprennent d'une manière presque obsessionnelle, la même

formulation qui, dans l'opinion de la presse anglo-saxonne, synthétise ce que j'ai relaté plus haut : Si un chien mord un homme, ce n'est pas une nouvelle, pour la bonne raison que cela arrive souvent. Si un homme mord un chien, en voilà une nouvelle !

De cette manière, l'information positive devient inintéressante, alors que l'anormalité attire. On a écrit des livres, on a réalisé des sondages où il a été demandé aux sujets, par exemple, pourquoi les nouvelles négatives sont intéressantes. Les réponses, bien que variées, ont esquissé quand même un point de vue commun : l'identification avec les besoins, les douleurs, la souffrance du prochain mais la satisfaction non dissimulée que le mal se soit produit ailleurs, que l'on ait été protégé des ennuis et qu'il est assez commode de faire parade de compassion envers, par exemple, les victimes d'un tsunami, restant assis dans leurs fauteuils et regardant la télé.

Et c'est ainsi que l'on intègre les médias avec les meilleures intentions du monde et qu'on réalise assez rapidement que ce qu'on veut écrire ou monter sur l'écran compte peu, car on obéit aux règles, voire à la dictature du public. La sociologie de la communication analyse depuis quelques décennies les effets exercés par les médias sur le consommateur. Plusieurs théories se sont esquissées, qui surenchérisent sur le rôle de maître absolu de la presse, laquelle peut aisément manipuler le consommateur (célèbres sont les modèles de la balle magique ou de l'aiguille hypodermique, à savoir des résultats cent pour cent. Il se confirme ainsi que la manipulation des consommateurs serait totale, et ceux derniers seraient de simples jouets pour les trusts médias. Les promoteurs de cette théorie prétendent même que l'on se confronte à une illusoire démocratisation de l'information, par l'apparition de l'Internet, que l'on est, déjà, à l'époque de l'impérialisme médiatique.

Une autre théorie minimise l'importance des médias et part de la prémisse que la variété et la multitude de



canaux médias rend le consommateur maître et lui permet d'arrêter son choix sur ce qu'il veut digérer. Cette nouvelle posture oblige les institutions médias à essayer de fidéliser leur public, un public extrêmement volatile. Comme quoi l'on reçoit un livre ou un CD rom avec son journal, ou bien l'on envoie un sms à l'émission X de la chaîne Y et l'on peut gagner le dernier cri en fait de mobiles.

Et pourtant, est-ce cela la presse ? Un combat fou, visant à gagner ou à conserver son audience ? Renoncer à tout principe, ne gardant à l'esprit que l'idée d'avoir le primat de la nouvelle et de battre, ainsi, la concurrence ? Et s'il en est ainsi, parce que cela arrive oui dans les médias, presque partout dans le monde, que dire à ses étudiants, qui viennent suivre les cours de la faculté de journalisme pour la bonne raison qu'ils veulent écrire ce qu'ils pensent être bon ou mauvais ? Leur expliquer qu'il est fort possible d'écrire une nouvelle où le sujet A est blanc et le sujet B est noir, et que, pour diverses raisons, l'on en arrive finalement à écrire exactement l'inverse ?!

S'entend que, en jugeant sans parti pris, on réalise que lorsqu'on écrit, on devient subjectif. Que l'on prendra toujours parti pour le plus faible. Qu'on sera dérangé par un acte considéré comme illégal, même si cela n'est pas démontré par la loi. On s'empresse de condamner. On donne des verdicts. On accuse. On ne se doute même pas que l'on devient un inquisiteur. Et parfois l'on ne se rend pas compte que ses dires peuvent être malicieux. Que, tout simplement, on frappe quelqu'un parce qu'on n'aime pas son discours ou sa démarche ou sa façon de vous regarder. On joue avec les mots et, souvent, ils deviennent plus tranchants qu'une arme blanche.

Le plus grave c'est quand dans la presse s'insinuent toute sortes d'intrus. Ceux-ci sont de plusieurs sortes. D'abord, des crapules. Elles sont intelligentes et veulent parvenir. Usent de la carte presse comme d'une armure. Leur spécifique ? Le chantage. Qui ne cotise pas, sera attaqué. Le plus souvent, sans arguments. Parce que les crapules misent sur une vérité vieille comme le monde : Vas-y, calomnie ! Quelque chose en restera ! Celui qui est attaqué a deux options : répondre et exiger le droit de réplique, et alors la guerre des invectives et des calomnies continue de plus belle. S'il se tait, on le croira coupable. Une autre catégorie d'intrus est formée d'illettrés qui s'imaginent pouvoir écrire. Ils n'ont rien fait dans la vie et la société les envoyés quelque part, à la périphérie. Un peu comme les crapules. Ce qui est grave



dans leur cas, c'est qu'ils se figurent être respectés. Ils sont justement craints, redoutés.

Au fond, il y a tant d'individus dans la presse et si peu de journalistes...

L'on pourrait dire que la presse de notre ville est quelque peu plus civilisée que celle des autres villes de chez nous. Bien des gens équilibrés, qui ne se lancent pas dans des hypothèses non vérifiées. Il est vrai qu'il est peu d'hommes de culture pour faire une presse de qualité. Mais, à la fin, c'est un art aussi, la presse. L'art de relater à un public invisible mais omniprésent, ce qui est arrivé dans la rue, le quartier, la ville, le pays ou le continent que l'on habite. Dans tous les domaines d'activité. Par voie de conséquence, on devient une personne importante dans la société, et le métier, quoique hué, a une importance majeure, parce qu'il offre de l'information. Et l'information est vitale pour tout homme civilisé.

Dans les années '70, deux journalistes américains de The Washington Post sont devenus célèbres dans tout le monde, après „l'Affaire Watergate”. C'est à dater de ce moment-là que l'on parle de la presse comme du 4e pouvoir dans l'Etat.

De nos jours, en Roumanie l'on n'est plus très certain que la presse soit resté le 4e pouvoir dans l'Etat, si elle n'est pas devenue, des fois, le premier, ou si elle n'est qu'une simple marionnette, voire guignol, habilement tirée sur les ficelles par des marionnettistes inconnus, qui nous manipulent en toute sérénité, en pleine démocratie...

Encore sur l'amour

Mario Vargas Llosa surprises his readers with a well written romance novel, the story of a passion that spans an entire lifetime, from an adolescence lived to high intensity to the rhythms of mambo, to the years of late maturity. Forty years of searching the loved woman on all the continents of the world. Revolutions take place. People die for their ideals, governments fall, dictators rise. Nevertheless, Ricardo Somocurcio remains a prisoner of a perpetual, singular love.

Pour les Roumains de l'année 2009, Mario Vargas Llosa évoque le fascinant roman d'amour *Traversuras de la nina mala* (Les errements d'une mauvaise fille). Les éditions „Humanitas” publie pour la 3e fois consécutivement ce roman, lequel paraît plaire à tous les pages. La traduction de Luminita Voina Raut est artistiquement réalisée et l'on ressent cet amour à peine dissimulée pour la littérature sud-américaine, et ses représentants d'or : Ernesto Sabato, Julio Cortazar, Luis Bunuel. Mais on observe de loin la prédilection pour Llosa – captivant par la force du verbe, le lyrisme non dissimulé du texte, la précision de la description et... le parfum d'une culture exotique. Péruvien, membre de l'Académie Royale d'Espagne, Llosa s'impose dans le monde des lettres par l'apre ténacité dont il défend son crédo, c'est-à-dire résiste à toutes les provocations par son glissement dans la fiction, sans éveiller des orgueils. Tout le monde se trouve dans le cœur de l'écrivain et tout son amour obéit à la main qui écrit. Pour les hommes.

Ricardo Somocurcio, le bon garçon et le saint serein de son propre destin, perd son enfance un été merveilleux et acquiert les premiers frissons érotiques sur les plages ardentes de l'océan, aux confins du quartier aux prétentions petite-bourgeoises, Miraflores de Lima.

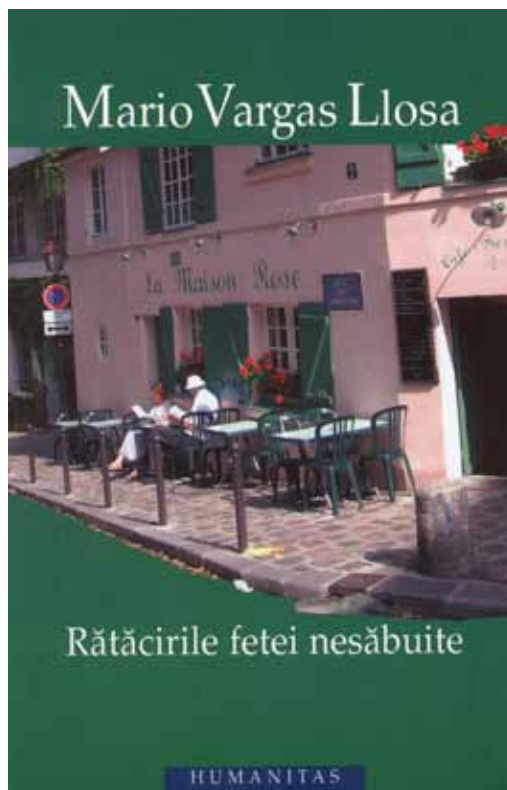
Aux rythmes du mambo, s'allument et s'éteignent de petites amours innocentes, et le garçon s'éprend pour la première fois, d'une certaine Lily, qui changera sans cesse de nom tout au long de quarante ans et qui va marquer douloureusement son existence, jusqu'au désespoir et au suicide raté : „Et je formais un vœu (...). Et c'était toujours le même, certes : quelle m'accepte une fois pour toutes, qu'on s'aime, qu'on se fiance et qu'on se marie, qu'on s'établisse à Paris, où l'on serait finalement riches et heureux”.

Avec l'enthousiasme de la jeunesse et l'esprit débordant des livres lus, Ricardo Somocurcio souhaite arriver en France, le pays de la culture, pour aider un peu „ce Pérou besogneux à redevenir grandiose et prospère”. Lily s'avère être une imposteuse : elle n'est point une Chilienne, elle n'est donc pas une étrangère à un accent différent, mais une pauvre fille qui rêvait de devenir stewardesse afin de „voyager gratis de par le monde”, une besogneuse d'un Pérou encore plus besogneux, qui avait eu le toupet de donner le change à

tout un chacun de Miraflores. Si, au premier chapitre, on sourit, amusés, par la plaisanterie infantile de des filles facétieuses et désireuses de parvenir, dans les chapitres suivants, le registre devient plus grave. Paris des années soixante s'emplit d'émigrants révolutionnaires. La fièvre de la Révolution Cubaine, Fidel Castro et Che Guevara ont amené dans la somptueuse Ville des Lumières de jeunes hommes ambitionnant de changer le monde. Ricardo retrouve l'ancienne Lily grâce au Mouvement Révolutionnaire de Gauche (MIR) : „Le Gouvernement cubain avait alloué au MIR une centaine de bourses, pour que les filles et les garçons péruviens soient instruits dans les combats de guérilla”. Ricardo remet son ancienne amie d'après sa roublardise et la couleur du miel brûlé de son regard. Il ne vise pas à devenir un révolutionnaire, mais traducteur près de l'UNESCO. Trop peu pour les prétentions de camarade Arlette, ex Lily, ex... ? Le gros Paul ne saurait accepter que camarade Arlette ne parte

pas pour le Cuba : la révolution mondiale avait besoin d'elle, mais pour l'éternel amoureux, il était évident que la fille avait adhéré au MIR pour s'échapper d'un pays pauvre. Pour Ricardito, embauché temporairement comme interprète à l'UNESCO, la vie change : il se faut couper les cheveux deux fois par moi, porte un veston et une cravate et commence à voyager de par le monde, portant dans l'âme le dor de l'être aimé et le regret de ne pas avoir empêché son départ : „Cela ne me faisait pas du bien de penser à camarade Arlette ; à chaque fois, je sentais une brûlure sur l'estomac”. Pour ne plus penser à elle, il plongeait dans le travail jusqu'à ce que son ami Paul ne parte servir la révolution au Pérou. Les accents graves deviennent ensuite dramatiques. Paule trouvera la mort dans les Andes Cordillères, loyal à ses principes. Sa tante Alberta mourra elle aussi en Pérou, et Ricardo restera toujours plus seul dans un Paris dominé par la révolte des étudiants en août 1968.

Il découvre avec stupeur que camarade Arlette était devenue l'opulente madame Robert Arnoux, la femme d'un diplomate de Paris, après avoir été, auparavant, l'amante du commandant révolutionnaire Chacon. Ricardo était maintenant un „malingre”, un pauvre traducteur près l'UNESCO. Ce qui le rattachait encore au Pérou, étaient son pauvre oncle Ataulfo et sa tante Dolores, clouée dans une chaise à roulettes. Monsieur Robert Arnoux était bas de plafond et chauve, arborant une mince moustache et ayant son propre compte en banque, en Suisse. Ce compte sera dévalisé sans pitié par sa femme, qui le quittera sans scrupules – pour franchir la Manche, en Angleterre et devenir Mrs. Richardson, la femme d'un éleveur de chevaux. Raicardo la rejoint encore, pour se re-contaminer du même fol amour et sans espoir, par l'intermédiaire de son ami Juan, un mort-la-faim sur les rives de la Tamise, un hippy amoureux de la peinture et des chiens : „à ses moments de perdus, il



Culture - Culture - Culture - Culture - Culture

amusait les femmes ennuyées des maîtres de paddocks ”.

Le chevalier mirafloren doit accepter une fois de plus que son amour d'adolescence était, en fait, encore la femme ou l'amante d'un autre. Elle n'avait pas divorcé de M. Arnoux, en France, et, pour ce, elle aurait pu finir en prison. „Elle se donnait du bon temps quand David Richardson l'emmenait dans ses voyages d'affaires, en Asie ”. Juan contracte une maladie mystérieuse et tombe malade – SIDA – et meurt, non pas avant de se réconcilier à la péruvienne avec ses parents, et Ricardo est encore une fois abandonné par sa bien-aimée : „ces jours-là à Londres, je me suis senti tout seul et abattu, comme un chien errant ”.

Encore et encore, la femme aimée prend le large afin d'échapper à un procès et de deux maris de complaisance, encore une fois un bon ami meurt. Salomon Toledano emplit le vide dont il avait hérité, par hasard. Un parfait nobody d'après l'aspect, devenait important pour les organisations internationales, qui n'avaient pas l'habitude de se le disputer, parce qu'il maîtrisait une vingtaine de langues étrangères ; il n'était pas aimé et n'avait aimé personne avant d'arriver au Pays du Soleil Levant. Avant, il collectionnait des timbres-postes, soldats de plomb et fréquentait les prostituées. Et, tout à coup, là, au Pays du Soleil levant, il tombe amoureux de Mitsuko, l'amie de Kuriko, personne d'autre que l'ex Lily, madame Arnoux, Mrs. Richardson... La fille insensée était devenue l'objet des plaisirs d'un monsieur Fukada. Et le bon garçon accourt de par le monde, en quête de la mauvaise fille. Hasard ou destin ? Amour sans espoir, tentative désespérée de gagner la main de sa princesse, vice, drogue ou obsession. Le chevalier de Miraflores, au parfum de jasmin insinué du côté des jardins, ne s'est pas trop attardé là-dessus. Adolescent ou gardant le souvenir de sa perpétuelle adolescence, le garçon au cœur de saint choisit la punition de son démon. Mais Fukada est voyeur et, désespéré, notre chevalier quitte le Japon dare-dare, écrasé et humilié. La nouvelle que Salomon Toledano se suicide le rejoint, par amour, refusé par la sensible Mitsuko. Il reste à Ricardo de collectionner, à la place de son ami, les soldats de plomb. Seul, encore seul, il s'approche de ses voisins Simon et Elena Gravoski – mais aussi de leur fils adopté d'un Vietnam harcelé par la guerre. Le petit Yilal ne parlait pas, et non pas parce qu'il n'aurait pas eu ses cordes vocales, mais parce que le choc traumatique l'avait profondément affecté. Le temps allait guérir cette souffrance. Et c'est justement lui, Yilal, qui parle à la fille insensée, qui, désespérée, avait besoin d'un manteau pour le mauvais temps, appelé Ricardo, le mirafloren de Lima, établi en France, traducteur près l'UNESCO, rêveur amoureux incurable d'un mauvais esprit, errant de par le monde. Et c'est justement Yilal qui rallume la flamme de l'amour telle une flambée ravageant – pour la combienième fois ? – le pauvre chevalier. Yilal n'écrit plus sur la tablette accrochée à son cou et, miracle ! il parle. La fille insensée était malade, presque malade de peur, poursuivie par Fukada, sous-alimentée, exploitée, ressentant le souffle froid de la mort dans sa nuque. Et encore Ricardo oublie les humilités et les années écoulées parmi les doigts. Il emprunte aux banques à seule fin de sauver sa bien-aimée, travaille d'arrache-pied, paie le sanatorium et l'insensée accepte, pour une certaine période, une vie domestique. Mais ceci n'a pas l'air de la satisfaire. Tout ou rien – c'est cela sa devise. Le manque d'ambition de son époux l'énerve. Mais Ricardo se trompe. La petite Lily partira encore, même si, au-delà des cinquante ans, elle avait l'air d'avoir renoncé. Yilal a dépassé le choc traumatique, s'est pris à parler, est parti en Amérique pour faire ses études. Mais pour le pauvre Ricardo le choc s'accompagne d'un accident vasculaire, de solitude et désespoir. Fatigué, il rentre au Pérou revoir

les lieux de son adolescence orageuse. Là, il découvre le vieil Archimède – le père de Lily – et découvre, de guerre las, cette fois-ci, que l'insensée s'appelait Otilia, en réalité. Le vieil Archimède, dans un dialogue muet et absurde avec la mer, savait où l'on devait placer les brise-lames afin d'endiguer les plages, en vrai magicien.

Le chevalier, ayant pris de l'âge, revient dans la vieille Europe, mais en Espagne. La France était définitivement pour lui la ville d'une vie passée dans l'attente et le travail. Madrid devient l'endroit où il va lécher ses plaies. Mais là non plus, il n'échappera pas à l'insensée. Elle était venue mourir à ses côtés. Elle avait parcouru le monde en long et en large, aveuglée par la passion de la grandeur, et revenait mourir mesquinement, d'un cancer, auprès de l'homme qui avait attendu toute sa vie durant quelle revint de loin. Quarante ans durant, pareillement à Moïse dans le désert, il avait attendu l'amour de sa vie. L'amour promis – comme la terre promise de la Bible – ne peut plus être atteint par le vieux Ricardo : „Elle vécut encore pendant 37 jours, et sur ces entrefaites, elle s'est conduite en épouse modèle ”. Au bout de quarante ans dans le désert des illusions, il recevait sa récompense – près de quarante jours de bonheur. Un bonheur inespéré pour une vie vécue en marge des grands événements ayant bouleversé le monde : les révolutions, le SIDA, la mode hippy...

Le roman d'amour écrit par Llosa à soixante-dix ans en est un de circulaire. Le Miraflores des années '50 est dominé par les bourgeons de l'amour, par les vagues de l'océan et la jeunesse. L'Espagne des années '90 est dominée par les vagues de la mer, le spectre de la mort et la résignation.

Les constantes de l'écriture restent corsetées dans les images – symboles : l'océan, le chemin, l'amour, la vie et la mort. Et au-dessus de tout – l'homme abattu par le démon de l'amour. Le réel rejoint facilement la fiction. L'espace narratif est dense, riche de multiples monologues intérieures. Survie par la fiction.

L'écriture de Mario Vargas Llosa ressemble à un texte musical spécifique de l'esprit espagnol. Le boléro de l'amour est doux-amer, facilement supportable, comme un café à parfum exotique ; il pousse l'émotion au seuil de la folie et de la méditation profonde – pour ceux qui osent l'aborder. De l'amour, comme d'habitude, le sujet de prédilection des gens de partout.

L'on pourrait dire que Llosa est un dissident. Il crée des illusions et n'accepte pas la vie offerte, est un démiurge ou du moins essaie de l'être – pour qui a la patience de comprendre sa révolution dans le monde de la littérature.

A jeter un coup d'œil sur la littérature sud-américaine, nous constatons un véritable siège. Létonnement s'empare de l'Europe, parce que nous parlons maintenant de Isabel Allende – Chili, Jorge Amado – Brésil, Angel Miguel – Guatemala, Luis Jorge Borges – Argentine, Paolo Coelho ou Octavio Paz – Brésil, Carlos Fuentes – Mexique, Cabrera Infante – Cuba, Alvaro Mutis – Colombie, Uslar Arturo Pietri – Venezuela.

Le défi doit permettre une revanche bien méritée. Et de nouveaux titres sur les rayons des librairies.

Mai, 2009

**Doctorante
Doina Marcu Matei**



Notes marginales, scholies et apophtegmes dans l'œuvre de Boulgakov

Le fantastique – envoûtement et désenvoûtement du monde



Mirel Floricică

Le fantastique et le monde sont, paraît-il, plutôt unité que dualité. Les joies et les tristesses, les amours et les preuves sont autant de déroulements du Fantastique. Le Fantastique est matière et forme pour notre Âme. Elle n'est pas identique à l'univers ; quant au Fantastique – on ignore s'il l'est plus ou moins. Tout ce que nous savons, c'est que rien de ce qui est spécifique des humains ne se trouve en dehors

du Fantastique. Nous pensons trouver des forces mystérieuses là où les objets sont inanimés de tout temps, nous renonçons à rapprocher les humains, afin de découvrir, en fait, un monde tout aussi agité, où les pensées frémiront du dor des hommes, et nous découvrirons, avec émotion, que ces endroits débordent d'hommes, comme la bourgade que nous avons quittée. Le fantastique est plus rapide que tout mouvement, pénétrant et parcourant toute chose, en nous faisant atteindre au Réel, au foyer, à la source au long de laquelle nous glissons vers les vallées lointaines de l'avenir. Le fantastique relève du Singulier, mais on ne peut connaître le Singulier. On réagit au Fantastique : nous avons la certitude – difficile à dire comment cela se produit – que le latent et l'ambiguïté sont „des propriétés fondamentales” pour le Fantastique. C'est drôle, mais par un inévitable automatisme, on retire ses déterminations à l'indéterminé : „n'est... ni... ni...”. La spontanéité créatrice ne nous quitte pas : nous ignorons si c'est nous qui créons le rôle, mais nous le jouons tant que la conscience clignote. Et la conscience sait que la vie est un jeu fantastique, que le fantastique est en vie, que le fantastique joue, et nous autres, Homo Ludens, sommes, par la pensée et le mouvement, partie d'un jeu.

L'art est jeu, jeu sacré pour celui avec l'appétence de l'expérience esthétique. L'expérience esthétique – nous montre Jauss – est, avant tout, une composante de l'horizon d'attente. C'est dans cet horizon d'attente que le lecteur se donne rendez-vous avec l'Œuvre (1).

L'œuvre s'accomplit justement quand elle rencontre son lecteur. L'image de ce lecteur paraît être contenue dans l'œuvre, puisque l'auteur a imaginé ce lecteur idéal, et le lecteur réagira : sa réactivité se sent solidaire avec (dans) cette œuvre. Mais comment cette œuvre m'apparaît-elle à moi lecteur ? La représentation est une vision sereine, qui est au-delà des passions, ou l'héritière de l'affectivité ? Nous sommes sûrs que l'expérience esthétique de tout lecteur – combien proche affectivement et bon connaisseur des coordonnées biographiques d'un certain auteur, il est difficile à (re-) connaître – si possible un jour – par l'auteur !

Nous sommes plongés dans l'expérience esthétique, tout en plongeant sans cesse dans d'autres expériences, sans atteindre aux limites, à la surface ! On ne peut que sentir, contempler : l'on ne saurait parcourir une œuvre dans tous les sens. Elle ne doit pas être réduite à la seule affectivité, il est vrai, mais l'expérience esthétique est, avant tout, affectivité ! Pour Gaëtan Picon, l'expérience esthétique est un acte : dans la démarche de la nature de cet acte, Gaëtan Picon montre

Deuxième stroma

que, par la perception d'une œuvre commence, de droit, une expérience esthétique. Mais ce n'est pas suffisant : percevoir l'expérience esthétique d'une manière „naturelle” signifie une réduction, la perception de l'expérience esthétique devant dépasser la perception naturelle ; pour germiner, s'épanouir, il est besoin d'une perception technique.

L'expérience esthétique et la connaissance technique ne se réduisent pas l'une l'autre : aucune n'est dépendante de l'autre, elles ne sont pas rivales, mais elles restent dans un rapport et, „si elles ne s'unissent pas nécessairement, elles se réclament constamment l'une l'autre”. (2). Picon enchaîne : „La connaissance technique n'engendre pas le goût, mais le prépare et l'amplifie ; et le goût aspire à s'enrichir en s'incorporant la technicité” (3), mais cette connaissance technique ne représente pas plus „l'essence” de l'expérience esthétique, n'étant qu'un appendice, un élément auxiliaire, et aucunement ce qui conduit l'accomplissement. Cette connaissance manque d'intimité, cela s'entend. Tout en reconnaissant que, au-delà de

la transfiguration et l'orientation de l'expérience esthétique par l'intermédiaire de la conscience, l'expérience esthétique doit quitter „le plan de la connaissance, de la vision” (4), afin de se réaliser pleinement, comme quoi l'œuvre nous apparaît dans un amalgame de révélation et d'évaluation inévitable, Gaëtan Picon se souviendra de Boris de Schloezer aussi : „Ma connaissance esthétique de l'œuvre ne se réalise pas en jugements, elle ne consiste pas à réduire ce système sonore à l'un ou l'autre genre, à rapporter „quelque chose” à „autre chose” ; „quelque chose” reste toujours „quelque chose”, une individualité irréductible et, dès que j'en juge, je la perds” (5). Picon proclamera qu'il est obligatoire d'être un observateur ayant une pensée et une culture lui permettant de contempler l'Œuvre. Sinon, l'œuvre reste, pour sûr, un objet de la nature. Mais monsieur Picon oublie que l'Œuvre est objet de la nature également. Nous vivons dans

la nature, non pas dans un incubateur. Que „les cris du cœur devant l'œuvre d'art soient toujours les voix d'une conscience” (6), je ne l'ai jamais nié ; seulement, cette „conscience” est d'abord intuition. L'intuition esthétique nous mène dans le labyrinthe de l'être. Grâce à cette sympathie (la spontanéité étant „sa substance”), l'on peut surprendre les rythmes créateurs.

Chez Mikhaïl Afanassievitch Boulgakov, l'image jaillit des profondeurs de son être : elle porte avec soi l'imprévisible, comme un œil la lumière. L'imprévisible n'est pas un simple accessoire pour Boulgakov : il est „essence”. Son œuvre trouve sa musicalité : le diabolique était possible avant „Le Maître et Marguerite”, mais ne devient réel que par l'histoire d'amour des deux.

Aucune interprétation, pour intuitive qu'elle soit, ne saurait répéter ce que Boulgakov a ressenti à l'époque. L'on ne peut donc pas s'approprier le réel de l'auteur de l'„Endiablade” sinon par l'intuition (esthétique), mais sans pouvoir le reconstituer „identiquement”. Il est certain que l'émotion, surgie du subconscient, sera purifiée par la raison.

La démarche de l'artiste ne peut s'afficher en faisant abstraction de la lucidité. Boulgakov se laisse en proie à la bête la plus douce, le frisson créateur, devenant lui-même concomitamment objet et sujet de la réflexion. Bien que notre



Culture - Culture - Culture - Culture - Culture

auteur se trouve toujours comme dans un rêve, lorsqu'il se déchaîne sur le papier, en maniant la plume d'oie à la lumière des chandeliers, après avoir écouté de la musique de Schubert, et s'être promené, de jour, sous les griottiers en fleurs, en compagnie de ses amis, il doit se clarifier – d'abord pour soi, ensuite pour le lecteur qu'il attend – les terribles brouillards enveloppant l'émotion de la création, la raison conférant à l'auteur la possibilité de choisir, de dominer dans l'obscur de l'œuvre inachevée, car il tamise l'authentique au-dessus de la crypte des métaphores. Attention, la lucidité étant capable de nuire, lorsqu'on en abuse, l'auteur doit rester en tension, puisque les monstres (7) de la raison sont prêts à envahir l'inspiration, en la jetant dans l'anarchie. Boulgakov sait que le réel ne peut être rendu fidèlement par l'art, l'intuition n'est pas un magicien à qui rien n'échappe : aussi imaginera-t-il un „réel” où les diables sont les bons, car amenant une justice plus que nécessaire, les seuls diables peuvent encore démasquer, punir, remettre en droits, la conscience ; les diables font non pas une révolution, mais une restauration : ils instaureront cet état d'esprit originaire ; la paix du foyer (8) de Kiev (9) est l'équivalent de la paix de la nouvelle maison du Maître où, en écoutant Schubert, sans doute va-t-il écrire, comme nous le disions plus haut, à la lumière des chandeliers, à une plume... maison vers laquelle c'est Marguerite qui le conduit. Malheureusement, c'est trop tard : le Maître est mort, et Boulgakov sait qu'il tire sur sa fin, et qu'il ne lui reste plus qu'à combattre, des dernières forces, pour dévoiler, au-delà des méchancetés et de l'absurde instauré par les instructeurs politiques „les puissants improvisés du jour” (10), l'héroïsme de celui qui passe outre à l'égoïsme et à la monotonie, en refaisant le monde et en le gardant dans une Arche ignorant vieillesse et mort, cette œuvre, gardée non pas par l'auteur – qui part pour toujours, mais par les lecteurs qu'elle a mérités.

Toute œuvre est une d'attente des œuvres futures. Un homme est l'attente des hommes à venir (au monde). Pour Delacroix, l'œuvre valait plus que l'homme. C'est vrai que la plus grande et durable œuvre de l'homme est la société humaine elle-même. Nous ne saurions nous imaginer nos jeux au-delà de nous. Pour Boulgakov, être écrivain n'est plus un jeu : lui, l'acteur, sait que l'homme doit être la valeur par excellence. Boulgakov est une conscience ouverte aux valeurs, il a une conscience des valeurs. C'est son art qui le passionne, mais il sait : l'échec de nos temps a conduit à l'ignorance actuelle. On ne peut se réhabiliter que par une logique de la qualité ; une rigueur est nécessaire : „les idées intermédiaires” ont été confisquées par les médiocres, puisqu'il ne fait pas nous figurer que la lâcheté n'est pas bien nichée dans l'âme humaine, aussi devons-nous avoir une conscience : „La conscience, qui nous permet d'éviter les pièges et les errements de l'instinct, nous protège aussi contre son incohérence : elle nous donne un fil conducteur. Certes, le domaine de l'art n'est pas une logique, parce qu'il est toujours ouvert au nouveau et l'imprévisible. Mais les valeurs sont irréductibles, plus que contradictoires : elles ne sont ni chaos, ni déduction. J'ignore les voies du génie futur, mais je sais avec certitude qu'elles ne bifurqueront pas n'importe où. Ma conscience des valeurs ne me permet ni de prévoir le génie, ni de le reconnaître toujours, mais elle me dispense de le chercher là où il n'est pas : les œuvres médiocres se ressemblent davantage que les grandes œuvres. Chaque œuvre authentique impose un nouvel effort...” (11). Et cet effort est celui qui fait que l'auteur rencontre ses lecteurs désirés, que Pilat rencontre Yeshua Ha-Nozri, que le Maître soit conduit à sa maison par le symbole



de l'amour, Marguerite.

L'art a été d'autant plus bouleversée, que la société est devenue moins humaine, écrivait Adorno (12). En effet, l'humanité écartait sa condition, brutalement, conséquente dans une imbécilité sans la possibilité de la description : l'égoïsme a dévoré ses hôtes, laissant un monde d'ombres et de miroirs où ces ombres essaient de déchiffrer le passé, l'avenir, incapable de connaître le présent.

Il faut retenir : l'art est un document historique, elle „invente le réel” – comme dirait Dufresne, et l'homme n'a plus patience, il veut s'exprimer à tout prix ; il n'oublie pas qu'il mène et éclaire l'existence, mais les sens qu'il exprime ne viennent pas de lui, mais de l'existence ; le fait que le réel bénit/parle comme il faut, fait de l'homme non pas l'avocat de la vie, mais son témoin. Le fantastique dépassera toujours le réel – pense Mikhaïl Afanassievitch Boulgakov, mais le Fantastique ne saurait exister à défaut du réel, puisque c'est le réel lui-même qui emmène en soi le Fantastique. On perçoit certaines apparitions du Fantastique, concernant les signes de son passage dans le monde. Toujours présent, le Fantastique se retire sans cesse. „Percevoir ne signifie pas (...) enregistrer passivement apparences en elles-mêmes insignifiantes, mais, au contraire, découvrir – à l'intérieur des apparences ou au-delà d'elles – le sens qu'elles ne dévoilent qu'à celui qui sait les déchiffrer et en extraire les conséquences qui lui conviennent en fonction de l'intention présidant au comportement” (13).

La Fantastique serait-il un Grand Anonyme ? Cet Anonyme que l'homme requiert pour soi, en conférant à l'homme de Cet Anonyme pouvoirs et attributs, essence et horizon ?

Pour le philosophe roumain, auteur de trilogies cosmiques à l'envi, Lucian Blaga, le monde provient du Grand Anonyme : maintenant, le monde est constitué d'articulations ; l'auteur de la „Genèse de la métaphore et du sens de la culture” appelle ces articulations comme suit : „modes (structures) ontologiques”. Il y a cinq „modes ontologiques”, à chacun correspondant plusieurs modes „morphologiques”, évidemment. Les cinq modes ontologiques sont : les cristaux, les plantes, les animaux, les humains, l'Être divin. Une structure pareille est trouvable chez Thomas d'Aquin, inspiré par son Aristote.

A remarquer que chez Lucian Blaga, les hommes viennent en quatrième position (du moins important vers la perfection). Le mode ontologique humain (c'est là que nous trouvons les raisons d'être vraiment importantes : la mission et le destin créateur) vers deux horizons :

- l'horizon du monde concret („horizon dans l'immédiat et la sécurité”);
- l'horizon du monde de l'inconnu („horizon dans le mystère et pour la révélation du mystère”);

Le premier, selon Blaga, associerait – forcément – l'homme au biologique, et le second ferait de l'homme un être historique (14) en définissant même l'essence humaine, le sens de l'existence, ainsi que les extraordinaires réussites de sa force de création. Sans insister, rappelons : l'homme a détruit la Vie plus que ne l'ont font tous les autres animaux pris ensemble.

Pour Blaga, „dans l'horizon dans le mystère et pour la révélation”, on retrouverait l'homme paradisiaque, et dans „l'horizon du monde de l'inconnu”, l'homme luciférien. Certes, un Boulgakov réagirait sans tarder : tous les hommes sont lucifériens. Seulement, on peut s'efforcer (en réalité, sans réaliser trop ; autrement dit, on aurait plus de chances dans l'imaginaire) récupérer des „attributs paradisiaques” de l'homme désiré, rêvé, à l'instar de chirurgiens – pense

Culture - Culture - Culture - Culture - Culture

Boulgakov – et l'on n'obtiendrait que des Frankenstein et d'autres monstruosités. L'homme contemporain de Boulgakov, comme l'homme de l'époque de Yeshua Ha-Nozri. Mais il est des nostalgiques qui visent tout juste à continuer le dialogue tranquillement : Pilat avec Yeshua, le Maître avec Marguerite, Boulgakov avec ces lecteurs qui l'auraient entièrement mérité. Et si tous les hommes sont lucifériens, il reste à accepter que le monde est, en fait, la somme du monde concret et des éléments du monde de l'inconnu. On ne saurait penser seulement les rivages, il faut penser aussi le fleuve qui coule entre eux ! Et ce monde de l'inconnu (plutôt des inconnues !) ne pourrait-il être justement le Fantastique : lui, qui nous étonne, nous assujettit, nous tient aux extrêmes, en nous limitant encore et encore, à lui seul étant due toute existence ?

Pour revenir, voyons ce que le mystère et la merveille étaient pour le philosophe de Lancram : on aurait un Mystère existentiel central (le Grand Anonyme) (15) et des mystères dérivés. Dérivant de Lui, les voilà défendus contre le grand danger de „la compréhension indulgente”. Le Grand Anonyme serait, pour Boulgakov, Camarade Staline ? celui qui représente „le centre métaphysique du monde” ? Peut-être le Grand Anonyme se subordonne-t-il au Camarade Staline (16) ? ou, plutôt, la triste réponse est non, le Grand Anonyme est le critique littéraire. En effet, le Grand Anonyme de Blaga défendait ainsi les mystères dérivés : en instituant „la censure transcendante”. Parmi les Champions de la Littérature, combien ont été plus censurés que Mikhaïl Affanassievitch Boulgakov ? Le Grand Anonyme, le Grand Censeur, le Grand Inquisiteur... vu leur grand nombre, où le Grand Maître pouvait-il trouver sa place ? Certes, dans la Grande œuvre ! (17)

Blaga nous montre que le mystère, malgré sa résonance particulière, reste incertain, étant un simple refuge (18) : on se cacherait donc dans le mystère soit parce qu'on a peur, soit parce qu'on n'arrive pas à comprendre (19).

Ne seraient-ce pas les sentiments de Mikhaïl Affanassievitch Boulgakov envers tout ce qui lui fut donné de subir, qui mettent devant nous la tragédie de cet homme fatigué, gaspillé par une démente collective qui – attention ! – ne s'est pas replié sur lui, mais est une présence permanente, déterminant les frères à se lever l'un contre l'autre, qui nous font avoir une idée de ce qu'on appelle en réalité : une endiablade, où l'on ne sait plus qui est Kalsoner et qui est Korotkov. Quelque crédités que soient Kafka, Orwell, Zamiatoin, il fait admettre que jamais l'hallucination, le terrifiant, l'absurde, pris ensemble, enveloppés d'un halo démonologique évident, n'ont atteint une telle intensité que dans l'Endiablade (20). On n'avait plus remarqué, avant Boulgakov, un tel présent cauchemardesque, de dédoublement continu, lieu où les ombres remplacent ceux qui s'imaginent avoir toute leur raison, et anéantissement de personnalité, ses seuls maîtres l'ayant devancé, étant Gogol et Hoffmann (21).

Boulgakov nous fascine, et l'on ne saurait dire pourquoi. Qui pense que la valeur de l'œuvre boulgakovienne réside sans le sarcasme avec lequel ont été traités son époque, le monde littéraire, les politiciens et le système répressif, se trompe lourdement. Identifier (comme le fait Ion Vartic (22), par exemple) dans le personnage X le critique réel Y, ou en Z le T, est juste pléthore ; ceci ne serait pas impossible, mais c'est un acte qui nous fait croire que ceux qui procèdent ainsi sont loin de l'essence de l'œuvre de Boulgakov, comme Sisyphe du sommet de la montagne où il roule son rocher, parce que ceux-là s'imaginent que c'est là le grand mérite, le génie de Boulgakov. Mais quel sens conférer à la fascination ? Dans l'œuvre de Boulgakov, l'on ne peut plus que considérer profondeurs qui n'existent plus. Boulgakov sait que les sens se sont perdus, de sorte que ses contemporains promouvront les écrivains qui n'ont jamais vécu la lettre, le mot, comme le fait l'auteur des „Notes sur des manchettes” : comme une roue de feu le transperçant, l'enivrant un matin quelconque ou la

nuit de la Veille de Noël par la pluie qui s'insinue à travers le toit de sa chambre misérable (23). Le nouveau monde où il se retrouve traîné : à présent, les images ne disent même plus ce qu'elles montrent ; il n'a plus d'images susceptible de dire quoi que ce soit dans ce monde. C'est juste un hurlement (24) comme chez Munch, parce que les horreurs aveuglent tout un chacun. Schopenhauer est homo ludens, car le philosophe de la Volonté s'amuse : la raison est un estropié gardant sa vue, porté sur le dos de sa gigantesque Volonté, qui elle est aveugle. Cela va de soi que génial auteur du „Monde comme volonté et représentation” avait de l'humour, car il nous laisse comprendre cette terrifiante vérité : la raison est juste un estropié aveugle, qui est porté sur son dos par un géant doué d'une bonne vue : la Volonté. La volonté de créer est gigantesque pour Boulgakov, qui passait outre à tout ce que la raison lui répétait : pommes de terre, souliers, pain, tramways, bois de chauffage, meubles. Au-delà, passe outre ! le presse la Volonté. Au-delà il trouvera son repos, car il est fatigué (25). Au-delà... (26).

1) De la genèse de l'œuvre, des messieurs terribles, intitulés – suggestivement – critiques, ont rempli les bibliothèques de tomes nombreux. Ça peut aller, cat à partir des titres de certains tomes, on dresse souvent des bibliographies à l'abri desquelles certains omniprésents des milieux universitaires et académiques présentent leurs plagiats et médiocrités.

2) PICON, Gaëtan, Introduction à une esthétique de la littérature. L'écrivain et son ombre, Univers, Bucarest, 1973, p. 37.

3) Idem.

4) Idem, p. 41

5) Apud PICON, Gaëtan, op. cit., p. 40

6) PICON, Gaëtan, op. cit., p. 58

7) Les monstres n'appartiennent pas exclusivement à Goya, ce sont nos monstres aussi. Pour chaque homme, un ange, dit la Dogmatique. Et pour chaque rivière, lac, forêt, village, ville, pays, un ange. Pour chaque homme, par contre, une armée de monstres. Pour chaque rivière, lac, village – une armée de monstres. Ces armées non pas nécessairement réunies, mais dans des plans parallèles, temps identiques, de toutes parts ont démarré le grand assaut. L'homme sera vaincu. L'opposition lui vaudra la souffrance. Ayant cédé il y a longtemps, certains hommes se sont joints aux démons. Maintenant, ils se mettent en guerre contre leurs semblables. Qui cède, est vaincu pour toujours, il n'est pas de possibilité de regroupement ; la raison est maudite. Elle est bornée, miséreuse, malade. Qui reste sous son étendard sera dévoré par ses propres monstres. Qui s'oppose à elle, devient un démon

8) De „la cause cachée de la permanente rêverie de la maison idéale”, voir Vartic, Ion, El Desdichado, la Préface à Boulgakov, M. A., Correspondance... pp. XIII – XV

9) ... à Moscou ou à Kiev, là où la vie, même si elle s'éteint lentement, n'en existe pas moins. Je serais très bien à Kiev”, Boulgakov, M. A., op. cit., p. 10

10) NOICA, Constantin, Despartirea de Goethe/ La séparation d'avec Goethe, Univers, Bucarest, 1976, p. 233

11) PICON, Gaëtan, op. cit., p. 68

12) In ADORNO, Theodor, Teoria estetica/La théorie esthétique, Paralela 45, Pitesti, 2006, p. 5

13) DUFRENE, Mikkel, Fenomenologia experientei estetice/La phénoménologie de l'expérience esthétique, 2e vol., Perceptia estetica/La perception esthétique, Meridiane, Bucarest, 1976, p. 8

14) JASPERS, Karl, in Texte filosofice, Originea si sensul istoriei/Textes philosophiques, l'origine et le sens de l'histoire, Editura Politica, Bucuresti, 1986, p. 85 : „le fait même que nous avons une histoire, que c'est par et grâce à l'histoire que nous sommes ce que nous sommes, que cette histoire s'est déroulée durant une période très brève, nous fait nous demander : D'où provient-elle ? Où va-t-elle ? Que signifie cette histoire ?” Jaspers pense que c'est seulement par l'histoire que nous avons accès à nous, et la rencontre de nous-mêmes a lieu „comme liberté, existence, esprit, auteurs de graves décisions”, Idem, Cunostinta culpei/La conscience de la culpabilité, p. 35, nous ne pouvons ne pas nous demander, selon Jaspers : „En fait, pourquoi l'histoire existe-telle ? Parce que l'homme est fini, imparfait et peut faire ceci exclusivement par l'histoire”, Idem, p. 279. Et si, de nos jours, on ne sait plus ce qu'est l'homme, l'homme non plus n'a d'autre idée sur son origine et ses sens, sinon que ce sont toujours des idées, celles-ci n'étant pas cognoscibles.

15) Etrangement, l'on peut appeler ce Grand Anonyme de Blaga du nom de Dieu, mais Blaga ne l'identifiera jamais à Dieu, mais le Grand Anonyme n'est nullement un principe du monde, parmi les nombreux principes proposés par les glorieuses et brillantes philosophies : raison immanente, Inconscient, Conscience, moi absolu, etc.

Sur le „Démurge de l'histoire” comme épisode de notre macabre civilisation, voir VUILLEMIN, Alain, Dictatorul sau Dumnezeul trucat /Le Dictateur ou le Seigneur truqué, Editura Fundatiei Culturale Române, Bucarest, 1997. De même, il y a lieu de rappeler l'excellente monographie de RADZINSKY, Edvard, Stalin, Aquila 93, Oradea, 2003

16) Voir en ce sens BONNARDEL, Françoise, Filosofia alchimiei. Marea Opera si modernitatea /La philosophie de l'alchimie. La Grand Œuvre et la modernité, Polirom, Iasi, 2000

Sur les rapports entre construction, habitation, pensée voir HEIDEGGER, Martin, Originea operii de arta / L'Origine de l'œuvre d'art, Humanitas, Bucuresti, 1995

17) Il est vrai qu'il n'y a pas lieu d'avoir honte d'avoir peur, le reconnaître ou ne pas comprendre

18) Sur les avatars de cette œuvre, voir BOULGAKOV, M. A., Correspondance, Journaux, Polirom, Iasi, 2006

19) Avec „Les Elixirs du Diable”

20) In VARTIC, Ion, Secretul lui Koroviev. Interpretare figurala la Maestrul si Margareta / Le secret de Koroviev. Interprétation figurale du Maître et Marguerite, Polirom, Iasi, 2007

21) „Et comme je t'aurais raconté comme il a plu toute la nuit durant dans ma chambre, à travers le plafond, la nuit de la Veille de Noël et la journée de la Veille”, Boulgakov, M. A., op. cit., p. 40

22) Le 26 janvier 1922 : „Avec ma femme, on meurt de faim” ;

23) Le 9 février, 1922 : „Pour moi et ma femme, c'est la famine”, Idem, p. 52

24) Ou, le 25 mai, 1924, dans une lettre : „... Je ne souhaite rien hormis la mort. Tellement ça marche comme sur des roulettes !”, Idem, p. 129

25) „... Mon travail de baignard me fatigue tellement que, le soir, je ne suis plus parfois capable de tirer de moi la moindre ligne”, Idem, p. 44

26) „Ecoute la voix du silence”, pria Marguerite le Maître, et le sable frémissait sous ses pieds nus. „Ecoute et fais tes délices de ce qui ne fut pas ton lot dans la vie – le silence, la paix. Voilà, tu vois devant nous ta maison, ta maison éternelle, laquelle te fut donnée comme récompense. J'ai déjà vu la fenêtre à trois battants et la vigne sauvage qui grimpe sous le toit. Voilà ta maison, ton éternelle maison. Je sais, le soir passeront te voir ceux qui te sont chers, qui t'intéressent et qui ne t'inquiéteront pas, ne te troubleront point. Ils vont chanter et jouer de la flûte, tu verras quelle lumière donneront les chandelles allumées. Tu t'endormiras, en arborant ton crasseux bonnet de toujours. Tu t'endormiras le sourire aux lèvres. Le sommeil te reconfortera, tes pensées seront toutes de sagesse. Et tu ne pourras plus me chasser. C'est moi qui veillerai sur ton sommeil”, BOULGAKOV, M. A., Le Maître et Marguerite, Humanitas, Bucarest, 2001, p. 416



Ivan Ivlampie

L'histoire, en tant que fragment du monde, n'échappe pas à sa marque – le devenir. L'histoire est un processus qui, si on l'observe quantitativement, se présente comme une succession d'événements. Mais juste un regard qui se fonde sur des jugements qualitatifs peut se superposer sur le déroulement neutre d'événements, d'observations sur le progrès, la stagnation ou la régression des sociétés humaines.

La question de la transition occupe une place à part. Ce phénomène apparaît toutes les fois que, dans la succession des événements, il survient une rupture brusque et radicale et qui fait que la journée d'hier ne ressemble pas à aujourd'hui par rien de fondamental. La rupture dans la chaîne des événements crée toutes les prémisses d'un nouveau commencement dans l'évolution vers un degré supérieur de la société où cette catastrophe historique s'est produite. L'intervalle entre cette rupture et l'atteinte du stade supérieur ouvert par les nouveaux principes s'appelle transition. La transition peut être brève ou longue. Mais il peut exister des transitions ratées également.

Pour comprendre ce phénomène, prenons comme référence les événements historiques que nous vivons nous-mêmes et dont le commencement, en Europe de l'Est, est placé en 1989. Cette année a représenté le début de la transition du totalitarisme à la démocratie. 20 ans plus tard, nous avons la perspective et l'habileté d'estimer comment s'est déroulée la transition dans l'espace Est-Allemand, dans l'ex-Tchécoslovaquie, la Pologne la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, l'ex-Yougoslavie et l'Albanie. La perspective après 1001, quand ce courant de la transition envahit tout l'espace ex-soviétique, avec les réussites des Pays Baltes, l'échec

Transition ratée

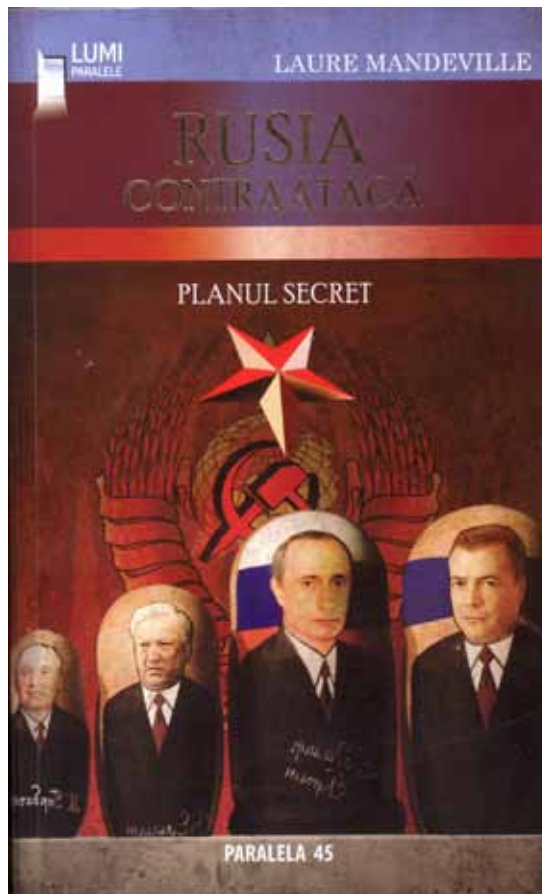
d'une Biélorussie, ou des républiques asiatiques. La transition la plus spectaculaire reste pourtant celle du centre, de ce noyau qui a imposé au monde le type communiste de totalitarisme.

La transition de la Russie à la démocratie est illustrée dans le livre récemment paru aux éditions Paralela 45, *La Russie contre-attaque*, écrit par Laure Mandeville. On apprend que l'auteur est reporter du journal *Le Figaro*, que, à partir de 1989, elle a été témoin des événements de la Russie, en enregistrant toutes les crises postcommunistes de l'espace soviétique.

Dès le début, l'auteur avoue en toute franchise, que son vœu a été de narrer le déroulement des faits „positifs” d'une „renaissance russe”, mais la réalité l'oblige à présenter un pays malade, en guerre avec lui-même. „Il s'agit du combat que le pouvoir russe livre contre la société. Le combat d'un pouvoir carnivore qui, au nom de „l'intérêt d'un Etat” amplement fantasmagorique, parfois même introuvable, a recommencé à dévorer son peuple, qui rêvait énormément de la liberté, de l'Etat de droit et, disons-le, de l'Occident. Ce combat, on peut le découvrir partout où le pouvoir devrait être, en principe, limitée, contrôlée, critiquée, si la Russie était vraiment en voie de devenir une démocratie” (p. 6).

Ce livre est le roman d'une transition ratée et, effectivement, sa lecture n'a rien à envier à l'écriture de tout romancier, en combinant, de l'aveu de l'auteur, éléments de „thriller politique, farce et tragédie grecque”. Le cas est d'autant plus grave que nous

avons, devant nous, une Chronique dont la qualité est d'éveiller le goût esthétique aussi, surtout dans la mesure où la réalité russe a engendré deux héros qui, évoluant en parallèle et sur des plans divers, en arrivent finalement à une confrontation comparable à celle qui a eu lieu devant Troie, entre Hector et Achille. Les héros du roman russe de la transition sont Mikhaïl Hodorkovski et Vladimir Poutine. Et pendant que



Culture - Culture - Culture - Culture - Culture

nous sommes à nous connecter à l'épopée homérique, dans le livre écrit par Laure Mandeville, on découvre des Agamemnon et des Ulysse dans la personne d'un Boris Eltsine, Boris Berëzovski, Vladimir Gousinski, Roman Abramovitch, Alexandr Korjakov, Ghenadi Ziuganov, Aleksandr Lebed, Grigori Iavlinski et d'autres. Pour qui possède une culture homérique suffisante, les suggestions que nous oserons ici amplifieront la lecture esthétique de la tragédie russe.

Pour revenir au drame relaté par le reporter français, nous apprécions, dans le mode d'interpréter les événements postcommunistes, le fait qu'ils sont insérés dans la longue tradition de l'histoire russe, qu'ils sont mis en rapport avec la permanence du crime perpétré par le pouvoir russe contre tout tressaillement de la liberté civile. L'enthousiasme populaire qui a accueilli l'avènement au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev en 1985, qui a ouvert l'empire rouge à la reconstruction et au dialogue social, a évolué sur le fond de l'écroulement des Etats socialistes amis, du détachement du bloc communistes des républiques périphériques et, finalement, a culminé avec le démantèlement de l'URSS (le 26 décembre 1991). „Pour d'aucuns, c'était une délivrance, la fin du cauchemar totalitaire. Pour d'autres, la tragédie de la séparation des familles brusquement dispersées dans les républiques de l'ancien empire... Pour les promoteurs du régime, la fin de l'Union Soviétique marquait la mort d'un monde constituant leur raison de vivre, l'échec d'un système au service duquel il s'étaient mis ” (p. 36). Sur la crête de la nouvelle vague populaire, s'élève la personnalité de Eltsine, qui a assumé le risque de liquider le totalitarisme et l'empire avec, en ouvrant la nouvelle Russie vers la démocratie. Voilà comment il est caractérisé par Mandeville : il a été „un bon tsar parce que, ayant un cœur aussi grand que les épaules, ce grand homme à la voix éraillée a essayé, tant bien que mal, de protéger la direction démocratique – en barrant le chemin, aussi longtemps que sa stature et son autorité ont pu le faire, à tous les politiciens revanchards, qui ambitionnaient de mettre une fin aux libertés à peine obtenues. Un bon tsar parce qu'il conservé, en dépit de son isolement entre les murailles byzantines de Kremlin et des réflexes de chef autoritaire formé à l'école soviétique, une capacité surprenante de combattre les tares russes – ces penchants traditionnels à l'arbitraire, aux privilèges et au recours à la violence – qu'il avait lui aussi, comme tous ceux aux côtés de qui il dirigeait le pays ” (p. 80). Mais, Eltsine se confronta d'emblée à des échecs : de la réforme économique libérale, de la condamnation du communisme, de la guerre tchéchène. Sur ce fond, l'instabilité politique et économique s'accroissent,

on assiste à l'appauvrissement de la population, au fleurissement de l'oligarchie financière, à la criminalité économique. Au point que, avant les élections présidentielles de 1996, la côte d'Eltsine est de juste 5%. La réélection d'Eltsine par une méga-campagne de manipulation de l'électorat, est considérée comme la fin de la démocratie. Les élections ultérieures de Poutine et de Medvedev seront de tristes parodies de cette première mise en scène de 1996. Le bilan de l'ère Eltsine est sombre (pp. 135 – 137), en toile de fond apparaît la nécessité de désigner son successeur. Et celui-ci sera Poutine, qui inaugurera une nouvelle ère où le concept de démocratie est exorcisé, et le pillage de l'oligarchie sera remplacé par le pillage tchékiste.

La seconde partie du livre s'occupe de la nouvelle ère Poutine, représente une relation du ratage de la direction suivie vers la démocratie. Les indicateurs de cette réalité sont sans équivoque : la dépossession de propriété des oligarques (des cas célèbres – la chaîne de télévision Gusinski, mais surtout la compagnie Yukos et le procès parodie intenté à M. Hodorkovski), la subordination de toutes les chaînes de télévision et de la presse ; l'assassinat politique ; l'intimidation des partis indépendants et des adversaires politiques ; l'accaparement par les anciens KGB –istes des leviers de l'économie ; la manipulation des élections dans la Douma et pour la présidence. Loin de combattre la corruption, ce fut le contrôle qui fut consolidé, comme une promesse pour la sécurité du simple citoyen, le nationalisme s'est exacerbé, avec le revirement de la vieille obsession de l'espace. La Guerre menée contre la Géorgie dans l'été 2008, a marqué une nouvelle phase de la bataille russe, contre les territoires déclarés indépendants. Du reste, le démantèlement de l'Union Soviétique est, selon Poutine, la grande catastrophe du XX –e siècle.

Le régime autoritaire de Poutine est-il le retour au vieux totalitarisme ? Dans la mesure où ce régime ne s'est pas consumé, l'on ne saurait y répondre. Une blague russe vient exprimer d'une manière réaliste la situation actuelle : „Le problème major de Poutine est qu'il veut gouverner à l'instar de Staline et vivre à l'instar de Roman Abramovici ”.

Le livre „La Russie contre-attaque ” est une chronique et une synthèse historique d'événements que chacun de nous aura surpris séquentiellement lorsqu'ils acquéraient le statut de nouvelles de sensation. Il est très utile pour réaliser une image unitaire concernant le passé récent d'un pays imprévisible et capable de surprendre. Il nous aide à comprendre, par exemple, comment un premier comme Poutine, faisant ses achats dans une grande surface, se permet de dicter aux patrons de réduire les prix.

L'Atelier

lieu de création du rêve vers le haut



Speranța Miron

Après la parution de mes livres de poésie aux éditions Pax Aura Mundi (directeur Mircea Ionescu), que j'ai signés du pseudonyme Speranta MIRON, j'ai été invitée par plusieurs institutions de culture à des soirées de poésie, événements culturels, présentations/lancements de livres, concerts.

Ultérieurement, mes livres ont retenu l'attention du collectif humaniste du Collège Technique „Traian” de Galati, dirigé, à l'époque par le professeur ingénieur Camel Gabriel GOGONCEA. Sur l'invitation de l'école, faite par l'ingénieur Elena Liliana Fluture, j'ai participé à quelques séances de poésie en général et en spécial pour la poésie classique et moderne. J'ai appris qu'il y avait des élèves visités par les vestales de l'art, qui ont la tendance de planer sur les ailes du Pégase de la création par le verbe. C'est ainsi qu'est née l'idée (sur la demande des élèves) d'un atelier portant le nom de Speranta Miron, un atelier à focalisation vers les aptitudes, le talent, la créativité, l'esprit. Initialement, j'ai trouvé cela bizarre. Un atelier peut se définir comme un espace physique spécialisé par sa dotation, pour un métier par lequel le labeur, l'habileté et le savoir-faire humain se finalisent en un produit concret, palpable, immédiat-pratique et nécessaire. Comment mettre en rapport l'essence de l'art et surtout celle de la communication par des structures linguistiques obligeant à l'ineffable métaphorique, avec un atelier où les outils sont primordiaux ?

Et la révélation s'est produite : Brancusi !

L'atelier contenant les outils rudimentaires du grand Brancusi, de Paris. Le génie du grand roumain a révolutionné la sculpture universelle. Son ciseau s'est fait flûte qui a donné vie de l'amorphe, à des merveilles suprêmes : „Maïastra”, „La prière”, „Le commencement du monde”, „Mademoiselle Pogany” et beaucoup d'autres. Voici la poésie, le vol, le sublime nés dans l'atelier !

Ainsi donc, l'atelier est un lieu de création de la poésie, de l'esprit, du rêve des hauteurs. Oui ! Atelier de création.

On peut essayer nous aussi ! Et on s'est mis en route en toute modestie, mais témérité aussi.

Ce furent de beaux jours, jours rassérénés par l'aura de la poésie : hebdomadairement, les élèves de l'atelier sont restés pendant deux heures après leur programme scolaire, afin de goûter du nectaire du rayon de miel des Muses.

Dans le cadre de cet atelier, on a organisé les journées de poètes importants : Nichita Stanescu, Mihai Eminescu, Octavian Goga, on a monté des spectacles, on a joué des pièces de théâtre, ont eu lieu des présentations de livre, dont le mien aussi : „Les Chuchotements de la Lumière”, où la poésie ouvrant ce recueil, est dédiée aux élèves de cet atelier. Ecrivains de Galati, journalistes, directeurs de maisons d'édition (Pax Aura Mundi) ont été invités. Presque toutes les manifestations ont eu lieu dans la bibliothèque du Collège, dirigée par la bibliothécaire Carmen Costea.

Les années ont passé et une nouvelle révélation s'est produite quand, sous les auspices virtuels d'Arcimboldi, la Bibliothèque départementale „V. A. Urechia” de Galati, institution dirigée par le professeur Zanfir ILIE, nous a reçus sous un patronage bénéfique. C'est là que, tout mercredi dernier du mois en cours, on se réunit dans la salle „Mihai Eminescu” afin de passer en revue tous les événements culturels, les anniversaires et les commémorations des personnalités du monde de la culture, de l'art et non pas en dernier lieu, les fêtes religieuses célébrées durant le mois respectif.

On a parlé ici des grands noms de la culture roumaine et universelle : le poète Grigore Vieru, qui nous a quittés si tragiquement cette année, Mihai Eminescu, Ion Creanga, Nichita Stanescu, Spiru Haret, Dimitrie Cuclin, Smaranda Braescu, Jules Vernes, Arthur Schopenhauer et bien d'autres. Ont participé activement à nos réunions les élèves et les enseignants de l'Ecole no. 42 „Sfintii Imparati (Les Saints Empereurs), l'Ecole no. 31 „Gheorghe Munteanu”, l'Ecole no. 33 „Sfântul Dumitru”, le Séminaire Théologique „Sfântul Apostol Andrei” / Le Saint Apôtre André, le Lycée des Arts „Dimitrie Cuclin”.

Parmi les invités, les écrivains de Galati Olimpia Sava, Geta Mocanu, Gheorghe Antohi, Nastase Marin, Petre Rau, prof. Liliana Negoescu, prof. Geta Matievici, les éducatrices Tincuta Popa, Fanica Lupu et beaucoup d'autres.

Il y a eu des moments d'une grande sensibilité, créés à l'aide de pièces musicales de la lyrique universelle, interprétées au violon et viole par le

professeur Corneliu Cristea et son fils, Andrei Cristea du Lycée des Arts „Dimitrie Cuclin” de Galati. A chaque fois, l'atelier a joui de la présence du prêtre Sorin Cojocaru, professeur au Séminaire Théologique „Le Saint Apôtre André” de Galati, qui a béni nos réunions et nous a apporté la parole de Dieu.

Je ne saurais jamais décrire l'ambiance, la chaleur, le charme qui se produisent durant nos réunions. C'est comme une sorte de magie. Comme si nous étions tous atteints par le Doigt de Lumière, ceux qui participent à nos activités, s'en vont enrichis spirituellement et sentimentalement. La connaissance des poètes, l'audition des aires de diverses œuvres (on dit que la musique est la plus proche de Dieu), me confortent dans ma conviction qu'écrire de la poésie, équivaut à se confesser en Dieu.

„Madame, je me suis senti comme dans une église”, affirme M. Fabian Baudra, le père d'une fille qui fréquente notre atelier. Je répète obsessivement : quand nous récitons, chantons, interprétons il se produit une sorte de magie !

Du reste, l'atelier a acquis une personnalité toute particulière, ayant son propre hymne, l'une des poésies du poète Rainer Maria Rilke : „Ne

cherche pas à comprendre la vie”.

Les organisateurs de l'Atelier de Création „Speranta Miron” sont Elena Tudose et Elena Liliana Fluture-Maxim, le secrétaire littéraire en est Monica Nicoleta Spulber. L'équipe des organisateurs s'enrichit souvent à la grande joie des participants, de la présence de Dana Vlad, Présidente de l'Association Culturelle „Terrarte”, qui, bien qu'elle déroule ben des projets culturels à l'étranger, revient avec la révélation de la revoiyure, ramenant à chaque fois un souffle nouveau, à notre délectation à tous. L'invité spécial permanent est Razvan Sararu, qui participe avec plaisir à nos réunions, lorsqu'il est en Roumanie.

Récemment, les membres de l'Atelier de Création „Speranta Miron” ont participé à la première édition du Festival et de la Foire du Livre „Axis Libri”, qui a eu lieu durant la période 27 juin – 30 juin 2009, événement organisé à Galati par la Bibliothèque „V. A. Urechia”, auquel ont participé des maisons d'édition de toute la Roumanie.

Nous remercions la Bibliothèque „V. A. Urechia” de nous offrir l'univers où l'atelier de création peut remplir la mission qui lui fut impartie. Où peut-on lire tranquillement un livre ? Dans une bibliothèque !

Signal éditorial



Annonce importante!

Le Concours International de Poésie „Grigore Vieru”

Le Concours de poésie portant le nom du grand poète Grigore Vieru, se déroule dans le cadre du Festival International „Grigore Vieru”, qui aura lieu durant la période 9 6 12 octobre 2009 à Iasi et Chisinau, organisé par la Maison d'Édition „Priniceps Edit”, de la Mairie Iasi et de la Mairie Chisinau. Le concours se propose de découvrir et promouvoir de jeunes poètes de langue roumaine de Roumanie, République de Moldavie et de toute la diaspora.

Y peuvent participer de jeunes poètes de moins de 30 ans, qui ne sont pas membres de la l'Union des Ecrivains de Roumanie ou d'autres Unions de Création et qui n'ont pas encore publié en volume individuel.

Les manuscrits, consistant en un volume d'auteur, ne doit pas dépasser les cent pages, en format électronique, police de lettres 14, en deux exemplaires, seront envoyés à l'adresse : Editions „Priniceps Edit”, 4, rue de Pacurari, Iasi, code postal 700515, dépt. d'Iasi, date limite : le 20 septembre a. c., date de la poste.

Les œuvres seront jurisées d'après un moto choisi par le concurrent, lequel sera marqué sur l'enveloppe portée au bureau des postes et sur chaque page présentée au concours. Les œuvres seront accompagnées par une enveloppe fermée qui sera introduite dans la grande enveloppe avec l'œuvre et portera le même moto, et au-dedans les données personnelles du concurrent : nom, date de naissance, profession, adresse exacte, numéro de téléphone, adresse de courriel et une brève présentation de l'activité littéraire. Sur la grande enveloppe, au lieu du nom et de l'adresse du concurrent, on marquera le seul moto.

Le jury, formé de personnalités marquantes de la littérature roumaine d'en-deçà et d'au-delà du Prut, accordera les Prix suivants :

Le Grand Prix „Grigore Vieru”, consiste en la publication du livre primé, en 500 exemplaires

Le 1er Prix : 500 RON ;

Le 2e Prix : 400 RON ;

Le 3e Prix : 300 RON.

Ce à quoi vont s'ajouter les prix d'importantes revues littéraires de Roumanie et de la République de Moldavie.

Le Programme National

„Biblionet – le monde dans ma bibliothèque”



**Titina-Maricica
Dediu**

Le Programme „Biblionet – le monde dans ma bibliothèque”, a été lancé par International Research Exchanges Board (IREX) România, le 23 avril 2009, à l’occasion de la Journée du Bibliothécaire.

A ce lancement, déroulé dans l’aula de la Bibliothèque Centrale Universitaire de Bucarest, a participé la délégation de la Bibliothèque „V. A. Urechia”, formée de Zanfir Ilie – le directeur de la Bibliothèque, Spiridon Dafinoiu – méthodiste, Catalina Ciomaga – chef du service APIS, Cornelia Toporas – chef de la section références et Titina-Maricica Dediu – responsable du Bureau Complément. Acquisition.

Le Programme a démarré avec une phase pilote et s’est déroulé en 2008, dans 5 centres pilotes, choisis selon d’autres critères que ceux de la compétition : Iasi, Tulcea, Salaj, Hunedoara, Bucuresti et le département d’Ilfov.

Le Programme „Biblionet – le monde dans ma bibliothèque” a une valeur totale de 26, 9 millions \$, est financé par la Fondation Bill & Melinda Gates pour les suivants 5 ans et se donne pour but de développer un système moderne de bibliothèques publiques en Roumanie. Sa finalité : mieux servir la communauté. Près de 80% de la population, surtout dans les régions rurales, n’a pas accès à l’Internet. Voilà pourquoi pour bien des citoyens de la Roumanie, les bénéfices économiques et sociaux de l’accès à l’Internet ne sont pas disponibles, tels les services d’administration en ligne des affaires ou la communication avec les proches parents de l’étranger. Par l’intermédiaire du Programme Biblionet, plus de 1. 500 bibliothèques publiques de Roumanie recevront des ordinateurs en vue de l’accès du public à l’Internet, par un processus de sélection compétitive et plus de 2. 500 bibliothécaires participeront à des cours de formation afin de pouvoir utiliser au maximum le potentiel des nouvelles ressources technologies au bénéfice de la communauté.

Ce programme est un partenariat entre IREX, le Ministère de la Culture, des Cultes et du Patrimoine National, la Fondation EOS (Educating for an Open Society), l’Association Nationale des Bibliothécaires

et des Bibliothèques Publiques de Roumanie (ANBPR) et les bibliothèques publiques roumaines. Microsoft Corp., partenaire du Programme Global Librairies à l’échelle mondiale, fera aux bibliothèques un don de logiciel d’un montant d’env. 15 millions \$.

Le jour du lancement, ont été présentés le Programme et les étapes à suivre, se succédant pendant une période de 5 ans. On a présenté aussi la modalité d’application en ligne pour les bibliothèques départementales, on a sollicité des explications et on a reçu des réponses aux questions des bibliothécaires de tout le pays.

Les bibliothèques départementales partaient toutes du même niveau au moment de l’application, mais devaient remplir certaines conditions stipulées dans le Guide de complèment du dossier d’inscription Biblionet.

Le premier round de constitution de dossiers d’inscription a eu lieu durant la période 23 avril – 4 juin 2009, étape où la Bibliothèque „V. A. Urechia” aussi, par le collectif de l’équipe formée de Spiridon Dafinoiu, Titina-Maricica Dediu, Catalina Ciomaga, Camelia Toporas, Gabriel Manea se sont déplacés à la campagne, aux sièges des mairies et bibliothèques publiques locales afin de collecter les informations nécessaires pour la constitution du dossier d’inscription. La Bibliothèque „V. A. Urechia” a remis le dossier d’inscription contenant le formulaire de la Bibliothèque départementale et les formulaires d’ maximum 25 bibliothèques publiques locales de notre département.

Les conditions d’éligibilité (pour les bibliothèques départementales et leurs réseaux) consistent en :

Que les autorités locales manifestent de l’intérêt pour héberger un centre à accès public dans la bibliothèque publique locale ;

Qu’il existe un espace adéquat (d’au moins 25 m²) – soit dans la bibliothèque départementale, soit obtenu comme résultat d’un partenariat local avec une autre institution de la localité – ayant comme destination le Centre d’instruction pour les bibliothécaires du département ;

La sélection et la présentation d’au moins 3 CV d’embauchés, potentiels formateurs, afin de participer aux cours de Formation des Formateurs (TOT) organisés par le Programme Biblionet ;

La connexion de la Bibliothèque au broadband

(bande large) ou la possibilité de connexion dans un intervalle relativement court (6 mois) ;

Garantie du coût mensuel pour l'abonnement à l'Internet ;

L'existence d'au moins un bibliothécaire à part entière pour la bibliothèque publique locale ;

La possibilité de meubler l'espace destiné au centre d'instruction et de l'espace destiné à l'accès à l'Internet, des meubles nécessaires (bureau et chaise pour chaque ordinateur reçu par le Programme Biblionet,

L'existence d'un système de sécurité ou de fonds permettant de l'acquérir au plus vite (6 mois) pour le centre Internet ;

L'existence des fonds nécessaires à la sécurité des équipements reçus par le Programme Biblionet ;

L'existence d'un système de chauffage ou des fonds permettant de l'acquérir ;

La garantie des coûts imposés par la participation aux cours d'instruction organisés par le Programme Biblionet (transport et logement).

On a organisé des réunions régionales dans tout le pays, afin de prévenir les difficultés rattachées par le complètement du dossier, et notre délégation a participé en ce sens à la réunion de la Bibliothèque Départementale de Constanta.

Ce fut un travail difficile, attendu que, pour le dossier d'inscription on a sollicité des données relatives à toutes les activités de la Bibliothèque „V. A. Urechia”, ainsi que des 25 bibliothèques inclus dans le dossier, concernant : les services de bibliothèque, les dotations des bibliothèques, les cours effectués par les bibliothécaires, les projets déroulés par les bibliothèques durant les derniers 3 ans, les ressources allouées – tant humaines que financières, les activités déroulées par le méthodiste avec les bibliothécaires communaux, ainsi que le degré de formation des bibliothécaires proposés comme formateur dans ce programme.

Il s'ensuivit une période d'évaluation de la Bibliothèque „V. A. Urechia”, recevant le 6 juillet la visite de la délégation de l'IREX, formée de Marcel Chirnov et Daniela Draghici. Ils ont été enchantés par la dotation de la Bibliothèque „V. A. Urechia”, par les services offerts dans le cadre des sections Références – Electroniques et Internet et Multimédias, s'agissant de services modernes, tels qu'ils envisagent de faire pour les petites bibliothèques. Ils ont apprécié aussi le pupitre de références et l'aménagement à rôle fonctionnel du grand hall de la bibliothèque. La bonne nouvelle est venue le 20 juillet, lors de la Conférence de Presse

organisée par le Ministère de la Culture, où était présent le ministre de la culture également, Teodor Paleologu. On a annoncé la liste des bibliothèques publiques sélectionnées dans le premier round du Programme Biblionet. Ainsi, la Bibliothèque Départementale de Galati é été sélectionnées avec les bibliothèques départementales des départements suivants : Bacau, Bihor, Braila, Constanta, Galati, Harghita, Iasi, Maramures, Neamt, Salaj, Suceava, Vâlcea.

Du département Galati ont été sélectionnées les bibliothèques publiques des localités suivantes : Tecuci, Tg. Bujor, Beresti, Baleni, Corod, Cosmesti, Costache Negri, Draganesti, Independenta, Liesti, Mastacani, Movileni, Piscu, Scânteiesti, Schela, Slobozia Conachi, Smulti, Tulucesti, Vântatori et Valea Marului. Par ce programme, les petites bibliothèques seront dotées d'ordinateurs (entre 4 et 10 pièces) et le logiciel afférent, et la bibliothèque départementale sera pourvue de la dotation nécessaire à un centre de formation (11 laptops, vidéoprojecteur, imprimante).

Extrait du communiqué de presse en date du 20 juillet 2009, www.biblionet.ro



Courriel adressé à la Bibliothèque „V.A. Urechia”:



T A B L E

GABRIEL LIICEANU – Allocution : A quoi bon un intellectuel ici-bas ?	2e de couverture
ZANFIR ILIE – Editorial : Pérennité et innovation	pag. 1
<i>De la vie de la Bibliothèque „V.A. Urechia”</i>	
MARICICA SAVA-TĂRĂLĂ – Le 1er Juin et les Journées du Livre pour Enfants, XXIX –e édition	pag. 2
ANDREI PARAPIRU – 120 depuis le retour de Mihai Eminescu dans la Maison du Père	pag. 3
CAMELIA GĂVĂNESCU – En vacances à la bibliothèque !	pag. 4
VIOLETA OPAIȚ – Le Club de vacances	pag. 4
CELOZENA DIACONU – La Filiale Grigore Vieru - une euro-bibliothèque dans une euro-gare	pag. 5
LE FESTIVAL NATIONAL DU LIVRE „AXIS LIBRI ”	pag. 7
ANA MARIA BARBU – Rien sur le bonheur	pag. 10
IOANA ALEXANDRA ISTRĂTESCU – Le Danube, voie d'eau	pag. 11
<i>L'Année „Urechia”</i>	
VALENTINA ONEȚ – Vasile Alexandrescu Urechia (1834-1901) (II)	pag. 12
VALENTINA CRĂCIUN – Valeurs patrimoniales : LIBRI RARI	pag. 14
CONSTANTIN GH. MARINESCU – Contributions patriotiques de V. A. Urechia (I)	pag. 16
CONSTANTIN ARDELEANU – V. A. Urechia et les manifestations de Galati à l'appui des mémorandistes	pag. 18
<i>Bibliothéconomie</i>	
AURELIAN POPESCU – Préservation et conservation du patrimoine documentaire national	pag. 19
<i>Localia</i>	
l'Ecole Sanitaire post-lycée „Carol Davilla ” - 15 ans d'activité	pag. 21
CORNELIU STOICA – Nicolae Spirescu, un aristocrate de la palette	pag. 22
MARIANA TOMOZEI COCOȘ – Georgeta et Constantin Aramescu	pag. 24
DAN BASARAB NANU – Le Musée d'Arts Visuels	pag. 26
CRISTIAN CĂLDĂRARU – Le Musée d'Histoire	pag. 28
VALENTIN BODEA – La Maison Robescu	pag. 29
GHITĂ NAZARE – Interview avec Stefan Andronache	pag. 31
EUGEN DRĂGOI – Le Professeur Ion Vitu	pag. 33
<i>Culture</i>	
DANA VLAD – Personnalités de Galati sur les scènes du monde – interview	pag. 34
GEORGE MOTOI – L'Art du Théâtre au début du 3e Millénaire	pag. 35
THEODOR PARAPIRU – Expressions célèbres	pag. 37
ANGELA BACIU – Tout ce qui est à nous, poèmes	pag. 38
FLORINA ZAHARIA – l'Obscurité	pag. 39
COSTEL CRĂNGAN – <i>Ubi bene, ibi patria</i>	pag. 40
DAN PLĂEȘU – Les ombres de la ville – la vie en infrarouge ” – fiches de roman	pag. 42
A.G. SECARĂ – Les machines à tout lire	pag. 44
VIOREL DINESCU – Fondements	pag. 46
VIRGIL NISTRU ȚIGĂNUȘ – Chronique littéraire: „Aimez et rêvez sans contrainte ”, Coriolan Paunescu	pag. 47
PAUL SÂN-PETRU – La Coquille – essai	pag. 48
SIMONA FROSIN – Poèmes d'amour	pag. 49
MIRELA NICOLETA HÎNCEANU – Poème	pag. 49
LAURENT FELS – La Poésie sous-réaliste de Constantin Frosin	pag. 50
NICOLAE BACALBAȘA DOBROVICI – Ce n'est pas de littérature que la vie est faite !	pag. 52
CĂTĂLIN NEGOIȚĂ – Quel pouvoir est le journalisme ?	pag. 54
DOINA MARCU MATEI – Encore sur l'amour	pag. 56
MIREL FLORICICĂ – Notes marginales, scholies et apophtegmes dans l'œuvre de Boulgakov (2)	pag. 58
IVAN IVLAMPPIE – Transition ratée	pag. 61
SPERANȚA MIRON – L'Atelier, lieu de création du rêve vers le haut	pag. 63
TITINA MARICICA DEDIU – Le programme national „Biblionet – le monde dans ma bibliothèque”	pag. 65

Note: Dans le numéro suivant, la revue „AXIS LIBRI ” vous offre une présentation de livre ancien, aspects des manifestations dédiées aux „Journées de la Bibliothèque V. A. Urechia ”, informations, documents sur la personnalité et l'œuvre de V. A. Urechia, ainsi que de nouvelles créations artistiques des auteurs de Galati.

Directeur: **ZANFIR ILIE**
 Rédacteur en chef: **Mia Băraru**
 Secrétaire général de rédaction: **Valentina Oneț**
 Rédacteurs: Cătălina Ciomaga, Virgil Guruianu, Camelia Toporaș
 Profession de textes: Monica Zanet, Adina Vasiliță, Sorina Radu
 L'illustration de la revue a été réalisée à partir des collections de la Bibliothèque départementale „V. A. Urechia ”Galati

Adresse : 16, rue Mihai Bravu, Galati
 Téléphone: 0236/411037, Fax: 0236/311060
 Courriel: axislibri@bvau.ro, bvau@bvau.ro
 Web: <http://www.bvau.ro/axislibri>
 ISSN: 2066 - 0561

Note: Ce numéro a été traduit en français par Constantin FROSIN, Officier des Arts et Lettres, Officier des Palmes Académiques



Rembrandt

Le portrait du peintre Asselin, [1647]

(Le portrait d'Asselin, peintre connu sous le nom de Crabbetje)

Eau forte (19 x 17 cm)

Gravure de l'album **Recueil de Quatre-Vingt-Cinq Estampes originales dessinées et gravées par Rembrandt**, Paris : Ches H.-L. Basan (XVIII –e siècle), faisant partie des **Collections Spéciales de la Bibliothèque départementale « V. A. Urechia », Galati**



2066-0561